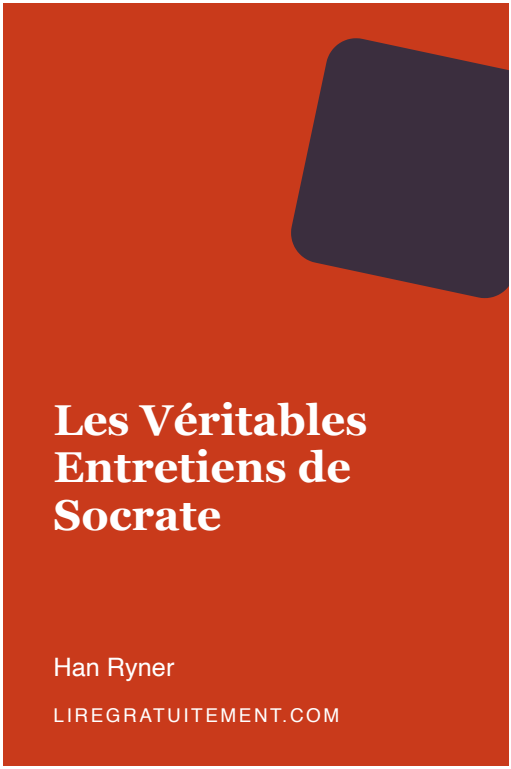


Les Véritables Entretiens de Socrate

Han Ryner

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Livre I

Les Véritables Entretiens de Socrate

Quatre livres d'Antisthène, fils d'Antisthène

Moi, Antisthène le bâtard, que quelques-uns appellent — dont je me glorifie — Antisthène le chien, j'ai recueilli dans ma jeunesse les entretiens de Socrate. Dans ma vieillesse, je les mets en ordre et les distribue en quatre livres. Afin que, lorsque je ne serai plus là pour les répéter, les lire et les commenter, on continue de savoir ce qu'a dit cet homme incomparable.

D'autres ont publié de tels ouvrages, savoir Xénophon, Eschine, Phédon, Euclide et cet Aristoclès qui a rendu célèbre son surnom de Platon ; mais j'aime mieux appeler ce dernier Sathon. Tous ont déformé le véritable enseignement socratique.

L'aimable Eschine, plein de bon vouloir, a écrit trop tard, sans notes et d'une mémoire défaillante les paroles de notre maître. Ses souvenirs : des fleurs desséchées et dont le parfum s'est évanoui. Ceux qui ne connaîtraient Socrate que par Eschine prendraient Socrate pour un brave homme médiocre. Le sculpteur qui travaille longtemps après la mort de son modèle risque de nous donner son propre portrait. Dans Eschine, Socrate perd jusqu'à ses caractères les plus extérieurs et ses traits les plus accusés ; rien, par exemple, qui rappelle son éloquence familière. Ils mentent ceux qui vont contant que Xanthippe, veuve de Socrate, aurait remis au fils du charcutier Charinos des dialogues écrits par le fils du statuaire Sophronisque. Pour des raisons qu'il expo-

sa devant moi certain jour et qu'on rencontrera plus loin, Socrate n'a jamais rien écrit. Si Xanthippe a fait quelque argent avec des tablettes où le stylet avait enfoncé dans la cire, ce n'est pas la main de Socrate qui a appuyé le stylet sur la cire.

Phédon et Xénophon n'avaient non plus aucun génie philosophique. Ils n'ont jamais pénétré les profondeurs du maître. Eux aussi, d'ailleurs, ont écrit tardivement. Ils ont mal rapporté ce qu'ils avaient mal entendu et mal retenu.

En outre, Xénophon a fabriqué ses Entretiens mémorables pour défendre la mémoire de Socrate contre les insensés qui l'avaient condamné. Il a voulu démontrer que Socrate obéissait aux lois et que sa condamnation était illégale. Mais, — vérité et philosophie exigent également que nous le proclamions, — Socrate fut condamné conformément aux lois. Tout homme sincère le reconnaîtra. Tout vrai philosophe sera joyeux de le reconnaître. Ainsi la mort de Socrate condamne justement la loi et la cité.

Xénophon, menteur comme un soudard, écrit comme on recule. Il attribue à son maître mille lâchetés qui indigneraient Socrate, s'il les pouvait connaître, et qui lui auraient épargné la ciguë, s'il avait été capable de les consentir.

Les mensonges des Entretiens mémorables ne sont pas toujours odieux. Plusieurs sont ridicules. En son tiers livre, Xénophon fait parler longuement Socrate touchant les Mysiens et les Pisidiens. Socrate enseigne les particularités curieuses des pays habités par ces peuples et aussi leur façon de faire la guerre. Voilà les choses qui passionnent le vagabond et le belliqueux Xénophon. Voilà des choses qu'ignorait heureusement le calme, le ca-

sanier et le pacifique Socrate. Et, certes, si quelqu'un les lui avait contées, Socrate ne se fût nullement intéressé à d'aussi frivoles discours.

S'il y avait une justice parmi les hommes hellènes, on dirait en commun proverbe : menteur comme Xénophon. Il a publié sous le nom d'on ne sait quel Thémistogène de Syracuse un long récit de la retraite des dix mille où il est accordé à Xénophon, fils de Gryllos, un rôle de premier plan. Mais Éphore, qui a écrit la même histoire d'une façon véritable, ne nomme jamais Xénophon avant l'arrivée chez Seuthès, roi de Thrace, et affirme qu'il fut, toute la durée de l'anabase, une unité perdue dans la myriade.

Peut-être quelqu'un s'étonnera de mes sévérités pour ce Xénophon qui m'a loué dans son livre du Banquet. En me louant avec vérité, Xénophon a fait, sans doute, la seule chose dont on le puisse louer. En ne le blâmant pas quand il est blâmable, je lui ferais injustice comme il m'eût fait injustice en ne me louant pas. À lui rendre ses louanges, je cesserais de les mériter. Qu'on le loue ou qu'on le blâme, Antisthène le bâtard reste toujours véridique. Même en le payant d'une vérité, nul ne pourra se vanter d'avoir acheté un mensonge à Antisthène le chien…

Euclide a fait de Socrate un disputeur de plus de dialectique que de conscience. À lire Euclide, on croirait que Socrate est né à Mégare et a étudié l'éristique sous Euclide, éristicien puéril.

Ces disciples insuffisants ou menteurs, je les dois considérer comme les ennemis de celui que, pour se couronner de sa mort et de sa gloire, ils appellent injurieusement leur maître.

Le pire entre tous les ennemis de Socrate n'est-il point cet Aristoclès, fils d'Ariston, qu'on a surnommé Platon à cause de la largeur de ses épaules de lutteur et à cause de la largeur de son front ridé comme coquille d'escargot ? Pour moi, quand je parle de ce disputeur de mauvaise foi, je l'appelle volontiers Sathon à cause du grand nombre de jeunes gens dont il fut l'amant et à cause de l'énormité exigeante de son membre.

Que Sathon soit un menteur, lui-même, à certains jours, le reconnaît en riant. Je l'ai entendu plus d'une fois, — et je m'indignais dans mon cœur — faire l'éloge de ce qu'il appelle « les mensonges salutaires ». Et il a osé, au tiers livre de son dialogue De la République, écrire cette odieuse doctrine. Mais les choses qui paraissent salutaires à Sathon le menteur et les choses qui paraissaient salutaires à Socrate le véridique sont rarement les mêmes. De sorte que Sathon utilise Socrate dans des vues qui n'ont rien de socratique — qui parfois même sont anti-socratiques.

C'est du vivant de Socrate que Sathon, cet homme impudent, commença à mentir concernant Socrate. Le bon maître se contentait de dire : « Que de choses ce jeune homme me prête auxquelles je n'ai jamais songé ! » S'il avait pu deviner quel usage Sathon ferait de leur intimité, comme il l'emploierait pour donner crédit à mille dogmes inutiles ou nuisibles, il eût chassé de son bâton l'homme au gros bâton.

Certes, on peut découvrir dans certains dialogues, en particulier dans l'Apologie de Socrate telle que Sathon l'a rédigée, plus d'une parole authentique. Ceux qui ont fréquenté Socrate reconnaissent ces paroles sans aucune peine. À leur accent familier et leur sonorité de courage. Ces rares gouttes qui seraient rafraîchissantes, Sathon les perd et les noie dans une mare de men-

songes saumâtres. Et certains dialogues mentent du premier mot au dernier mot, particulièrement, comme on le verra en son lieu, celui qui, menteur dès le titre, s'appelle Criton.

Si quelqu'un s'étonne de certaines duretés d'Antisthène le bâtard, Antisthène le bâtard daignera expliquer : On m'appelle aussi — dont je me glorifie — Antisthène le chien. Je suis le chien de Socrate. Aimez ou haïssez en moi le plus fidèle, le plus vigilant, le plus perspicace des chiens et le plus exempt de toute ridicule pudeur. Je mords les ennemis de Socrate. Et je les reconnais sous tous les déguisements. Avec double plaisir et double rage, je mords ceux qui, masqués en amis ou en disciples, viennent voler ses paroles pour les déformer, voler la nourriture qu'il distribue généreusement à tous les hommes pour la distribuer en son lieu après l'avoir empoisonnée.

Moi, Antisthène le bâtard, que d'autres appellent — dont je me glorifie — Antisthène le chien, je ne dirai que la vérité et je dirai toute la vérité. Même, s'il en est, celle qui ne me sera pas favorable. Socrate a prononcé parfois des paroles que je ne puis approuver entièrement. Celles-là, comme les autres, je les répèterai telles qu'il les a dites, sans rien retrancher, sans rien ajouter, sans rien changer. Par respect de la vérité. Car Antisthène le chien n'est pas un Xénophon ou un Sathon. Mais, par respect d'une autre vérité et dans l'intérêt des jeunes gens, j'ajouterai que je n'approuve pas ces paroles et pourquoi je ne les approuve pas.

Voici cependant un désaccord que je signale dès maintenant et sur lequel peut-être je ne reviendrai plus. Ceux qui ont lu mes autres ouvrages et péculièrement le dialogue en trois livres qui s'appelle Sathon ou de la Dispute savent que Socrate avait dans la dialectique une confiance beaucoup moindre que Platon. J'ai

dans la dialectique une confiance moindre encore que celle de Socrate. Pour des raisons longuement exposées dans ce dialogue, toute discussion est incapable d'aboutir. Je renvoie à cet ouvrage ceux qu'intéressent ces choses.

Ceux qu'intéressent ces choses verront dans cet ouvrage comment je démolis la dialectique par des moyens dialectiques (c'est bien le plus grand malheur qui pût advenir à cette infortunée) et comment je détruis la dialectique au nom de la raison.

Au premier livre de Sathon, ceux qu'intéressent ces choses verront comment tout effort dialectique s'appuie nécessairement sur une définition et comment toute définition est une menteuse. Dès qu'au lieu de désigner la chose par son nom, tu t'appliques à la définir, voici que tu la désignes par d'autres noms que le sien, voici que tu remplaces le signe exact par des signes inexacts, voici que tu rapproches et confonds des choses que la réalité distingue et sépare.

Ceux qu'intéressent ces choses verront au second livre comment la définition multiplie les difficultés qu'elle prétend résoudre. Pour définir un mot, il te faut plusieurs mots. Nous étions en désaccord sur un terme, nous voici en désaccord sur deux au moins. Il te faut encore deux mots au moins pour définir chacun des termes de ta première définition. Te voici quatre mots à définir, puis huit. Te voici, dira quelqu'un, de l'occupation pour toute ta vie. Antisthène ne dit pas comme ce quelqu'un. Antisthène sait que tu ne pourras pousser très loin ta ridicule tentative. Car les mots d'un langue ne sont pas en nombre infini. Bientôt tu définiras par des mots déjà employés, tu définiras par ce qui est à définir, tu éclaireras par ce que tu viens de confesser avoir besoin d'éclaircissement. Ainsi tu tourneras dans un cercle.

Ou bien tu t'arrêteras au bord d'un abîme. Tu seras arrivé à quelque mot trop général pour que tu le puisses faire entrer dans un genre plus vaste. Tu t'arrêteras alors par nécessité et tu auras marché longtemps pour rien. À mieux dire, tu te seras fatigué pour le contraire de ce que tu voulais. Car plus le mot est général, plus il est vide et obscur, moins il répond à des choses que tu aies éprouvées. Par exemple, tu as voulu définir l'homme. Après un long chemin, de plus en plus ténébreux, tu arrives à la notion d'être. Là il est nécessaire que tu t'arrêtes. Or tu sais moins ce que c'est que l'être que ce que c'est que l'homme.

Et tout ceci, au second livre du Sathon, est dit prudemment contre les seules définitions des philosophes non contre les définitions des géomètres. Le géomètre ne dit pas ce qui est mais ce qu'il rêve. Il sait bien qu'il n'y a pas dans la nature de cercle ou de ligne sans largeur. Rien n'empêche que tu définisses ton rêve, puisque tu y mets ce que tu veux et seulement ce que tu veux. Aussi les raisonnements du géomètre sont valables tant qu'ils parlent des rêves du géomètre. Dès qu'ils veulent, en dehors de l'esprit du géomètre, s'appliquer aux choses, il cessent d'être complètement valables.

Voilà quelques-unes des vérités qu'Antisthène établit aux deux premiers livres du Sathon.

Mais le troisième livre confond encore plus complètement, s'il est possible, les disputeurs.

Même si tu parvenais à définir un mot pour toi, tu ne l'aurais nullement défini pour moi. Aucun mot n'a le même sens pour deux hommes. Si tu ne sais ces choses, c'est que tu n'as jamais

songé à ce que signifie un mot soit pour toi, soit pour moi, soit pour un autre.

Ou bien un mot ne signifie rien pour toi, ou bien il te rappelle une ou plusieurs choses éprouvées par toi. Quand tu prononces le mot homme, tu résumes tout ce que tes sens, ta raison et peut-être ta fantaisie ont expérimenté concernant l'homme. Mais je n'ai pas fait les mêmes expériences que toi. Je n'ai pas rencontré exactement les mêmes hommes ; je ne les ai pas connus dans la même mesure, de la même façon, ayant avec eux exactement les mêmes rapports et me trouvant exactement dans le même état d'esprit. S'il te semble que deux frères jumeaux qui ont toujours vécu ensemble doivent donner au même mot le même sens, tu ne m'as pas encore compris. Puisqu'ils sont deux, quand ils voient ce que tu appelles une chose ils voient nécessairement deux choses différentes ; quand ce que tu appelles un son frappe leurs oreilles, il est nécessaire qu'ils entendent deux sons. Si tu ne comprends pas ces choses, c'est que tu ne peux même donner un sens au mot deux. Si tu ne comprends pas ces choses, libre à toi de te faire une dialectique avec ton ignorance, comme Sathon se fait une dialectique avec sa mauvaise foi.

Puisqu'un mot quel qu'il soit a nécessairement autant de sens qu'il y a d'hommes pour le comprendre, toute dispute est absurde. Si tu disputes contre moi, c'est que tu parles d'une chose, tandis que je parle d'une autre. Mais tu disputes parce que tu crois sottement que nous pouvons parler de la même chose.

Et ici le prudent Antisthène, distinguant avec soin entre les éléments irréductibles de l'expérience et les choses complexes, enseigne comment l'homme raisonnable parle des premiers et comment l'homme raisonnable parle des secondes. Mais c'est là

un long discours et, à le vouloir raccourcir, il cesserait d'être clair. Ceux donc qui s'intéressent à ces choses devront les lire dans leur juste étendue au tiers livre du Sathon.

En ce tiers livre, je montre encore que celui qui affirme une qualité d'un sujet agit témérairement dès qu'il n'exprime plus cette qualité par le nom même du sujet. J'ai le droit de dire : L'homme est homme. Je n'ai pas le droit de dire : L'homme est bon, ou : L'homme est mauvais. Car l'homme ne se confond pas avec le bon ou le mauvais, ni le bon ou le mauvais avec l'homme. Quand je veux parler de Socrate avec une complète exactitude et de façon à appuyer sur une base solide un raisonnement rigoureux, la seule chose que je puisse dire, c'est : Socrate est Socrate. Mais nul raisonnement ne se peut appuyer sur une base aussi étroite. C'est pourquoi, dès que tu veux raisonner, tu élargis la base et tu ruines sa solidité. Tu prends plus que tu n'as le droit de prendre. Agis comme il te conviendra, mais souviens-toi toujours que nul raisonnement ne prouve d'une façon absolue, dès que tu parles des choses réelles. Dès que, en dehors des rêves géométriques, tu dis : « J'ai démontré », tu oses un mensonge. Car, si tu as choisi pour point de départ le point exact et l'identité réelle, tu n'as pu faire aucun chemin. Si tu as fait quelque chemin, c'est que tu as admis comme étant le même ce qui n'est pas le même. Renonce donc à démontrer afin de pouvoir parler sans mentir. Fais comme Antisthène. Antisthène, à l'ordinaire, parle comme les autres hommes, sans orgueil philosophique et sans vanité démonstrative. Qu'importe ? Le philosophe se reconnaît aux actes non aux paroles. Antisthène, dès qu'il agit, se montre philosophe, vertueux et orgueilleux.

Pourquoi est-ce que je rappelle ces choses ? Pour qu'on ne dise pas que j'y ai renoncé.

Maintenant, je laisserai parler Socrate selon sa pensée et son génie sans lui imposer ma pensée. Ses interlocuteurs parleront ici comme ils ont parlé dans la réalité. Moi-même je parlerai ici comme dans ma jeunesse, non tout à fait comme aujourd'hui. Les subtilités dialectiques m'irritaient déjà plus qu'elles n'irritaient Socrate. Mais je n'avais pas approfondi toute leur vanité et pourquoi elles sont vaines. Je ne mêlerai pas à ce qui fut dit du vivant de Socrate des choses que j'ai pensées seulement depuis sa mort. Même si je les ai rappelées, c'est uniquement pour que les jaloux n'aillent pas prétendre qu'Antisthène le chien aboie au hasard tantôt une chose tantôt une autre.

Socrate ne fut pas le premier sophiste que j'écoutai. Avant de l'entendre, j'avais souvent entendu Gorgias et quelquefois, quoique rarement, Prodicos ou Hippias. Malgré les mensonges par quoi Sathon s'est appliqué à déshonorer Gorgias, — mais ils ne déshonorent que Sathon — Gorgias était un maître admirable et que seul Socrate surpassait.

Quand le dialogue que Sathon a appelé Gorgias vint flatter bassement la malignité publique, le vieux sophiste, chargé d'années, vivait encore. Il avait toujours admiré — car il était exempt d'envie — la savante et sournoise rhétorique de Platon prétendu ennemi de la rhétorique. Cette fois, il n'admira pas moins l'injustice de Platon prétendu ami de la justice et il s'écria devant moi :

— Athènes a donné le jour à un nouvel Archiloque !

Car, en ce qui concerne Gorgias et Polos, le dialogue est menteur et injurieux comme les ïambes contre Néobule et Lycambès.

Pour consoler le vieux maître et, à la fois, pour témoigner en faveur de la vérité, je répondis :

— Ce Sathon ment quant aux personnes, mais aujourd'hui il dit vrai quant à la doctrine. Il te calomnie atrocement, mais il expose avec force contre son prétendu Gorgias, plus d'une pensée qu'aime le vrai Gorgias, plus d'une pensée que tu m'avais enseignée avant que Socrate l'enseignât à Sathon et à moi.

Alors Gorgias, tout souriant :

— Tu es généreux, mon Antisthène, et tu pardonnes les injures comme il convient à un disciple de Gorgias et de Socrate. Car cet Aristoclès que les autres nomment Platon et que tu appelles spirituellement Sathon t'a fait autant de tort, quoique d'une autre sorte, qu'à Gorgias. Pour me réfuter sans peine, pour me rendre ridicule, pour paraître seul admirable, ce vaniteux me prête des pensées et des paroles qui ne sont point miennes. Et il fait le même mensonge contre Polos. Quant à toi il te fait une autre sorte d'injure et il publie, comme s'il les avait inventées, des pensées et même des phrases copiées dans tes livres. Tout ce qu'il y a de bon et de vrai dans son nouveau dialogue, il l'a pillé selon sa coutume. Mais cette fois ce n'est pas Épicharme et Sophron qu'il a volés, c'est le seul Antisthène. Quelle doctrine y a-t-il dans son Gorgias, qui ne fût déjà dans ton dialogue intitulé Le Politique ?

Et Gorgias loua Le Politique avec une magnificence généreuse, comme il savait louer, en homme assez riche pour admirer sans envie les richesses des autres :

— C'est toi, mon Antisthène, qui premier as osé écrire nettement cette vérité, — la plus utile des vérités, si jamais les peuples la peuvent entendre — que tout homme d'état est un malfaiteur.

Premier tu as osé écrire cette vérité difficile que la richesse et la puissance données à leur patrie par les plus vantés des politiques sont des présents funestes. Et comme tu as rendu sensible cette vérité difficile en comparant ingénieusement ces biens apparents et éblouissants à la toison d'or ! De même que la possession de la toison d'or déchaîna entre Thyeste et Atrée une lutte fratricide et entraîna pour leur descendance des crimes nombreux et de nombreux malheurs, de même tu as vu admirablement…

Mais j'interrompis Gorgias d'un geste qui demande grâce et je dis :

— Sathon ne fait tort aujourd'hui qu'à toi et à notre ami Polos. Car, pour Calliclès, je lui ai entendu dire, en effet, plusieurs des folies et des violences que Sathon met sur ses lèvres. Mais, lorsque Sathon écrit, sans me nommer, des choses que j'ai écrites avant lui il ne commet nulle injustice : chacun a le droit de répéter en nommant le seul Socrate des paroles que Socrate a dites non pour moi, mais pour tous.

— Peut-être, dit Gorgias. Mais Sathon parle au hasard. Demain il prêtera à Socrate des discours contraires à ceux qu'il répète aujourd'hui. Dans le plaisir, qu'il méprise aujourd'hui comme Socrate ou comme un cynique, combien de fois l'ai-je entendu vanter un élément nécessaire du bonheur. Et ces hommes d'état, qu'il méprise aujourd'hui comme Socrate ou comme un cynique, je l'ai entendu les louer en paroles magnifiques et rythmées pour les mêmes raisons que les loue le vulgaire.

— Peut-être il a enfin compris certaines vérités. Réjouissons-nous donc et répétons le proverbe phrygien : Mieux vaut tard que jamais.

Mais Gorgias, secouant sa tête chenue :

— Je suis sans doute trop vieux pour entendre Platon chanter une nouvelle palinodie. Toi, mon Antisthène, qui es encore jeune, souviens-toi de moi chaque fois qu'il se contredira avec impudence.

Gorgias mourut peu de jours après cet entretien. Je me suis rappelé souvent les paroles de Gorgias chaque fois que Sathon a vanté le plaisir comme un ingrédient nécessaire de la félicité. Et je me suis rappelé les paroles de Gorgias lorsque, à la fin du dialogue intitulé Ménon, j'ai lu, écrit par le même stylet que la juste condamnation de tous les hommes politiques un emphatique éloge des hommes d'état athéniens.

Parce que le peuple et les grands, ces deux populaces, méprisent également les sophistes et leur sagesse, l'énorme Sathon et le capitaine de cavalerie Xénophon se sont appliqués à séparer Socrate des sophistes. Nul mensonge plus éhonté.

Parmi les sophistes, tous n'étaient pas de mœurs pures. Mais ce n'est pas un Sathon ou un Xénophon, et ce n'est pas le peuple, et ce ne sont pas les grands qui ont le droit d'accuser qui que ce soit à ce sujet. Médecins, guérissez-vous vous-mêmes.

Gorgias, d'ailleurs, n'était pas, il s'en faut, le seul honnête homme parmi les sophistes. La vertu de Prodicos, par exemple, était admirable. Socrate l'aimait. Il lui adressait des disciples. Il rappelait avec plaisir que lui-même dans sa jeunesse avait suivi, non sans profit, l'enseignement du sage de Céos. Sathon ne l'ignore pas qui, par une risible inadvertance, le lui fait avouer au dialogue du Ménon et lui fait proclamer que les leçons de Prodicos lui furent utiles comme à d'autres les leçons de Gorgias.

Malgré les erreurs pratiques de quelques-uns d'entre eux, les sophistes méritent la reconnaissance de tout vrai philosophe. Ils nous ont indiqué le chemin de la sagesse. Ils se sont détournés des recherches inutiles de la physique pour étudier les mœurs humaines et chercher des règles de conduite. Ils ont oublié les astres pour songer aux hommes ou, si j'ose répéter le mot un peu superbe qu'Hippias dit un jour devant moi, ils ont fait descendre la philosophie du ciel sur la terre.

Aussi Socrate les aimait. Il pensait avec eux que l'homme ne doit se préoccuper que des choses humaines. Au-dessus des arts particuliers, agriculture, architecture, tissage, navigation, médecine, au-dessus de tous les travaux qui servent à la vie du corps, il mettait l'art d'être homme et de faire grandir et prospérer ce qu'il y a d'humain en chacun de nous. Cet art est précisément la sophistique ou la philosophie. Et Xénophon s'est souvenu avec exactitude quand, au quatrième livre de ses Entretiens mémorables, il a fait appeler par Socrate la sophistique « la plus belle des sciences, le plus grand des talents, un art vraiment royal. »

Le grand mérite des sophistes et la cause véritable pour laquelle les êtres les plus méprisables feignent de les mépriser, c'est que, ayant fait comparaître la cité devant le tribunal de la nature, ils ont entendu la nature condamner la cité et la patrie.

Socrate est un sophiste, le plus grand et le meilleur de tous. Seulement, il n'emploie pas les mêmes mots que les autres. Au lieu de dire la cité, il dit la loi écrite ; au lieu de nommer la nature, il nomme la loi non écrite. Il méprise la loi écrite par respect pour la loi non écrite, comme tous les sophistes dignes de ce beau nom méprisent la cité par amour pour la nature. Mais j'ai traité amplement de ces choses dans mon livre Des Sophistes.

Quelle mauvaise foi chez Xénophon et chez Sathon ! En plusieurs lieux de leurs livres, ils font vanter la loi par Socrate, et rien n'indique qu'il s'agit de la loi non écrite dont la pire ennemie est la loi écrite. Ainsi, même lorsqu'ils rapportent des paroles authentiques, ils savent, par quelque petit retranchement ou quelque légère addition, faire mentir jusqu'à la vérité ; ils lui font dire le contraire de ce qu'elle disait. Et ces misérables osent se prétendre disciples de Socrate le véridique !

Xénophon est peut-être surtout coupable de sottise. Je le soupçonne de n'avoir jamais rien compris qu'aux arts merveilleux de tuer, la chasse et la guerre. Mais que dire de Sathon ? Il comprenait, celui-là. La lumière avait l'espace pour s'épanouir derrière son large front, lisse au temps de Socrate et pur en apparence, ridé aujourd'hui comme coquille d'escargot. Mais il a adopté des opinions d'Héraclite qu'il a connues par Cratyle et il a adopté des de Pythagore qu'Hermogène lui a enseignées. Il doit beaucoup de choses aussi à deux poètes comiques, Sophron et Épicharme. Ce grand pillard est allé écouter les billevesées des prêtres d'Égypte. Toutes les liqueurs de Grèce, de Sicile et de Grande-Grèce, il les a mêlées avec des eaux du Nil. Et il attribue l'odieux mélange à Socrate qui s'en indigne, si l'on se peut indigner dans les champs élyséens, ce que j'ignore.

Pour moi, je me glorifie d'avoir entendu dans ma jeunesse deux entre les meilleurs sophistes. Mais je ne mêle pas leurs enseignements et je n'attribuerai pas à Socrate du bourg d'Alopèce ce que j'ai appris par Gorgias de Léontium.

D'ailleurs, je n'ai pas l'injustice de traiter de la même façon les souvenirs de ces deux hommes inégaux. Je sais que je dois à Socrate mille fois plus qu'à Gorgias. Gorgias était admirable pour

l'art de persuader et pour la connaissance des vérités morales tant qu'on n'avait pas entendu Socrate. Dès que j'ai entendu Socrate, je ne voulus plus d'autre maître.

Je n'étais pas alors le vieillard que se plaît à dire Sathon, qui vieillit volontiers les autres philosophes comme une femme vieillit ses rivales. Malgré ma jeunesse, j'avais déjà quelques disciples. Je les renvoyai en leur disant : « Quand une époque a le bonheur de posséder un Socrate, c'est lui seul qu'il convient d'écouter ». Aussi longtemps que Socrate a vécu, je n'ai plus consenti à avoir des disciples ; ceux qui venaient vers moi pour apprendre la vérité et les bonnes mœurs, je leur disais : « Venez apprendre avec moi de celui qui m'enseigne ; l'eau est plus fraîche et plus saine qu'on boit à la source ».

Àcette époque, j'habitais le Pirée. Je faisais chaque matin un chemin de quarante stades pour venir entendre Socrate. Je ne rentrais chez moi qu'à la nuit. Aussitôt arrivé, j'écrivais ce que j'avais entendu dans la journée. Matin et soir, le long du chemin, je méditais les paroles de Socrate. Car les paroles de Socrate étaient d'une plénitude inépuisable. Je puis dire que je vivais jour et nuit avec Socrate comme une amante fidèle avec celui qu'elle aime. Quand mon corps était loin de son corps, mes oreilles entendaient toujours non seulement ses paroles mais sa voix ; souvent mes lèvres souriaient parce que mes yeux le croyaient voir.

Les enfants eux-mêmes savent par cœur le texte de l'accusation portée contre Socrate : « Mélétos, fils de Mélétos, du bourg de Lampsaque, accuse Socrate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate viole les lois en niant les dieux qu'honore la

cité et en introduisant de nouveaux dieux, et il est coupable de corrompre la jeunesse. Peine : la mort. »

Les enfants et les hommes répètent par cœur ces paroles honteuses et ils en font honte à Mélétos, fils de Mélétos. Mais, à cause des mensonges de Sathon et de quelques autres, ils négligent de jeter la honte vers le véritable et large but : la cité. Car il est vrai que Socrate, obéissant à la nature ou, comme il disait, aux lois non écrites, violait noblement les lois écrites et les ordres de la cité. Les lois de la cité se sont vengées honteusement, selon leur coutume.

Moi aussi je méprise Anytos, Mélétos et Lycon. Mais, je les méprise pour leur véritable crime : parce qu'ils ont obéi, obéi jusqu'à devenir des meurtriers, aux lois artificielles et menteuses de la Cité. Je les méprise d'avoir été des citoyens, non des hommes.

Antisthène le chien, faisant sa fonction de chien de Socrate, a aboyé contre Mélétos, contre Anytos, contre Lycon ; il ne cessera d'aboyer contre ces misérables qui furent des citoyens, non des hommes. Il les a mordus quand il a pu les mordre. J'ai contribué à faire exiler Anytos et à faire condamner à mort Mélétos.

Peut-être Antisthène le chien a eu tort. Peut-être Socrate me dirait : « Le mal que tu as fait à Mélétos, ajoute-le, loin de l'en retrancher au mal que Mélétos m'a voulu faire ». J'avais entendu souvent de belles paroles de Socrate qui auraient dû me faire entendre, après sa mort, des paroles telles. Hélas ! mes oreilles étaient encore trop jeunes pour de telles paroles.

Je me croyais l'ami de Socrate en le vengeant de ses ennemis. Dans ma vieillesse, je suis plus ami de Socrate et de ce qu'il voulait. Je comprends mieux sa pensée et je regrette d'avoir poursui-

vi des hommes qu'il n'eût pas poursuivis. Je le regrette d'autant plus que, ayant puni Mélétos et Anytos, les Athéniens croient avoir puni les meurtriers de Socrate. Ils ignorent encore le nom du vrai meurtrier de Socrate et qu'il ne s'appelle ni Mélétos, ni Anytos, ni Lycon, mais qu'il s'appelle Nomos. Ils ont brisé, après s'en être servi, un de leurs innombrables poignards ; ils n'ont pas brisé en eux-mêmes le respect de la loi et le goût du meurtre légal.

Socrate et Antisthène le jurent par le chien : Socrate était coupable aux yeux stupides de la loi. Non, il ne poussait pas la sottise jusqu'à croire aux dieux qu'honore la Cité. Malgré ses mensonges, Sathon lui-même a rapporté, dans son Eutiphron, adoucies et affaiblies, quelques-unes des railleries dont Socrate accablait la religion, cette alliée de la loi écrite, cette mère de milliers de crimes et de myriades de sottises.

Xénophon conte menteusement que Socrate offrait de fréquents sacrifices soit dans sa maison soit sur les autels publics. Je n'ai jamais vu Socrate sacrifier chez lui. Si les circonstances l'engageaient à sacrifier en public, il le faisait comme il obéissait aux autres lois et coutumes dès que coutumes et lois ne causaient de mal à personne. Mais il obéissait en raillant et en se moquant. Son obéissance même restait une leçon d'indépendance.

Il ne cachait point qu'il obéissait par mépris. On se détourne du droit chemin pour ne point tomber dans un abîme ou ne se point meurtrir contre un roc, mais on ne chante point la douceur charmante du rocher ou la plénitude du gouffre.

Quand Socrate sacrifiait, je l'ai toujours entendu railler et se moquer. Il disait :

— Faisons pour ces malheureux dieux ce qu'ils ne sauraient faire pour eux-mêmes.

Il ajoutait :

— Heureusement, ces êtres imaginaires n'exigent que les parties inutilisables de la victime. Ce qui permet à tous les hommes de vivre et aux prêtres d'engraisser.

Un jour, on me demanda devant lui une offrande pour la Mère des Dieux. Je répondis en riant :

— Un riche s'indignerait si j'avais l'insolence d'apporter à sa mère une drachme ou une obole. Pourquoi me demandes-tu de faire une telle injure aux dieux et de les accuser, en me mêlant de leurs affaires de famille, de laisser leur mère dans le besoin ?

Socrate rit de son grand rire et il dit au quêteur qui se retournait vers lui :

— Antisthène a répondu pour tous les hommes pieux. Considère-moi, je te prie, comme un homme pieux.

Le quêteur ne recueillit pas une obole dans l'entourage de Socrate.

Un autre jour, un prêtre orphique vantait devant nous la félicité des initiés dans les champs Élyséens. Je lui demandai :

— Qu'attends-tu donc pour mourir et aller goûter de telles joies ?

— Il attend, dit Socrate, d'être certain des choses qu'il nous raconte.

On sait qu'il ne daigna jamais se faire initier. Il affirmait :

— Le voyage est plus utile que tu fais en toi-même que le voyage qui te conduit à Éleusis.

Il disait encore à ce sujet :

— Si les paroles de l'hiérophante et du dadouque contredisent les paroles de mon daïmon, pourquoi irais-je écouter des mensonges ? Si les paroles du dadouque et de l'hiérophante sont d'accord avec celles de mon daïmon, pourquoi irais-je écouter des paroles solennelles et difficiles alors que mon daïmon me parle familièrement et selon ma capacité de comprendre ? Mais, si l'initiation parle de choses que mon daïmon ignore, pourquoi perdrais-je mon temps à rechercher des connaissances inutiles ?

Xénophon affirme que Socrate croyait à la divination. Jamais Socrate n'a manifesté une telle croyance. Je ne ferai pas à droite le mensonge que Xénophon fait à gauche. J'avoue toute la vérité : j'ignore si Socrate croyait à la divination ou s'il n'y croyait pas. Peut-être l'ignorait-il lui-même. Car la question lui paraissait indigne de tout intérêt. Voici les seules paroles sur ce sujet qui soient sorties de sa bouche devant moi. Et je les ai entendues des fois nombreuses :

— Ne consulte pas les dieux ou les oiseaux, — recommandait Socrate — ne consulte rien ni personne sur ce que tu peux savoir par toi-même. Mais ce que tu ne peux savoir par toi-même n'est pour toi d'aucune utilité.

Ainsi le sage ne daignera même pas se demander s'il croit ou non à la divination puisque, vraie ou fausse, cette science n'est pour lui d'aucun usage.

Donc Mélétos dit vrai quand il déclare que Socrate méprisait les dieux que la cité honore. Le seul tort de Mélétos c'est de blâmer ce qui est digne de louange. Xénophon commet la même faute et en outre il ment sur les faits.

Mélétos dit vrai quand il affirme que Socrate introduisait des divinités nouvelles. Socrate introduisait d'innombrables divinités nouvelles.

Il m'approuvait quand je disais :

— Selon la loi, il y a plusieurs dieux ; selon la nature, il n'y a qu'un dieu.

Il ajoutait que Dieu ne ressemble à aucun être que nous connaissions ou puissions connaître et qu'il est impie de le représenter par des images.

Après Anaxagore qui, malgré l'amitié de Périclès, fut condamné comme athée, Socrate honorait souvent un dieu qu'il appelait l'Esprit. L'Esprit, qui du chaos extérieur a fait un cosmos, est le seul dieu extérieur à l'homme. Antisthène n'accorde à aucun autre être le nom de dieu. Mais Anaxagore parlait de l'Esprit avec assurance. Socrate et Antisthène parlent de l'Esprit avec doute et inquiétude comme on parle d'une chose incertaine, lointaine, que notre œil ne verra jamais, que notre intelligence ne concevra jamais. Même, si je comprends bien certaines paroles que Socrate a prononcées le dernier jour de sa vie et qu'on lira en leur lieu, Socrate, dans sa vieillesse, ne croyait plus à l'Esprit.

Mais Socrate parlait avec assurance d'autres dieux, innombrables, de dieux aussi nombreux que les hommes. Chaque homme est un chaos, mais il y a en chaque homme un dieu qui, si

tu le veux, ordonnera en cosmos et en bonheur ton chaos douloureux.

Ce dieu intérieur nous enseigne les lois non écrites, nous arrête au bord des actions mauvaises, nous conseille de désobéir aux lois de la Patrie dès qu'elles sont contraires aux lois non écrites. On sait avec quelle attention scrupuleuse Socrate écoutait son daïmon et lui obéissait. Mais on a conté à ce sujet à ce sujet mille fables ridicules. À en croire le vulgaire des ignorants et le vulgaire des philosophes, Socrate serait un vaniteux qui s'imaginait être seul à avoir un daïmon. Or Socrate ne s'est jamais cru privilégié en rien et il savait que quiconque écouterait avec le même soin que lui son daïmon deviendrait bon et heureux comme lui.

Je lui demandai un jour si, en cas de désaccord, il obéirait de préférence à l'Esprit, ordonnateur du chaos extérieur, ou au daïmon, ordonnateur du chaos intérieur. Il me répondit :

— Peut-être ta question n'a aucun sens. Car, si l'Esprit a quelque chose à me dire, comment pourra-t-il me le dire ?

— Je ne sais, Socrate.

— Crois-tu qu'il puisse m'apparaître sous la forme d'un homme et me parler avec une bouche ?

— Je ne crois pas cela, Socrate.

— Crois-tu qu'il puisse emprunter la voix d'un prêtre ?

— Le prêtre m'a toujours paru le pire ennemi de l'Esprit.

— Ce n'est donc pas du dehors que l'Esprit me parlera ?

— Il y a apparence, en effet.

— Il me parlera donc au dedans de moi-même ?

— C'est probable.

— Mais, la voix divine que j'entends en moi, ne sais-tu pas que je l'appelle mon daïmon ?

— Je le sais, Socrate.

— Si donc l'Esprit a quelque chose à me dire, c'est mon daïmon qui me dira cette chose.

Je lui demandai encore :

— Chaque homme a-t-il comme toi un daïmon pour le conseiller ?

Il me répondit :

— Oui, mais tous ne savent pas l'écouter.

— D'où vient, Socrate, que tous ne savent pas l'écouter ?

— Quand tu es sur l'agora, mon Antisthène, parmi les rumeurs de la foule, entends-tu le souvenir de ma voix aussi nettement que lorsque tu marches seul sur la route du Pirée ?

— Moins nettement, Socrate.

— Et les voix qui sont en toi, où les entends-tu mieux, dans la solitude ou sur l'agora ?

— Dans la solitude.

— Mais la plupart des hommes ne vivent-ils pas toujours comme sur l'agora ?

— Je ne sais ce que tu veux dire, Socrate.

— Ne sont-ils pas toujours attentifs à la voix de la coutume, à la voix de la loi, aux cris d'approbation ou de blâme de la multitude, aux promesses et aux menaces des magistrats, aux paroles vides des prêtres et des oracles ?

— Ils sont toujours attentifs à quelqu'une de ces choses, Socrate.

— Puisque tu sais cela, comment ignorerais-tu quels grands bruits couvrent pour eux la voix douce et profonde de leur daïmon ?

— Je ne l'ignore plus, Socrate. Il faut, pour entendre son daïmon, fermer les oreilles aux bruits du dehors. Désormais donc, pour entendre la vérité qui est en moi, je fermerai mes oreilles aux mensonges de la Cité, des lois et des coutumes.

Nous gardâmes le silence quelques instants ; car je songeais à ce que je venais de dire, et ce que je venais de dire me semblait plus vrai à mesure que j'y songeais davantage. Socrate souriant me regardait songer. Et il regardait autour de nous ceux qui songeait comme moi. Mais, quelqu'un ouvrant la bouche, Socrate lui fit signe d'attendre.

Et je voyais ces choses comme dans un rêve.

Je sortis enfin de mon rêve, demandant :

— Ô Socrate, la divinité que tu appelles mon daïmon, n'est-ce point celle que j'appelle tantôt ma conscience, tantôt ma raison ?

— Tu l'as dit, mon Antisthène ; et le fils de Phænarète vient de réussir sans peine un de ses meilleurs accouchements.

Or Xénophon était là, et Phédon, et Sathon. Leurs oreilles entendirent comme les miennes. Si Phédon et Xénophon avaient le même esprit que moi, si Sathon avait le même bon vouloir et la même bonne foi que moi, ils auraient compris comme j'ai compris.

Mais la troisième accusation est-elle juste et Socrate corrompait-il la jeunesse ?

Les trois accusations sont injustes comme la loi. Les trois accusations sont vraies aux yeux des tyrans qui soutiennent les lois et des imbéciles qui croient à la bonté des lois. C'est pour quoi elles déshonorent, non point les seuls accusateurs et les seuls juges qui condamnèrent, mais quiconque par calcul tyrannique ou par sottise servile vante la loi, quiconque commande au nom de la loi ou obéit aveuglement à la loi.

Socrate, comme tous les sages, parlait contre la loi et contre la cité. Ceux donc qui aiment la loi et la cité doivent affirmer que Socrate et la sagesse corrompent la jeunesse. Longtemps avant Anytos, Mélétos et Lycon, Aristophane le comique avait porté cette accusation contre Socrate.

Mais quelqu'un peut-il aimer la loi et la Patrie pour elles-mêmes et d'un cœur sincère ? Socrate soutenait le contraire.

Il disait, un jour, à Xénophon, qui ne comprenait point :

— Ne cherche jamais à connaître les sentiments du peuple.

— Pourquoi, ô Socrate ?

— Parce que tu ne cherches pas dans les vagues tumultueuses de la mer lorsque tu désires boire.

— Que veux-tu dire, Socrate ?

— La mer ne contient pas d'eau qui puisse étancher ta soif. Tu ne trouveras dans le peuple, pour étancher ton ignorance, nulle parole naïve et qui coule de source.

— N'est-ce pas, Socrate, parce que le peuple lui-même est ignorant ?

— Tu l'as dit, mon Xénophon.

— L'ignorant n'a-t-il pas raison de répéter ce que dit le savant ?

— Tant qu'il est ignorant, comment saurait-il si un autre est savant ?

— Que fera donc l'ignorant ?

— Il doit se taire devant tous tant qu'il est ignorant. Et il doit s'interroger lui-même jusqu'à ce qu'il ne soit plus ignorant.

— Tu es exigeant, excellent Socrate.

— Non, excellent Xénophon, mais c'est la raison que tu accuses d'exigence… Répéter comme vraie une parole dont on n'est pas certain qu'elle est vraie, n'est-ce pas un mensonge ?

— C'est un mensonge.

— D'autre part, les paroles que répète le peuple, crois-tu qu'elles viennent vraiment d'hommes savants ?

— Les magistrats et les orateurs dont le peuple répète les paroles sont assurément plus savants que le peuple.

— Si tu dis vrai, mon Xénophon, si les magistrats et les orateurs savent les choses dont ils parlent, je me réjouis de songer que jamais personne n'a subi aucun dommage pour avoir écouté les magistrats et les orateurs.

— Tu te moques, Socrate. Les histoires et les conversations sont pleines de plaintes et d'indignations sur de tels dommages.

— Celui qui sait les choses dont il parle ne conseille-t-il pas les actions les plus utiles ?

— Je ne sais que répondre, Socrate.

— Le médecin n'est-il pas celui qui sait ce qui convient au corps et qui conseille ce qui convient au corps ?

— C'est bien celui-là que j'appelle médecin.

— Mais, s'il est nuisible au corps, est-ce parce qu'il connaît la médecine ou parce qu'il l'ignore ?

— Parce qu'il l'ignore.

— Et le pilote qui perd le vaisseau, dirons-nous, qu'il est savant dans la science du pilote ou qu'il est ignorant ?

— Qu'il est ignorant.

— Donc le magistrat qui me cause un dommage ignore la science des choses utiles ?

— Il l'ignore, Socrate. Je crois pourtant que le peuple l'ignore plus que lui.

— Mais le magistrat et l'orateur ne sont-ils jamais des mercenaires qui songent à leur propre intérêt non à celui du peuple ?

— Ils sont souvent intéressés, en effet.

— Et n'arrive-t-il jamais, même lorsqu'ils savent, qu'ils mentent soit pour flatter le peuple, soit pour satisfaire quelqu'un qui leur a donné de l'argent, soit pour toute autre raison ?

— Je crois que les magistrats et les orateurs mentent souvent.

— Mais un homme peut-il avoir un plus grand intérêt que celui de dire la vérité ?

— Il me semble qu'il peut en avoir un plus grand.

— Il te semble mal, Xénophon. Car le plus grand mal qui puisse arriver à un homme c'est de corrompre son âme. De sorte que l'orateur et le magistrat qui mentent font encore plus de tort à eux-mêmes qu'au peuple. Et ils ignorent plus que le peuple ce qui est le véritable intérêt de l'homme.

— Tu dis des choses étranges, Socrate… Aimerais-tu mieux mourir que mentir ?

— Tout homme doit préférer la mort à ce qui peut l'avilir.

— Tu prononces de belles paroles, Socrate. Et peut-être je les répéterai, car il est plus utile de les répéter que de les croire.

Socrate ne put s'empêcher de rire. Et il dit :

— Ce pauvre Xénophon est ignorant et se croit habile. En quoi il ressemble à un magistrat. Et il vient de parler comme un magistrat parle dans son intimité. De sorte que ceux qui viennent

d'entendre ne croiront plus les paroles de Xénophon. Et nul homme averti n'a jamais écouté les paroles d'un magistrat.

On voit par ce seul exemple que Socrate corrompait et comment il corrompait la jeunesse. Socrate était corrupteur comme la vérité. Car le magistrat appelle corrompu celui qui n'obéit pas au magistrat et appelle corrupteur celui qui conseille de désobéir au magistrat. Le maître appelle corrompu l'esclave qui ne lui obéit point et il appelle corrupteur celui qui ne conseille pas à l'esclave d'obéir au maître.

Pour la loi, Socrate corrompait la jeunesse. Mais Socrate savait que c'est la loi qui corrompt tous les hommes. Elle corrompt les magistrats : ils se servent d'elle pour des intérêts apparents, pour voler de l'argent et de l'influence. Elle corrompt les autres hommes : elles les rend attentifs à la voix menteuse des magistrats ; et elle les empêche d'entendre les vérités que dit leur cœur et leur raison.

Quiconque te conseille : « Obéis à la loi » est un corrupteur aux yeux du philosophe. Mais quiconque te conseille : « Obéis à ta conscience » est un corrupteur aux yeux du peuple et des magistrats.

La pourriture et le parfum s'accusent mutuellement de puer.

Un ancien amant du beau Xénophon était devenu le favori de Cyrus le jeune. Cet homme, béotien d'origine et beaucoup plus âgé que le fils de Gryllos, s'appelait Proxénos. J'ai connu ce Proxénos dans ma première jeunesse. Il écoutait Gorgias au temps où j'écoutais Gorgias. Avide de richesses et de plaisir, il n'étudiait sous les sophistes que pour apprendre à parler avec art et se rendre capable de séduire les rois et les assemblées, les

jeunes femmes et les éphèbes. Il écrivit au beau garçon qu'il aimait toujours pour l'engager à venir à Sardes ; et il lui promettait, s'il savait plaire à Cyrus, une merveilleuse fortune. Xénophon, déjà décidé dans son cœur ébloui, mais, comme il arrive, un peu honteux de sa décision, montra l'épître à Socrate et lui demanda son avis. Or j'étais présent et, le soir même, en arrivant à ma maison du Pirée, j'ai écrit cet entretien entre Socrate et Xénophon.

Souvent, dans ces Entretiens Véritables, je résume et resserre ce que j'avais d'abord noté avec plus d'étendue. La stupidité ou la mauvaise foi de l'interlocuteur contraignait Socrate à des détours, à des explications presque enfantines, à des répétitions sans nombre. Je trouve sur mes tablettes, certains morceaux de dialogue jusqu'à quinze et dix-huit fois, tantôt absolument identiques, tantôt avec des variantes qui n'offrent aucun intérêt philosophique et qui, pour ceux qui n'ont pas connu les personnages, n'offrent aucun intérêt d'aucune sorte. Ces répétitions inévitables dans la vie, encore que je ne me pique pas de « faire un livre » comme disent quelques-uns, je crois inutile de les imposer au lecteur. Quand j'ai copié une fois de telles paroles, je les néglige aux rencontres nouvelles. Les entretiens que je publie sont véritables en ce sens que je n'y mets pas un mot qui n'ait été dit. Mais ils sont plus courts que les entretiens complets. Certaines longueurs, qui n'étaient pas déplaisantes dans la conversation, deviendraient insupportables à la lecture. Quelquefois cependant, comme je vais le faire, je reproduis mes notes dans toute leur étendue. Afin que ceux qui n'ont pas eu le bonheur de connaître Socrate n'ignorent pas sa façon de parler et quelle souple et persuasive bonté la faisait varier selon l'intelligence de l'interlocuteur. On devine, d'ailleurs, sans que j'aie besoin d'en avertir, que des notes, même cueillies aussitôt après un entretien, font déjà,

que nous le voulions ou non, un premier choix dans ce qui a été dit. Notre mémoire, même quand elle s'efforce de repasser par tous les détours, prend, dès que le chemin est indifférent, des raccourcis.

Livre I · SOCRATE

Pourquoi, mon Xénophon, me demandes-tu conseil, au lieu de te demander conseil à toi-même ?

Livre I · XÉNOPHON

Parce que, Socrate, ton âge et ta sagesse t'enseignent beaucoup de choses que j'ignore.

Livre I · SOCRATE

Si tu ignores ces choses, de quelle utilité te seront-elles ?

Livre I · XÉNOPHON

Mais, si tu consens à me les dire, je ne les ignorerai plus.

Livre I · SOCRATE

Tu te trompes, mon Xénophon. Pour que tu cesses d'ignorer une chose, il n'est pas nécessaire que je te la dise et il ne suffit pas que je te la dise. Mais il est nécessaire et il suffit que tu consentes à te la dire toi-même.

Livre I · XÉNOPHON

Tu parles avec obscurité, comme un oracle.

Livre I · SOCRATE

Toute parole est vide et obscure qu'on ne se dit pas à soi-même.

Livre I · XÉNOPHON

Beaucoup d'oracles sont devenus clairs après avoir été obscurs.

Livre I · SOCRATE

Oui, mon Xénophon. Mais, dis-moi, la lumière ne s'est-elle pas toujours produite de l'une ou l'autre de ces deux façons ?

Livre I · XÉNOPHON

Quelles façons, dis-tu ?

Livre I · SOCRATE

N'est-il pas arrivé que seul l'événement a montré dans quel sens l'oracle devrait désormais s'entendre ? Cela n'est-il pas arrivé pour l'oracle donné à Crésus et pour plusieurs autres ?

Livre I · XÉNOPHON

L'histoire est pleine de tels exemples.

Livre I · SOCRATE

N'est-il pas arrivé aussi, que celui qui d'abord avait interrogé l'oracle s'est enfin décidé à s'interroger lui-même et à se répondre ?

Livre I · XÉNOPHON

Cela a pu arriver.

Livre I · SOCRATE

Or, que la lumière se soit produite de la première façon ou qu'elle se soit produite de la seconde, n'a-t-elle pas toujours montré l'inutilité de l'oracle ?

Livre I · XÉNOPHON

Comment cela, Socrate ?

Livre I · SOCRATE

Quand l'événement a éclairé le sens de l'oracle, n'est-il pas évident que la prophétie équivoque qui resterait obscure jusqu'à sa réalisation ne pouvait être de nul usage pour la conduite ?

Livre I · XÉNOPHON

Cela semble évident.

Livre I · SOCRATE

Mais, si tu as enfin compris l'oracle parce que tu t'es enfin compris toi-même, n'était-il pas mieux de t'interroger d'abord ? N'au-

rais-tu pas reçu plus tôt la réponse claire.

Livre I · XÉNOPHON

Il semble que je l'aurais reçue plus tôt.

Livre I · SOCRATE

Examine maintenant, mon Xénophon, si ces oracles inutiles ne sont pas quelquefois nuisibles.

Livre I · XÉNOPHON

Que dis-tu, Socrate ?

Livre I · SOCRATE

Ne te rappelles-tu aucune circonstance où l'oracle ait menti ?

Livre I · XÉNOPHON

Je me rappelle quelques circonstances semblables. Mais les prêtres expliquent qu'en ces occasions, le consultant était indigne d'une réponse véritable, et les dieux l'ont voulu perdre pour son impiété.

Livre I · SOCRATE

Les prêtres expliquent tout, parce que c'est leur métier de tout expliquer. Mais celui qui explique toujours tout ne m'inspire jamais aucune confiance.

Livre I · XÉNOPHON

Pourquoi cela, Socrate ?

Livre I · SOCRATE

Pose-toi cette question à toi-même, mon Xénophon.

Livre I · XÉNOPHON

Si tu me renvoies toujours à moi-même, c'est donc en vain que je serai venu te consulter.

Livre I · SOCRATE

Si je réussis à te renvoyer à toi-même, alors et alors seulement tu ne seras pas venu en vain auprès de moi.

Livre I · XÉNOPHON

Ainsi, tu ne veux pas, en cette délibération difficile, me donner un conseil dont j'ai besoin ?

Livre I · SOCRATE

Si la délibération te paraît difficile, tu es incapable d'utiliser le conseil que je te donnerais.

Livre I · XÉNOPHON

Suppose donc que la délibération me paraisse facile.

Livre I · SOCRATE

Alors tu n'as qu'à te conseiller toi-même.

Livre I · XÉNOPHON

Puisque tu refuses de me répondre, tu m'approuveras sans doute si je vais jusqu'à Delphes et si je consulte le dieu qui t'a proclamé le plus sage des hommes.

Livre I · SOCRATE

Va jusqu'à Delphes, si tu veux. Marche jusqu'à la porte du temple et lis ce qui est inscrit sur le fronton. Puis, sans entrer dans le temple, reviens chez toi et résous-toi.

Livre I · XÉNOPHON

Que lirai-je donc sur le fronton du temple ?

Livre I · SOCRATE

Tu liras : Connais-toi toi-même.

Livre I · XÉNOPHON

Il est inutile que j'aille jusqu'à Delphes, pour lire des paroles que je connais et que je t'entends répéter chaque jour.

Livre I · SOCRATE

Je crains que tu ne les connaisses pas et que tu ne les aies jamais entendues… Efforce-toi donc d'entrer dans le temple et interroge le dieu.

Livre I · XÉNOPHON

Tu conseilles le contraire de ce que tu conseillais tout à l'heure

Livre I · SOCRATE

Peut-être je parle maintenant d'un autre temple et d'un autre dieu.

Livre I · XÉNOPHON

Quel temple dis-tu et quel dieu ?

Livre I · SOCRATE

Le temple que tu es et le dieu qui ne saurait parler qu'en toi.

Livre I · XÉNOPHON

Dans le temple qui est en moi, je vois peut-être un autel et, sur cet autel, la statue de Cyrus. Car j'ai un cœur assez reconnaissant pour ne point redouter les bienfaits.

Livre I · SOCRATE

Pourtant tu n'oses te demander à toi-même le plus grand de tous les bienfaits, ou plutôt le seul bienfait qui compte.

Livre I · XÉNOPHON

C'est que je suis pauvre, mais Cyrus est riche ; et il peut, d'un mot, faire ma fortune.

Livre I · SOCRATE

Tu accepterais donc un bien que tu n'aurais point mérité ?

Livre I · XÉNOPHON

Qu'importe que l'ouvrier soit payé avant ou après le travail. Ma reconnaissance et mon dévouement au bienfaiteur me donneraient ensuite les mérites qui m'auraient manqué d'abord.

Livre I · SOCRATE

Ainsi tu aurais reçu ton prix comme on reçoit le prix d'un esclave.

Xénophon rougit sous ce dernier mot. Il garda un instant le silence, puis il s'éloigna, disant qu'il allait méditer les paroles du maître.

Socrate, cependant, restait pensif. Quand nous fûmes seuls, je respectai quelque temps sa méditation. Mais, enfin, je suggérai doucement :

— Si Socrate voulait penser tout haut, Socrate réjouirait le cœur d'Antisthène.

— Je songeais — dit Socrate — que ce Xénophon au front étroit et cet Aristoclès que nous appelons Platon pour la largeur de son front ont peut-être une même façon de méditer mes paroles.

— Quelle façon dis-tu ?

— Ils les tournent et les retournent, les usent et les polissent jusqu'à ce qu'elles disent enfin non plus la pensée et le sentiment de Socrate mais les rêves de Platon ou les avidités de Xénophon.

Deux jours plus tard, je rencontrai le fils de Gryllos, et il me dit :

— Je pars à Delphes consulter Apollon comme le maître me l'a conseillé devant toi.

Je rappelai à Xénophon les paroles exactes de Socrate et qu'elles ne conseillaient nul voyage extérieur. Mais il s'irrita contre moi, il m'accusa de mauvaise foi et il me demanda avec indignation si je le considérais comme un imbécile incapable de comprendre ce qu'on lui disait.

Lorsque je contai à Socrate cette rencontre, il interrogea souriant :

— Ne t'avais-je pas dit ce que Xénophon appelle méditer mes paroles ?

Or Xénophon ne demanda même pas à l'oracle s'il devait ou non aller à Sardes. Il demanda à quel dieu il devait sacrifier pour obtenir un heureux voyage. Quand je connus cette étrange conduite, je m'étonnai devant Socrate, disant :

— Ainsi le stupide fils de Gryllos est de mauvaise foi jusqu'avec lui-même ?

— Quand on est de mauvaise foi — répondit doucement Socrate — c'est toujours avec soi-même.

J'ai entendu souvent d'autres disciples demander à Socrate s'ils devaient consulter l'oracle. Socrate déconseillait toujours cette démarche. « Il n'y a aucune raison, — disait-il — de demander aux dieux ce que tu peux savoir par toi-même. Quant aux choses que tu ne peux savoir par toi-même, elles ne te concernent

en rien et les dieux, s'ils sont raisonnables, ne consentiront pas à satisfaire tes vaines curiosités. » Mais cette doctrine était bien profonde et bien sévère pour l'inintelligence et la lâcheté de la plupart des hommes.

Chez le jeune Aristoclès, fils d'Ariston, le maître admirait la largeur puissante des épaules, la largeur lisse du front, la largeur aussi, comme fuyante et vague, des pensées. Et il l'appelait toujours Platon.

Un jour, ce Platon dit orgueilleusement au milieu d'une nombreuse assemblée :

— OÔSocrate, il est juste que tu m'aimes par-dessus tous ceux qui écoutent tes paroles. Car je t'entends plus profond que les autres. Souvent même, partant de ce que tu as dit, je découvre des choses que tu n'as pas dites ni peut-être pensées.

— Comme découvres-tu ces choses, mon Platon ?

— Par la dialectique, très cher Socrate.

— La dialectique est souvent trompeuse, ô mon fils. Elle est un moyen de donner aux autres ce qu'on a trouvé. Je ne crois pas qu'elle soit un moyen de trouver.

— Alors par quel moyen trouvera-t-on ?

— Par deux moyens, mon enfant. D'abord en regardant avec ses yeux. Mais les choses qu'on découvre avec les yeux du corps ne sont pas toutes d'un grand prix et plusieurs nous détournent des recherches profitables.

— Dis le moyen des recherches profitables.

— La seule science profitable est la science de soi-même. Et le moyen des recherches vraiment profitables, c'est de regarder en soi.

— J'admire, ô Socrate, à quelle profondeur tu as raison. Je regarde en moi, et j'y trouve toutes choses. J'y trouve même plus que les choses, j'y trouve l'essence des choses. Car j'y trouve d'abord qu'avant cette vie obscure, j'ai marché dans un char à la suite des dieux. Or mon char, gloire et lumière, éclairait toutes choses, et je savais toutes choses. Ma naissance fut une chute loin des dieux, une chute loin des essences véritables, une chute dans l'oubli et parmi les ombres. Regarder en moi, c'est remonter vers les dieux, vers les essences, vers les seules vérités. Apprendre n'est que se souvenir.

— Magnifique rêveur !

— Toute pensée un peu profonde, ne l'appellerons-nous pas un rêve ?... À moins que nous ne sachions découvrir en nous, en notre passé glorieux, que notre présent est un rêve qui fuit et les apparences parmi lesquelles nous vivons, des ombres et des fantômes.

— Les songes que tu dis, mon Platon, sont le poète que tu es. Pour le sage ils restent aussi indifférents que les spéculations de physique à quoi d'autres perdent leur temps et leur âme.

— Cesse d'être injuste, ô Socrate, pour des pensée qui me rapprochent des dieux.

— Je suis juste, mon Platon, pour des pensées qui, même lorsque tu crois regarder en toi, t'éloignent de toi.

— Les choses que je dis, où les trouverais-je, sinon en moi ?

— Tu les trouves en toi, mon Platon, aux heures où, mal éveillé, c'est ta fantaisie, non ta raison que tu appelles toi.

— Quelles choses ordonnes-tu donc que je cherche en moi ?

— Deux sortes de choses : ce que tu dois faire pour être une harmonie heureuse ; ce que tu peux faire pour être une harmonie heureuse. Il faut, mon Platon, que, négligeant les moindres ouvrages, tu deviennes l'ouvrier de ton bonheur. Les connaissances qui te permettront de sculpter ton bonheur, voilà les seules connaissances que tu doives chercher en toi.

— Mon bonheur, ô Socrate, je le trouve précisément aux vastes pensées que tu blâmes, aux réminiscences des temps qui précédèrent ma chute dans un corps. Le corps est un tombeau. Mon bonheur, c'est de m'évader quelques instants hors du tombeau de chair. Ces évasions d'une heure, ces résurrections précaires, me donnent le seul espoir de l'évasion définitive, de la renaissance pour toujours. Par un bond qui s'appelle la mort, je remonterai, ô joie, dans le char de lumière et je volerai sur la trace des dieux.

— Ne confonds pas, mon Platon, le bonheur avec l'épanouissement d'une ivresse ou d'une volupté. Le vrai bonheur se reconnaît à ceci qu'il ne s'accompagne point de lyrisme et de vertige. Il ignore les élans et les brusqueries, tous les bondissements qui retombent. Je n'interdis ni les voluptés, ni les vastes pensées incertaines. Mais j'ai pitié de celui qui prend ces éclairs pour le durable soleil du bonheur. C'est ton durable bonheur qu'il te faut allumer. Homme, marche sur la terre, au lieu de rêver que tu voles dans le ciel. On se réveille de tous les rêves, et combien de réveils sont des déceptions. Fais aujourd'hui ton travail d'aujourd'hui.

S'il y a un demain après la mort, ce que j'ignore, attends l'aurore nouvelle pour commencer le travail du jour nouveau.

Et, tout souriant :

— Tu crois obéir à l'oracle que je vais répétant : Connais-toi toi-même. Mais tu regardes tes ténèbres, quand je conseille que tu cherches ta lumière.

— Je vois des lumières, et les plus précieuses, dans ce que tu appelles mes ténèbres.

— Les lumières que tu crois voir n'ont rien de réel. Elles sont filles de tes yeux obstinés, de leur fatigue et de ton désir.

Il ajouta :

— Quand Phidias dit à un apprenti : « Connais-toi toi-même », que veut-il dire ? Demande-t-il que l'apprenti sache quels éléments constituent son corps, ce que c'est que le sang et de quoi se compose sa liqueur, de quoi est faite la chair des muscles, quelle est la matière des nerfs et des veines ; comment tout cela se produit au ventre de la mère et grandit et grossit pendant l'enfance ; si les poils de nos bras poussent comme les plantes de la terre ou si leur génération est différente…

— Ces choses sont intéressantes, ô Socrate.

— Ces connaissances sont inutiles au sculpteur, excellent fils d'Ariston, et nul peut-être ne les peut atteindre. Tous ceux qui en parlent avec assurance me paraissent des songeurs bavards. Phidias ne demande pas à l'apprenti l'inutile et l'impossible. Il lui conseille : Connais tes forces, afin que tu ne brises pas le marbre sous des coups trop violents. Connais tes forces, afin que tu

n'abandonnes pas la statue avant de l'avoir rendue aussi belle que tu la peux rendre. Et, si Phidias dit à l'apprenti : « Connais le marbre », il ne lui demande pas de savoir ce que les physiciens d'hier ou les physiciens d'aujourd'hui racontent touchant le marbre. Ce que l'apprenti doit apprendre, c'est quelle résistance le marbre oppose au statuaire et quelles ressources offre le marbre au statuaire. Et quand Phidias dit : « Connais les instruments dont tu te sers », il n'exige pas que l'ouvrier sache, au sujet de ces instruments, ce que les physiciens peuvent dire touchant leur matière et leur forme et moins encore ce qu'ils peuvent dire touchant la matière en général et la forme en général. Il veut que le sculpteur sache à quoi est propre chaque instrument et quelles sont l'étendue et les limites de sa puissance. Ou ne crois-tu pas que ce soit là ce que veut dire Phidias ?

— Tu as parfaitement expliqué, Socrate, les conseils de Phidias. Mais le philosophe…

— Mon Platon, je suis un vieux sculpteur qui conseille un jeune sculpteur. Ô Platon, sculpteur de ton propre bonheur, écoute-moi trois fois et comprends-moi trois fois. Car tu es tout ensemble l'ouvrier, la matière à travailler, l'instrument qui travaille. C'est pourquoi je ne te donne pas trois conseils, comme Phidias, mais trois fois le même conseil : « Connais-toi toi-même. » Or la connaissance dont je parle est une connaissance possible et non trompeuse, utile et uniquement pratique.

— Pourquoi me refuses-tu, Socrate, une part de mes richesses ?

— Les richesses que tu songes te font négliger, te font perdre les biens réels.

Or Sathon le présomptueux affirma :

— Je possède les richesses que tu me veux et, avec elles, mille richesse que tu as tort de mépriser. Les unes ne me font point perdre les autres. Plus mon trésor est grand, mieux je le garde.

— Enfant ! tu veux porter, outre les fruits nourriciers, les rameaux inutiles et les feuilles inutiles. Tu te charges au-delà de tes forces. Tes bras étreignent mal le trésor mêlé. Avant que tu sois arrivé au lieu du repas, les secousses de ta marche alourdie auront semé le long de la route tous les fruits. Et tu pleureras devant ton trésor stérile de feuilles et de branches.

— J'ai les bras plus larges que tu ne crois, ô Socrate, et j'ai l'œil plus attentif. Rien ne se perdra de ce que je porte. Et les fruits resteront plus frais que si je les portais seuls. Peut-être aussi ce que tu appelles stérile est à ma bouche le fruit le plus savoureux.

Le maître secouait, devant tant d'obstination et d'orgueil, une tête mécontente.

— Mets-moi à l'épreuve, continua Sathon. Mieux que tout autre, je sais manier tes méthodes. Mon ironie peut vaincre Calliclès ou Gorgias. Ma maïeutique peut découvrir dans l'âme d'un ignorant des connaissances même que tu n'y crois pas enfouies.

— Euclide déjà a étudié mes méthodes, non sa vérité. Euclide déjà a pris le moyen qui me sert à enseigner pour le but vers quoi marche mon enseignement. Euclide et toi n'êtes-vous pas des hommes venus chez un forgeron de charrues et qui, ayant appris de lui ce qu'il leur pouvait apprendre, se servent de leur science pour forger des épées ?

— L'épée est plus noble que la charrue.

— Tuer te semble plus noble que nourrir ? Le mal te semble plus noble que le bien ?

— Je veux tuer le mal seulement. Je veux tuer ceux qui ravagent les moissons semées par mes esclaves.

— Et tu ne ravageras jamais les moissons des Lacédémoniens ?

— J'espère ravager leurs campagnes plus qu'ils ne ravagent les miennes.

— Un mal qui s'ajoute à un autre mal te semble le réparer ?

— Il empêche des maux futurs.

— Folie !... Si le hasard t'avait fait naître à Lacédémone, tu jugerais bon de tuer des hommes athéniens et de brûler nos oliviers ?

— Assurément.

— Ainsi ton bien et ton mal dépendent du lieu où ta mère t'a enfanté !

Sathon se redressa comme s'il allait dire : « Je suis un sage » ou quelque autre parole glorieuse. Or il dit avec emphase :

— Je suis citoyen d'Athènes.

— Moi, — répondit Socrate — je suis citoyen, non d'Athènes, mais du monde.

Alors plusieurs des imbéciles qui étaient là murmurèrent et le prétendu philosophe Sathon parla aussi stupidement qu'un orateur devant le peuple :

— Tu te fais injure, cher Socrate, et tu t'es conduit bravement dans les combats.

— Tu as entendu dire qu'à Délium j'ai sauvé la vie de Xénophon et, à Potidée, la vie d'Alcibiade. As-tu jamais entendu dire que j'aie tué quelqu'un ?

— Tu aurais tué s'il l'avait fallu.

— Il ne faut jamais tuer ; il ne faut jamais frapper.

— Même si tu es frappé ?

— Même si je suis frappé.

Aristophane le poète comique était parmi ceux qui écoutaient. Il s'écria :

— Ce que tu viens de dire, ô Socrate, est indigne, non seulement d'un athénien, mais d'un homme.

Et, brusquement, il frappa Socrate de son pied.

Non moins brusquement, dès qu'il eut porté le coup incertain, il bondit en arrière, s'éloignant de la force redoutable de Socrate.

On m'a conté depuis que Socrate ne cessa pas un instant de sourire, et que nulle rougeur ne colora son front, et que nulle pâleur n'envahit son visage.

Je connais ces choses parce qu'on me les a contées. Car je ne voyais plus Socrate.

Je m'étais précipité sur le bouffon chauve et je le serrais à la gorge.

Mais les mains puissantes de Socrate saisirent mes mains, desserrèrent mon étreinte.

Je pleurais de rage et de honte. Pourtant je dis :

— Maître, tu as raison. Traînons cet homme, ou plutôt cette ordure, devant les magistrats.

Socrate eut le grand rire qui parfois ouvrait sa large bouche jusqu'à paraître diviser en deux éclats son visage. Puis il s'écria :

— Ainsi, mon Antisthène, si un âne te frappe de son sabot, tu te demanderas s'il vaut mieux ruer à ton tour contre lui ou le traîner devant un tribunal ?

— Non. C'est au maître que je m'en prendrai.

— Dis-moi donc quel, est le maître de l'âne Aristophane, et je verrai ce que j'ai à faire.

Je me taisais et tous se taisaient. Aristophane s'éloignait, rouge de plus de fureur et de honte que s'il avait été puni par des coups ou par une amende.

Mais, étant rentré en sa maison, il commença d'écrire la fameuse comédie intitulée Les Nuées. Car il était de ceux qui se vengent du mal qu'ils ont fait ou voulu faire ; il était de ces insensés à qui la honte fait commettre de nouvelles sottises ; il était de ces ânes qui ruent des deux pieds.

On sait que ce misérable Sathon, depuis que Socrate est mort, a loué à plusieurs reprises Aristophane et ce qu'il ose appeler la poésie de l'infâme bouffon. Il a fait davantage, ce menteur de tous les mensonges ; il a osé, au Banquet chez Agathon, huit ans après Les Nuées, nous montrer le méprisable Aristophane et le

grand Socrate conversant ensemble comme deux égaux, comme deux amis !

Je n'ai pu noter les paroles qui furent prononcées aussitôt après la fuite d'Aristophane. J'étais trop ému pour écouter. Il y avait en moi un grand trouble et un grand soulèvement de poussière. J'étais une ville où un tremblement de terre vient de renverser des maisons et des pans de mur : stupide, sans rien voir de précis, je regardais le nuage soulevé par les chutes brusques.

On m'a conté depuis que Socrate, sans cesser de converser avec les uns et avec les autres, me regardait en souriant. Sans doute, il voyait mieux que moi ce qui se passait en moi.

Je sortis de mon silence lourdement méditatif, pour m'écrier :

— Et cet étrange Aristophane est un ami de la paix !

— Il ne sait pas ce qu'il est — remarqua doucement Socrate. Encore un qui ne se connaît point lui-même. Tant que tu ne te connais pas toi-même, tu es un amas de contradictions. Seule, ta lumière mettra de l'ordre dans ton chaos.

Je répétais ridiculement :

— Un ami de la paix… Un ami de la paix !…

— Tu juges peut-être sur une apparence, mon Antisthène.

— Les Acharniens et mille paroles que je lui ai entendu dire…

— Peut-être ce qu'aiment Dicéopolis et Aristophane, ce n'est pas la paix extérieure fille de la paix de l'âme, mais la satisfaction de certains désirs, l'apaisement apparent que donne l'obéissance aux passions. Ce qu'aiment Dicéopolis et Aristophane, ce sont les

petites filles de Mégare, la viande des cochons de lait, les denrées béotiennes, les festins de Bacchos, l'ivresse soutenue par deux femmes grasses.

Nous souriions, croyant revoir la comédie et tous ces grossiers tableaux de grossières jouissances.

Mais Aristippe murmura :

— Qu'aimerait-on dans la paix, sinon les plaisirs de la paix ?

— Tu as raison, mon Aristippe — dit Socrate. Mais tous ne mettent pas leur plaisir aux mêmes choses. Peut-être aussi il est des joies sereines que le mot plaisir exprime trop faiblement.

— Ce n'est pas la paix — dit Alcibiade — qu'aime Aristophane. C'est l'argent. Ce poète comique est vendu comme un orateur. J'ai entendu dire que les Lacédémoniens l'ont payé assez cher.

Mais Socrate :

— Fils de Clinias, tu répètes témérairement des paroles téméraires. Aristophane n'est pas vendu de la façon extérieure que tu dis et pour de l'argent. Mais il aime les Lacédémoniens pour les mêmes raisons qu'il déteste Socrate. Les Lacédémoniens ont des lois écrites plus dures que les nôtres : Aristophane est de ceux qui aiment, tant qu'elle tombe sur d'autres, la dureté des lois. Dans l'armée laconienne, la discipline est plus sévère que dans l'armée d'Athènes. Aristophane approuve, tant que ce sont les autres qu'elles meurtrissent, les sévérités de la discipline. Les Lacédémoniens sont encore plus guerriers que les Athéniens. Aimer les Lacédémoniens en tant que Lacédémoniens, non en tant qu'hommes, c'est aimer la guerre.

Puis, se tournant vers Xénophon :

— On m'a dit que comme le jeune Agésilas, futur roi de Sparte, tu rêves d'une paix et d'une alliance avec Lacédémone pour permettre aux Grecs réunis de porter la guerre en Asie.

— Je fais parfois ce magnifique rêve, avoua Xénophon rougissant.

Plusieurs approuvèrent. Sans leur répondre directement, Socrate continua :

— Peut-être Aristophane, sans oser le dire — car il n'a plus la naïve jeunesse de Xénophon et ne court pas volontiers certains risques — fait le même songe. Peut-être la guerre entre Sparte et Athènes lui semble une trop petite guerre et qui, pour satisfaire sa grande âme, assassine des hommes trop peu nombreux. Il voudrait entre Grecs la quantité de paix nécessaire à une guerre plus vaste, assez meurtrière et destructive pour rassasier son cœur.

On peut dire que la vie entière de Socrate a été vécue sous les yeux des hommes. Le matin, il allait à la promenade et dans les lieux d'exercices. Il se montrait sur l'agora aux heures où la foule s'y pressait. Il passait le reste du jour au milieu d'assemblées souvent nombreuses. Il parlait librement devant tous et tous le pouvaient écouter librement. L'a-t-on jamais entendu prononcer un mensonge ? L'a-t-on jamais entendu vanter la Cité et les lois écrites ? L'a-t-on jamais entendu vanter aucune patrie, aucun magistrat, aucun gouvernement ?

Jamais.

Jamais il n'a loué aucun gouvernement ni aucune loi écrite, pas plus ceux d'Athènes que ceux de Lacédémone ou de quelque rêve.

J'en atteste tous ceux qui l'ont entendu et qui ne sont pas des menteurs. Honte à Sathon : il s'acharne à mettre dans la bouche de Socrate des pensées ingénieuses et fausses qui n'ont pu germer que derrière le front de Sathon ! Honte à Xénophon : il s'acharne à mettre dans la bouche de Socrate les pensées banales et fausses qui germent spontanément, comme joncs dans les marais, dans l'esprit d'un capitaine de cavalerie !

Socrate ne parlait que des choses qu'on peut et qu'on doit savoir. Il cherchait la science possible et la science nécessaire : la science des mœurs, de la vertu, du bonheur. Il ne faisait pas, sur le cosmos, sur l'origine des choses, sur ce qui a donné naissance aux astres et aux animaux, de longs discours pédants et aventureux. Il déclarait, au contraire, qu'il faut avoir perdu l'esprit pour se livrer sérieusement à de telles spéculations. « Ces gens-là, demandait-il, croient-ils donc avoir épuisé tout ce qu'il importe à l'homme de savoir, qu'ils vont s'égarer dans ce qui l'intéresse si peu ? »

Il admirait l'aveuglement de ces faux sages qui ne sentent pas que notre esprit ne saurait pénétrer de tels mystères. Il montrait que ceux qui se piquent d'en parler le mieux sont en désaccord hurlant sur les principes. Qu'on les réunisse en grand nombre, et on se sentira dans une assemblée de fous. Quel symptômes remarque-t-on chez les malheureux touchés par la folie ? Ils redoutent ce qui n'a rien de terrible, souvent même ce qui n'existe point, mais ils ignorent les dangers véritables. Ainsi les prêtres, les physiciens et ceux qui les écoutent. Ils ont peur des dieux ; ils

craignent d'être malheureux dans une autre vie incertaine ; et ils ne savent pas avoir peur des mensonges et des avidités qui sont en eux ; ils ne songent pas à combattre le malheur d'aujourd'hui. Ils ne savent même pas que mon bonheur ne peut être construit qu'en moi et par moi ; ils ignorent que, tant qu'ils ne construisent pas leur bonheur, ils restent nécessairement cet amas de ruines habité par les serpents qu'on appelle un malheur.

Dans leurs rêves concernant la nature des choses, les uns se figurent qu'il existe une seule substance ; pour d'autres, le nombre des substances est infini. Celui-ci voit toutes les parties de la matière emportées dans un mouvement continuel et fait pour donner le vertige ; mais celui-là prouve qu'il n'y a pas de mouvement. Ici on démontre que tout commence et périt ; là, qu'il ne saurait y avoir naissance ni destruction.

— Quand nous avons appris un métier — disait Socrate — nous nous sentons en état de l'exercer pour notre usage ou pour l'usage des personnes que nous voulons obliger. À celui qui croit connaître les causes des choses et des événements demande de te donner de la pluie quand ton champ a soif ; du soleil, quand il faut chauffer et mûrir tes fruits. Il ne sait rien faire de tout cela. Tu dois donc admettre qu'il ignore comment tout cela se fait ou, pour le moins, que sa science est sans utilité.

Ainsi il méprisait les vaines recherches. Content de s'entretenir des choses qui sont à la portée et à l'usage de l'homme, il examinait ce qui est juste ou injuste ; il s'appliquait à connaître ce que c'est que sagesse et folie, courage et lâcheté. Ou plutôt ces problèmes même lui paraissaient, dans leur généralité, vains et insolubles. Il étudiait de préférence ce que doit faire tel homme dans tel cas déterminé. Quand il abordait certaines questions gé-

nérales, c'était pour montrer l'absurdité de toutes les solutions. Il disait : « Le général est le domaine de l'ironie. Seul, le particulier permet la maïeutique. Platon lui-même n'accouchera pas la féminité ou l'idée de la femme ; mais on aide à accoucher telle femme, et à l'heure voulue par la nature. »

Or Sathon objectait :

— Il n'y a de science que du général.

— J'en suis persuadé — répondait Socrate — et c'est pourquoi je ne sais qu'une chose, qui est que je ne sais rien.

Un jour, dans une discussion avec Alcibiade, Sathon, selon sa coutume, employait faussement la méthode maïeutique et il faisait trouver à Alcibiade je ne sais quelle définition générale.

— Charlatan aux subtiles paroles — dit Socrate — prestidigitateur aux doigts souples, tu fais toujours trouver à l'éblouissement de ceux qui te regardent des choses qui ne sont pas eux. Nulle définition n'est en Alcibiade, ni en toi ni en moi, jusqu'à ce que tu l'y aies introduite frauduleusement.

— Pourquoi dis-tu cela, Socrate ?

— Parce que toute définition est générale, mais je suis un être particulier et je ne connais que des choses particulières et des événements particuliers.

— Mais, sans définition, on ne peut discuter…

— Quel besoin as-tu de discuter ?

Alors le présomptueux Sathon, ami de la dispute :

— En vérité, si ce n'était pour disputer, pourquoi s'adonnerait-on à la philosophie ?

— Pour apprendre à bien vivre, mon Platon.

— Mais bien vivre, c'est obéir à la science.

Socrate avouait. Mais il vantait la science possible et utile, celle de moi-même, de mes vrais besoins et de mes vraies forces. Or cette science est la connaissance d'un être particulier et réel. Au contraire, ce que Platon appelait la science, la recherche du général, qu'est-ce que l'ignorance et la déformation du particulier, seul réel ?

Mille fois j'ai entendu Socrate tenir de tels discours. Ils me réjouissaient dans mon cœur et dans mon esprit. Car je connais l'impossibilité de définir ce qui est et que définir, c'est toujours parler de ce qui n'est pas. Je sais que la discussion qui s'appuie sur des définitions porte sur de l'irréel et conduit à des chimères. Et je sais, à ce sujet, beaucoup d'autres choses que j'ai dites en d'autres ouvrages.

Quelque chose me déplaisait toutefois dans les discours de Socrate concernant la science. Socrate croyait que savoir c'est pouvoir et que toute faute est faite d'ignorance. Certes, il est vrai que je tombe plus facilement dans les ténèbres qu'à la lumière de midi. Mais la faiblesse de l'enfant ou du soldat blessé tombe même au grand jour. Socrate attribuait une importance trop exclusive à la lumière, pas assez d'importance à la force. C'est sur ce point que nous autres cyniques nous corrigeons et complétons particulièrement la pensée de Socrate. On peut voir les choses que je dis dans mon livre intitulé Le Grand Héraklès et aussi dans mon dialogue intitulé Le Bâton. On peut les lire encore aux

ouvrages que le plus cher de mes disciples, Diogène de Sinope, a écrits sous ces deux titres : Le Mendiant et L'Homme courageux.

Cette force, dont Socrate négligeait de parler, il l'avait soigneusement développée en lui. Il avait élevé en lui une citadelle que les événements ont démontrée imprenable. Mais comment croyait-il que sa science de lui-même avait suffi à un tel ouvrage et que la forteresse était bâtie avec de la seule lumière ?

Beaucoup de lumière s'éclabousse contre les pierres blanches d'un tel acropole. Mais les pierres sont faites d'autre chose que de clarté. Et, si le jour est nécessaire à éclairer le travail, ce n'est pas le soleil qui bâtit.

Àcause de la science de Socrate, Socrate était la citadelle qu'on ne peut prendre par la ruse et le mensonge. Mais, pour la rendre imprenable aux entreprises de la violence et aux entreprises de la séduction, il fallait autre chose que de la science.

La science de Socrate l'empêchait de croire ceux qui parlent au nom des dieux, ceux qui parlent au nom de la patrie, ceux qui parlent au nom des lois écrites, ceux qui parlent au nom de l'opinion et de cette folie qu'ils osent appeler glorieusement l'honneur. Mais n'ont-ils pas d'autres moyens de se faire obéir que la croyance ? N'offrent-ils pas à ceux qui voudront dire comme eux des terres, de l'argent, des esclaves ? Ne menacent-ils pas ceux qui leur désobéiraient, d'amendes, de prisons, de supplices, de l'exil, de la mort ? Socrate n'a-t-il pas repoussé plus d'une offre ? n'a-t-il pas méprisé bien des menaces ? n'a-t-il pas bu, en souriant, la ciguë ? La science suffit-elle à des triomphes pareils ?

Je posais parfois de telles questions à Socrate. Mais je les posais mal, sans netteté suffisante. Je parlais avec timidité, parce

que j'étais jeune et parce que Socrate m'inspirait une amoureuse admiration. J'éprouvais une manière de remords à ne point penser comme lui. Il y avait dans mes paroles l'incertitude du jeune homme et du disciple. Je me reprochais ma présomption ou mon inintelligence dès que je n'étais plus de l'avis du maître. L'amoureux qui pose à la bien-aimée certaines questions tremblantes désire être rassuré plus qu'être éclairé. Il accueille avec joie toute réponse un peu vraisemblable. Ainsi j'étais heureux de croire ce que répondait Socrate.

J'étais heureux sur le moment. Loin de lui, mes inquiétudes revenaient.

Or Socrate répondait toujours ces paroles ou d'autres semblables :

— Ce que tu appelles la force est encore fait de science. Je sais que l'argent, les esclaves, les terres ne sont pas des biens au même titre que la vertu et de l'âme. Ils ne sont même pas des biens au même titre que la santé du corps. Cette science suffit pour que je méprise l'argent, les terres et les autres choses de cette sorte, dès qu'on me demande de payer ces riens avec mon tout. Je sais que les huées et les rires du peuple, les menaces des magistrats et de la foule, la prison ou la mort ne sont pas des maux au même titre que l'injustice que je commettrais, le mensonge que je dirais, l'idée fausse que j'admettrais en moi. Voilà pourquoi nulle menace ou nul supplice n'obtiendront que je commette l'injustice, que je dise le mensonge, que je m'arrête dans la recherche de la vérité.

— D'autres que toi, Socrate, ont cette connaissance, qui cependant n'agissent pas comme toi. Il faut donc qu'il y ait en toi une

autre vertu que la connaissance. Qu'est-ce qui fait que la science, inutile chez eux, prend en Socrate puissance et efficace ?

— Malgré les apparences, cesse de croire, mon fils, qu'il y ait chez ceux dont tu parles connaissance véritable. Être mauvais, tu en es convenu vingt fois, c'est être malheureux. Crois-tu que quelqu'un soit malheureux volontairement. ?

— Je ne crois pas cela, Socrate.

— Donc tu ne crois pas que quelqu'un soit mauvais volontairement. Puisque tous les hommes veulent être heureux, tous sont bons par la volonté. Si leur volonté n'a pas d'efficace, c'est que leur science du bonheur reste insuffisante. C'est qu'ils se trompent sur les éléments et les moyens du bonheur.

— Pourtant, Socrate, ceux qui parlent comme toi savent ce que tu sais. D'où vient donc la différence entre vos actions ?

— Ceux-là répètent des mots ; ils n'ont pas la science des choses.

— Sans doute, sans doute. Mais la science des choses n'est-elle faite que de science ?...

Il souriait de la naïve formule. Et il disait avec indulgence :

— Explique-toi, mon Antisthène.

— Je sais ce que je veux dire, Socrate ; je ne sais pas le dire.

— Erreur, mon enfant. Quand tu sauras ce que tu veux dire, tu sauras le dire. Au lieu de mots généraux et qui nous embarrassent, essaie donc, mon Antisthène, de prendre un exemple.

— J'essaierai, Socrate. Je tenterai de parler comme toi par des exemples. J'ai regardé plusieurs fois le menuisier Céramon et je sais comment il rabote une planche. Ce matin, il se plaignait d'être pressé dans son travail. J'ai voulu l'aider. Il s'y est opposé, affirmant que je gâterais la planche. J'ai déclaré que je savais raboter pour avoir regardé avec attention chacun de ses mouvements. Mais il a éclaté de rire et il a dit : « Seul, un philosophe ou un enfant peuvent s'imaginer que, pour raboter, il suffit de savoir comment on rabote. »

— Il aurait dû dire : « Pour savoir raboter, il ne suffit pas de connaître comment d'autres rabotent. »

— Tu donnes au mot savoir plus d'étendue que moi.

— Peut-être. Pour moi, savoir, c'est savoir faire.

— Suppose que Céramon demain soit paralysé ou que, dans trente ans, affaibli de vieillesse, il ne puisse plus pousser le rabot. Sa science du rabotement n'en sera pas diminuée.

— Mais la force du corps est nécessaire aux ouvrages du corps. Si Céramon restait huit jours sans nourriture, il serait incapable de raboter comme de marcher.

— La force de l'âme serait-elle donc inutile aux travaux de l'âme ?

— Elle leur est nécessaire.

— Tu avoues ce que tu niais tout à l'heure.

— J'avoue ce que je n'ai jamais nié. Mais sais-tu quelle nourriture soutient l'âme et lui donne sa force ?

— Je suis embarrassé pour répondre, Socrate.

— La science, ô mon fils, la science de toi-même est la nourriture et la force de ton âme. Ta force est encore science.

Je ne trouvais plus de réponse ou plutôt, dans mon trouble, je ne trouvais pas les mots pour répondre.

Je sentais vaguement alors, je sais aujourd'hui avec précision que la science est une des puissances qui sont en nous ; mais, le désir en est une autre ; la crainte en est une troisième. La vertu que j'appelle souvent la force consiste à faire triompher la science sur le désir et sur la crainte. Palamède fut savant pour son malheur ; aussi Prométhée. Héraklès était moins savant, mais sa force utilisait sa science moindre et il agissait mieux.

Si j'avais été capable, comme aujourd'hui, de dire clairement ces choses, je sais bien ce que Socrate aurait encore répondu. Il aurait affirmé que la science, quand elle est véritable, supprime le désir mauvais et crée un seul désir, celui de bien faire. Il aurait affirmé que la science, quand elle est véritable, supprime la crainte mauvaise et laisse subsister une seule crainte, celle de mal faire. Il aurait refusé le titre de savants ou de sophistes à Palamède et à Prométhée, pour le réserver à Héraklès le bienfaisant. Il m'aurait dit :

— Ton ancien maître Gorgias peut, avec, plus d'éloquence que Céramon, parler du rabot, de la scie et des autres outils du menuisier, et aussi des bois que travaille le menuisier, et encore des divers ouvrages réalisés par le menuisier, comme les tables, les bancs et autres choses semblables. Pourtant nous ne dirons pas que le savant menuisier s'appelle Gorgias, mais il s'appelle Céramon. Platon peut parler des lois, non écrites aussi bien que la

jeune Antigone dans la tragédie de Sophocle. Mais il est capable de louer, comme Créon, les lois écrites. De sorte que tout son art est rhétorique, flatterie et faux semblant, non philosophie et science. L'homme, peut-être maladroit en paroles, qui observe les lois non écrites et s'oppose à l'injustice des lois écrites, celui-là est le savant philosophe, non point Platon.

Quelques-uns diront peut-être qu'entre Socrate et moi il n'y a qu'une querelle de mots. Quand, malgré la meilleure volonté, de telles divergences persistent dans le langage, ne manifestent-elles pas quelque désaccord profond, quelque différence essentielle dans cette partie ténébreuse de nous-mêmes que nous ne parvenons pas à connaître ?

Cette importance exclusive accordée par Socrate à la science, on sait comment Sathon en abuse. Ne révèle-t-elle pas, même chez Socrate, quelque légère tendance à l'aristocratie ? Les mots que Socrate employait sont ici plus proches de ceux que Sathon emploie que de ceux dont je me sers. Ma pensée est pourtant plus voisine que celle de Sathon de la pensée de Socrate. Mais je blâme presque chez Socrate qu'un flottement vers l'aristocratie lui ait permis d'avoir tant de disciples aristocrates et amis des lois laconiennes. Dans l'importance excessive donnée à la science, dans le nom de science imposé mal à propos à la pratique et à la force d'âme se trouve, je crois, la légère faute de Socrate, la faute qui autorisa tant de Sathon, de Xénophon, de Critias et d'Alcibiade à le réclamer comme leur maître.

Devant une nombreuse assemblée, Socrate avait cherché avec Ménon ce que c'est que la vertu. Après avoir réfuté diverses définitions proposées par Ménon, il lui avait fait découvrir, selon sa coutume, que la vertu n'est autre chose que la connaissance du

bien et du mal. Et il ajoutait que le seul élément du vice s'appelle ignorance.

Toute la compagnie applaudissait et Sathon plus que les autres. Moi seul je restais un peu mécontent. Mais j'avais dit, en trop de circonstances, l'insatisfaction qui me troublait et je n'avais réussi ni à convaincre Socrate ni à me laisser convaincre par lui, d'une façon durable. De sorte que je me taisais.

Alors Sathon dit :

— Tu as démontré, ô Socrate, que toutes les connaissances sont en nous comme une troupe d'enfants qui dorment. Tu as réveillé un des plus beaux parmi les enfants endormis. Permets-tu que j'essaie d'en éveiller un autre ?

Le maître ayant consenti, Sathon, avec l'autorisation de Ménon, interrogea un tout jeune esclave de Ménon, nommé Manès.

Il l'interrogeait avec une adresse merveilleuse. Il lui découvrait lentement — mais il semblait lui faire découvrir par lui-même ces vérités — quelques propriétés du carré. Il finit par lui enseigner, quand un carré est donné, sur quelle ligne se construira un carré double.

Je n'ai pas besoin de copier sur mes tablettes ces lentes habiletés. Sathon les a publiées dans un dialogue connu de tous qui s'appelle Ménon ou de la vertu et où la vertu tient moins de place que la géométrie. Mais, selon sa coutume odieuse, il a prêté à Socrate, afin de leur donner crédit, des paroles de Sathon. Et il fait employer par Socrate une méthode qui ressemble à la véritable maïeutique comme la grimace accrocheuse d'une courtisane ressemble à un sourire d'amour.

Tous écoutaient avec ravissement, à l'exception de Socrate et de moi.

Socrate écoutait avec inquiétude. Ainsi on regarde un enfant, déjà trop grand pour un tel jeu, jouer quelque jeu ingénieux, absurde et dangereux. Et certes Socrate n'eût jamais pris part lui-même à des amusements aussi artificiels et qui, pour le vrai philosophe, ne laissent pas d'être ridicules.

Quand Sathon eut fini d'interroger Manès, plusieurs s'écrièrent :

— Platon est un autre Socrate !

Mais Socrate, dont tout le visage riait :

— Je n'ai pas la présomption de me comparer à l'ingénieux Platon. Je ne suis qu'un accoucheur. J'aide l'esprit en travail à se délivrer de l'enfant qui le tourmente. Platon est un thaumaturge : il accouche des femmes qui ne furent point fécondées ; il trouve le moyen de faire apparaître brusquement un enfant qui vagit et il persuade à la vierge que cet enfant vient de jaillir de son ventre. Ô faiseur de prodiges, les inutiles vérités géométriques, tu ne les portes pas en toi avant de les y avoir mises. Pour les découvrir ou les faire découvrir, n'as-tu pas été obligé de regarder au dehors et de tracer des figures sur le sable ?

Sathon répéta une parole qu'il aimait à dire :

— Apprendre, c'est se souvenir.

Il ajouta :

— Certaines circonstances extérieures peuvent être utiles ou nécessaires à réveiller les souvenirs.

— Tu crois donc que tu portes en toi de petits carrés, et de grands carrés, et des lignes diagonales ? Sans doute aussi, tu te crois plein de cercles, de triangles, de sphères et d'autres figures semblables ?

— Tout, je porte tout en moi. Le savant Socrate et Manès l'ignorant portent également tout en eux.

— L'être et le non-être ?...

— L'être seulement, astucieux Socrate.

— Tu accordes donc de l'être et de la réalité au carré ?

— Sans aucun doute.

— Tu crois qu'il y a dans la nature des carrés parfaits ?...

— Que veux-tu dire ?

— ...Et qui n'ont aucune épaisseur ?... Et qui sont limités par des lignes parfaitement droites et exactement égales ?

— Que veux-tu dire ? — répétait Sathon qui ne rougissait plus d'orgueil mais d'un commencement de confusion.

— Excellent fils d'Ariston, tu as fait trouver en lui-même à cet enfant des choses qui ne sont ni en lui ni hors de lui, des suppositions, des abstractions, des pauvretés péniblement séparées de la richesse des choses véritables.

Sathon s'irritait. Il se leva, disant :

— Pardonne-moi, Socrate. Le soleil baisse déjà et j'ai oublié au charme de ta conversation certaine affaire urgente.

Quand il fut à quelques pas, il se retourna.

— En vain, — dit-il, — vous riez de moi. Si je n'étais si pressé je vous prouverais que j'ai fait trouver à Manès des vérités qui étaient en lui.

Et il se mit à courir pour ne pas entendre ce que répondait Socrate.

Tandis que Sathon, semblable à un malfaiteur qui fuit la lumière, fuyait la parole de Socrate, Socrate parlait contre la subtilité. Elle fait découvrir des vérités géométriques, des vérités concernant ce que les géomètres appellent le point et qu'ils définissent par l'absence d'étendue — mais, tout ce que nous pouvons voir ou toucher a quelque étendue ; des vérités sur la ligne, qu'ils définissent par l'absence de largeur — mais tu ne peux concevoir une longueur sans quelque largeur et, dès que tu essaies, la longueur s'évanouit en même temps que la largeur ; des vérités touchant la surface, qui se définit par l'absence d'épaisseur, — mais aucun corps ne saurait exister sans avoir trois dimensions ; des vérités sur le volume qui étudie les corps comme s'ils pouvaient n'avoir ni poids, ni couleur, ni aucune autre qualité que celle d'occuper un espace. Ainsi la subtilité du géomètre nous enseigne ce qui n'est pas et nous enseigne à oublier ce qui est. C'est pourquoi chaque fois qu'Euclide ou Platon essaient de prévoir quelque chose dans le monde réel, ils se trompent. Mais ils raisonnent de façon merveilleuse et ridicule concernant des mondes qui ne sont pas, le monde géométrique comme dit Euclide, le monde intelligible, comme dit Platon.

— Rien — continuait Socrate — ne m'est aussi inintelligible que ce monde intelligible dont parle Platon et dont parfois, dans ses ingénieux et menteurs dialogues, il me fait parler avec une bien risible assurance.

Il ajoutait dans un grand rire, cet homme prévoyant :

— Je suis peut-être trop vieux pour voir ce que je vais dire. Vous qui êtes jeunes, rappelez-vous quelques années la prophétie où s'égaie Socrate en ce moment. Un jour, Euclide affirmera que le monde où il rêve est plus réel que le monde où nous vivons ; un jour Platon croira son monde intelligible plus réel que le monde où nous vivons. Et ce qu'il nomme l'idée de Socrate, — je ne devine pas ce que, en dehors de l'esprit de Platon et de quelques autres esprits, peut bien être l'idée de Socrate, — sera pour ses yeux éblouis quelque chose de plus réel que le Socrate qui vous parle.

Il parlait longuement contre la vaine subtilité. Il parlait subtilement contre certaine subtilité. Mais la subtilité de Socrate était celle qui cherche prudemment le vrai, non celle qui cherche témérairement l'ingénieux et l'extraordinaire.

Socrate était le plus subtil des hommes. Il ne l'était pas à la manière d'Euclide au front puéril ni à la manière de Sathon au vaste front ridé comme coquille d'escargot.

Euclide, quand il démontre ses propositions géométriques, est subtil comme un rêveur étrange dont les rêves sont plus rigides que la réalité et dont les rêves appellent vie et plénitude le vide même et l'absence de vie. Euclide, quand il se livre à l'éristique, est subtil comme un enfant dépité contre d'autres enfants ; et il veut avoir raison dans les mots ; et peu lui chaut que les mots dont il triomphe correspondent ou non à des choses.

Sathon, flatteur du tyran de Syracuse, auteur de La République et des Lois, est subtil comme un orateur qui veut tromper ceux qui l'écoutent. Dans sa jeunesse, il était déjà subtil comme

un homme qui désire qu'on s'étonne dès qu'il parle et qu'on admire. Aujourd'hui il désire qu'on le prenne pour un législateur. Sa grande joie serait qu'une cité lui demandât une constitution. Autrefois il a flatté Denys, dans l'espoir d'obtenir une colonie qu'il ferait vivre selon sa politique. Maintenant, content d'apparences plus légères, il fait répandre menteusement le bruit que les Arcadiens ou les Thébains — il n'est pas bien fixé lui-même — l'auraient prié de donner des lois à je ne sais quelle ville nouvelle ; mais, parce que les colons ne consentaient pas à l'égalité des conditions, il aurait refusé cette gloire. Quels bruits ridicules et quelles vanités ne charment point son orgueil ? J'ai entendu ses disciples l'appeler Fils d'Apollon. Et il souriait dans un visage relevé, oublieux de son père Ariston et de la chasteté de sa mère Périctione. On devine combien les subtilités d'un homme aussi orgueilleux et aussi indifférent à la vérité sont torses et retorses, embrouillées et embrouilleuses.

Mais la subtilité de Socrate était celle qui débrouille ; celle qui, préoccupée de la seule vérité, découvre la vérité. Sous l'amoncellement de mensonges déversé par les hommes, Socrate cherchait en toi la vérité que la nature y a mise et que les tombereaux de plâtras n'ont peut-être pas complètement étouffée. Mais la plante vérité se cache en tes profondeurs, bien malade et bien frêle. Il faut une subtilité aimante pour écarter, sans la blesser ou la briser, le débris, pierrailles et poussières ; pour la découvrir, pâlie et salie ; pour la délivrer, et lui donner de l'air, et lui permettre de naître, de fleurir, de fructifier. Telle était, bien différente de celle d'Euclide ou de Sathon, la subtilité de Socrate.

La plupart des sophistes exigeaient de l'argent pour leur enseignement. Socrate non seulement n'en demandait point, mais il

refusait celui qu'on lui offrait.

Aristippe, attiré par la réputation de Socrate, était venu de Cyrène à Athènes afin de l'écouter. Il avait l'intention d'enseigner plus tard en se faisant payer. Ce vil ami de la volupté a réalisé son intention : il prend de l'argent à ses disciples afin de pouvoir donner de l'argent aux courtisanes et aux marchands de poisson. Il crut donc juste d'en envoyer à Socrate. Ou plutôt ce geste lui parut avantageux comme le geste de l'homme qui, voulant récolter à l'automne, sème au printemps. Sans doute, le maître, bien payé, lui révélerait des secrets plus efficaces, des méthodes de persuasion plus invincibles. Un esclave vint de sa part apporter vingt mines à Socrate. Mais le philosophe refusa de rien prendre, disant que le dieu de Socrate lui interdisait d'accepter aucun argent.

Le lendemain, Aristippe s'étonna. Selon sa coutume, il parla avec une grâce rieuse, comme une femme qui ne sait pas bien si elle joue ou si elle essaie de se faire aimer.

— Socrate, ton bonheur est grand que je ne sois pas citoyen d'Athènes.

Socrate devina sans peine quelle plaisanterie commençait. Or il se prêtait volontiers à de tels jeux, dans l'espoir d'en tirer quelque enseignement et aussi, je crois, parce que la nature l'avait fait joueur. Il dit, plus souriant qu'Aristippe lui-même — mais le sourire de Socrate gardait toujours on ne sait quoi de profond et de viril :

— Explique-moi mon bonheur et quel mal tu essaierais de me faire, si tu avais ce que Platon et Aristophane appellent glorieusement « la gloire d'être citoyen d'Athènes. »

— Je te traînerais, Socrate, devant les héliastes et je te convaincrais sans peine d'introduire dans la cité des dieux nouveaux.

— Tu me convaincrais d'autant plus facilement que je me garderais de nier cette vérité. Montre toutefois si tu sais d'une façon véritable quels dieux nouveaux j'introduis à Athènes.

— Je ne sais si tu en introduis d'autres. Mais certainement celui que tu as appelé hier « le dieu de Socrate » et qui interdit que tu acceptes l'argent qui vient à toi de lui-même, ce dieu est étrange et nouveau en Grèce comme en Afrique. Ni à Cyrène ni à Athènes, je ne connais un dieu qui méprise l'argent. Les plus sévères parmi les dieux d'Athènes ou de Cyrène t'auraient conseillé : « Si tu ne veux point pour toi l'argent que t'offre avec justice ton disciple Aristippe ; si tu trouves ton manteau rapiécé trop jeune pour être remplacé et si tu n'as, en un mot, aucun de ces besoins qu'on satisfait avec de l'argent, prends pourtant ces vingt mines. Puis, en exprimant l'aimable regret qu'elles ne soient pas plus nombreuses, tu les porteras dans mon temple. Mes prêtres, je te l'assure, sauront leur trouver quelque usage. En échange, je t'accorderai, généreux Socrate, les biens que je puis donner sans qu'il en coûte rien à mes prêtres. Je ferai tendre vers tes lèvres des baisers de belles courtisanes et de beaux garçons. Ou, si tu le préfères, j'inspirerai aux riches de t'inviter à de somptueux banquets. » Voilà ce que répondrait le plus sévère des oracles.

— Le seul oracle que je consulte m'a répondu autre chose.

— Pourrais-tu me conduire, ô Socrate, dans le temple où tu consultes cet oracle singulier ?

— Ce temple n'est ouvert qu'à moi seul.

— J'admire le riche Socrate qui a un temple et un oracle pour lui seul.

— J'ose me vanter d'une telle richesse. Pour toi, Aristippe, jusqu'à ce que tu puisses te vanter d'une telle richesse, tu m'as écouté en vain. Et je te ferais injustice si j'acceptais ton argent, quand je n'ai rien pu te donner.

— Tu l'accepteras donc quand tu estimeras que je t'ai compris ?

— Quand tu m'auras compris, tu n'outrageras pas, en essayant de la payer par des pauvretés, la merveilleuse richesse que je t'aurai donnée. Ou plutôt tu auras su enfin te la donner à toi-même. Car la seule chose que je puisse essayer de t'apprendre, c'est de t'écouter, mon Aristippe.

— Je passe ma vie à m'écouter, Socrate. Et j'entends en moi des discours vraiment divins. Ils disent : Donne sans hésiter ton argent en échange des biens que tu aimes, les belles paroles de Socrate, les ventres farcis des truies, les poissons savamment apprêtés, les gâteaux de sésame et de miel, les baisers de Corinthe ou les vins de Chio.

— Est-ce tout ce que disent en toi les voix que tu déclares divines ?

— Elles disent encore : Accueille favorablement l'argent qu'on t'envoie. Et même exige de ceux qui sont riches en argent et à qui tu donnes tes richesses de doctrine qu'ils te paient exactement. Exige qu'ils soient justes afin que tu puisses être juste à ton tour. Afin que tu puisses payer leur prix les subtils enseignements de

Socrate, les baisers des belles bouches, la joie lyrique des vins, les ventres des truies grasses, les gâteaux dont le sésame est tout coulant de miel.

— Les paroles de Socrate sont vaines pour toi tant qu'elles ne t'affranchissent pas de l'argent, et des bouches qu'on paie, et de ce qu'on paie à sa propre bouche. Nul vrai bien ne s'échange contre de l'argent. Et, au pays de l'âme, au pays des vrais biens, rien de ce qui est à vendre ne mérite d'être acheté.

Livre II

Deux choses me surprennent également. Je ne parviens pas à comprendre que des amis des lois et de la cité osent nier que Socrate corrompait la jeunesse. Je ne parviens pas à comprendre que des amis des lois et de la cité osent se dire les disciples de Socrate. Ou plutôt je comprends ces choses dès que je consens à reconnaître que certains hommes ne reculent devant aucun mensonge.

Socrate parlait toujours, on le sait, au moyen d'exemples. Quand il méprisait les lois écrites, il prenait pour exemples les lois que ses auditeurs connaissaient le mieux. Cela pour être clair. Il méprisait particulièrement les lois qui pesaient sur lui et sur eux. Cela pour prononcer des paroles efficaces et des paroles courageuses. Grâce à cette particularité, Xénophon, ami des lois de Lacédémone, utilise contre les seules lois d'Athènes les discours par quoi Socrate démolissait toutes les lois écrites. Sathon, qui veut écrire de nouvelles lois, utilise les paroles de Socrate comme si elles ne condamnaient que des lois déjà écrites. En li-

sant leurs livres, je songe souvent à certain prêtre de Zeus qui approuvait mes discours tant que j'abaissais d'autres dieux. Il lui semblait alors que je glorifiais indirectement son patron. Mais, dès que je méprisais directement le ridicule porte-foudre, ce prêtre cessait d'écouter mes paroles. Et il allait partout disant que j'étais un dévot de Zeus.

Plusieurs, sous des masques de sages, ne sont que des orateurs et des flatteurs du peuple. Semblables à des médecins qui blâmeraient certaines maladies pour vanter d'autres maladies, les orateurs disent qu'il y a de bonnes lois et qu'il y a de mauvaises lois. Tantôt ces hommes utilisent la parole de Socrate en faveur des lois qui leur plaisent ; tantôt, pour se faire écouter ou pour éviter, comme ils disent, « un nouveau crime contre la philosophie, » ils prétendent aimer en Socrate un bon citoyen et un défenseur des lois d'Athènes. Ils se contredisent, ces orateurs, comme il convient à des orateurs. Tous les exemples nous montrent dans l'orateur un homme qui se moque de la vérité et qui dit chaque jour ce qui paraît lui être avantageux ce jour-là. Ainsi ces prétendus philosophes sont les jouets de l'opinion et de la multitude.

Les singuliers raisonnements que ceux de ces gens-là !

Socrate — disent-ils — était supérieur aux faiblesses de l'amour, indifférent aux délicatesses de la table, patient des froids les plus rigoureux comme des chaleurs les plus accablantes. Nulle fatigue ne lui arrachait une plainte ou n'interrompait ce qu'il avait résolu de faire. Ses discours enseignaient les mêmes vertus que son exemple. Donc il ne corrompait pas les jeunes gens.

Mais enseignait-il à mettre ces vertus au service de la patrie et des lois ? Tout au contraire. Ce qu'il aimait dans ces vertus, c'est qu'elles permettent de mépriser les lois et la patrie, leurs promesses et leurs menaces. Donc, pour ceux qui croient à la sainteté des lois écrites, plus il était fort et enseignait la force, plus il était corrompu et corrompait la jeunesse.

Il enseignait à être homme et à ne pas être citoyen.

Sans vanité ni fausse modestie, je rapporterai le mot qu'il dit un jour à mon sujet. Je ne sais quel stupide citoyen me méprisait devant lui, parce que ma mère était thrace.

— Crois-tu donc — dit Socrate — qu'un grand homme ne puisse naître que de deux Athéniens ?

Et son rire était une approbation quand je disais au même imbécile :

— Autochtone fier d'être autochtone, le ventre orgueilleux des cigales se vante tout l'été sur tes oliviers des mérites dont tu te glorifies. Et les puces que tu écrases dès qu'elles sont moins vites que Les doigts sont, comme toi, enfants de ce pays.

« Si l'on veut — continue Xénophon — qu'il ait corrompu la jeunesse, il faudra donc regarder la vertu comme un germe de corruption. » Mais oui, naïf Xénophon, la vertu du philosophe est la pire corruption aux yeux de tes deux patries successives et aux yeux de tous les patriotes de toutes les patries. La vertu se refuse à tuer ; mais toute patrie exige que je tue celui qu'elle appelle l'ennemi. Si je ne réussis pas à le tuer aujourd'hui, peut-être demain il deviendra notre allié et la patrie exigera que je l'aide à assassiner mon ami d'aujourd'hui. La vertu se refuse à tuer ; mais

la cité tue le criminel, tue celui qui n'a pas réussi à changer ses lois et son gouvernement ou celui qui n'a pas réussi à maintenir son gouvernement et ses lois, tue celui qui n'honore point ses dieux ridicules ou qui pousse l'insolence jusqu'à dire publiquement la vérité. Des hommes vertueux auraient refusé de broyer la ciguë pour Socrate ou de le conduire en prison. Ils auraient donc été corrompus aux yeux de la loi qui ordonnait ces choses.

La vertu est essentiellement obéissance à la seule conscience, indifférence aux vains bavardages de la loi.

Dans la tragédie de Sophocle, c'est Antigone qui est vertueuse aux yeux du philosophe ; c'est Créon, meurtrier d'Antigone, qui est vertueux aux yeux du citoyen. Ceux qui, comme Sathon et Xénophon, veulent confondre le citoyen et le philosophe, détruisent toute sagesse, anéantissent toute philosophie.

Vous êtes contraints d'avouer que Socrate enseignait le mépris des lois reçues. Vous répétez vous-mêmes ses paroles sur l'absurdité de croire que la fève donne au magistrat vertu et connaissance.

Il disait, et vous répétez ces paroles :

— Qui commettrait la folie de confier son vaisseau à un pilote tiré au sort ? A-t-on recours au sort pour choisir un architecte, un menuisier et tant d'autres artisans dont les fautes sont de moins de conséquence que les fautes d'un magistrat ? Te confier à un mauvais pilote, c'est te mettre en péril d'être noyé. Obéir à un élu de la fève, c'est te mettre en péril de commettre l'injustice et de détruire ton âme.

Les magistrats de Lacédémone ou ceux de la République de Sathon auraient obtenu de lui, vous le savez, les mêmes mépris. Ils n'étaient pas les élus de la fève, ces Trente auxquels il refusait de livrer Léon de Salamine ; auxquels il refusait de se taire quand ils lui interdisaient d'enseigner publiquement la vertu, ennemie de toutes les lois écrites et de tous les magistrats extérieurs. Il voulait que tu obéisses seulement à des magistrats intérieurs, ta conscience, ta raison, ton amour du bien, ton amour des hommes.

Mais — insistez-vous — Socrate employait la persuasion, non la violence. — Sans doute. Et c'est pourquoi il voulait qu'on désobéisse aux lois dès que les lois ordonnent la violence.

Ou plutôt il disait ce que je dis, mais avec d'autres paroles. Il disait :

— L'ordre qui s'appuie sur la contrainte, non sur la persuasion, je ne l'appelle plus loi, je l'appelle tyrannie,

Après ces paroles, il est vrai qu'il vantait les lois. Vous répétez ce qu'il disait alors en l'honneur de ce qu'il appelait les lois. Mais vous n'avertissez point qu'il ne donnait pas ce nom à ce que vous et le vulgaire appelez ainsi. Vous lui faites louer sous le nom de loi ce qu'il méprisait sous le nom de tyrannie.

L'accusation reproche à Socrate ses liaisons avec Alcibiade, avec Critias et quelques autres qui ont fait le plus grand mal à leur patrie. On ne vit point, au temps de l'oligarchie, d'homme plus insolent et plus avide que Critias. On ne vit point, au temps de la démocratie, d'homme plus violent, plus débauché, plus insolent et plus néfaste qu'Alcibiade. Ainsi parle à peu près Mélétos.

Nul philosophe ou nul citoyen ne fera l'apologie de Critias ou d'Alcibiade. Mais nul homme de bonne foi ne les considèrera comme de véritables disciples de Socrate et ne dira qu'ils étaient formés sur son modèle.

Mélétos les condamne parce qu'ils sont odieux au peuple. Mais vous, Sathon et Xénophon, pourquoi les blâmez-vous ? Est-ce parce qu'ils furent de mauvais citoyens ou parce qu'ils furent des hommes méchants ? Voilà ce que je voudrais savoir avant d'applaudir à vos reproches ou de rire de vos reproches. Même lorsqu'ils tombent juste, peut-être vos blâmes disent des injustices.

Occupés de leur seul intérêt et de leur seule ambition, Critias et Alcibiade se moquaient également des lois non écrites et des lois écrites.

Tu peux repousser les lois écrites parce qu'elles gênent ta sagesse ou parce qu'elles gênent ta démence. À quoi distinguerai-je celui qui les rejette noblement ou celui qui les rejette d'une façon infâme ? À ce signe : le premier obéit toujours, comme Socrate, aux lois non écrites. Le second leur est plus constamment infidèle qu'aux lois écrites, parce que, à les enfreindre, il risque moins.

Ceux qui rejettent les lois et les coutumes parce qu'elles gênent leurs vices, qu'importe qu'ils aient ou non appris des sophistes les mots qui raillent justement la coutume, la cité et la loi ? Sans l'enseignement des sophistes, il les violeraient en assurant qu'ils les respectent au lieu de les violer en les déclarant absurdes. Des fous peuvent répéter des paroles sages et en justifier leurs folies. Est-ce la faute des paroles sages ? Une vipère qui se

nourrit de lait n'en devient pas moins venimeuse. Diras-tu pour cela que le lait est un poison ?

Le mépris de la coutume et des lois est le commencement de la sagesse. Tant que je ne les méprise pas, comment obéirais-je à ma propre conscience ? Mais le tigre ignore également la cité et les lois écrites, la conscience et les lois non écrites. Compare ceux qui obéissent aux premières avec ceux qui obéissent aux secondes. Quant à ceux qui n'écoutent ni les unes ni les autres, il ne sont ni hommes ni citoyens. Ceux-là, les citoyens les méprisent pour des raisons frivoles ; mais nous autres, les hommes, nous les méprisons pour de belles et fortes raisons.

Ni Critias et Alcibiade, ni Xénophon et Sathon ne venaient auprès de Socrate parce qu'il était indifférent aux grossières voluptés ou parce qu'il était pauvre et content de son état. Aucun de ces quatre ne voulait renoncer au plaisir, à l'influence, aux richesses. Ils venaient vers lui parce qu'il était puissant en paroles, parce qu'il tournait et retournait à son gré la pensée de ceux qui l'écoutaient. Sathon et Xénophon, Critias et Alcibiade venaient apprendre de lui l'art de persuader. Mais aucun d'eux ne désirait employer cet art à enseigner la vertu. Les deux faux philosophes voulaient s'en servir pour acquérir une vaine gloire. Les deux hommes méchants voulaient s'en servir à acquérir la tyrannie et tous les faux biens qui l'accompagnent.

Dès qu'ils crurent en savoir assez pour tromper leurs concitoyens, ils abandonnèrent Socrate. Et, se précipitant dans les affaires publiques qu'il enseignait à mépriser, ils s'efforcèrent de faire tout ce qu'il déconseillait et d'acquérir tous les faux biens dont il se moquait.

Ils étaient pourtant intelligents, ces deux infâmes. Leur exemple, ô Socrate, m'empêche de croire à ton dogme touchant la science qui suffirait à créer la vertu. Leur exemple m'empêche de croire vraie la parole trop indulgente que tu aimais à répéter : Nul n'est méchant volontairement.

Il est difficile au philosophe de parler sans rire d'un Sathon ou d'un Xénophon. Dès qu'il s'agit d'un Critias ou d'un Alcibiade, parler sans rire n'est plus seulement chose difficile, c'est chose impossible.

Je vous dirai donc, citoyens, que ces deux hommes n'ont pu être corrompus par Socrate pour la raison bien simple qu'ils étaient incorruptibles. Rien ne les pouvait détourner de la plus civique sainteté. Rien ne pouvait leur faire oublier les véritables dieux de la patrie : richesses, pouvoir, voluptés. Alcibiade a peut-être mutilé les hermès, mais son cœur restait rempli d'Hermès, éloquence trompeuse, négoce voleur et pillage. Il a pu rire de quelques grimaces de piété ; il était incapable de l'impiété profonde et complète de Socrate ou du chien Antisthène. Car le chien Antisthène, levant la patte, compisse tout ce que vous honorez. Il ne compisse pas seulement vos lois apparentes, mais ces lois, non écrites elles aussi, qui régissent votre conduite secrète, qui vous font tout sacrifier au plaisir, à la richesse, à je ne sais quelle prétendue gloire et à je ne sais quel prétendu pouvoir. Le chien Antisthène, patte levée, ne compisse pas seulement les dieux que vous honorez dans les carrefours ou sur les autels, mais ceux que vous gardez fidèlement au temple ignoble de votre cœur, richesses, volupté, puissance, et même ce vain bavardage de fous que vous appelez respectueusement honneur et opinion publique.

Critias, prétendu disciple du corrupteur Socrate, montra son incorruptibilité quand il fut au pouvoir. Il montra combien il haïssait Socrate, mauvais citoyen toujours prêt à désobéir aux ordres des magistrats.

Devenu l'un des trente tyrans et chargé avec Chariclès de rédiger les lois nouvelles, une des premières qu'il forgea fut une arme dirigée contre Socrate et les sophistes. Elle interdisait d'enseigner l'art de la parole.

Les trente tyrans avaient fait périr un grand nombre de citoyens. Ils en avaient ruiné d'autres. Ils en avaient contraint plusieurs à devenir complices de leurs injustices. Or Socrate répétait partout, sur l'agora, aux gymnases, dans les ateliers, une similitude que d'autres ont déjà rapportée fidèlement.

— Si les gardiens d'un troupeau — disait-il — ramenaient chaque soir un bétail moins nombreux et plus maigre, les appellerait-on de bons bergers ? Or je rencontre des flatteurs, des lâches et des imbéciles qui appellent Critias, Chariclès et les vingt-huit autres de bons magistrats. Critias, Chariclès et les vingt-huit autres n'ont-ils donc fait mourir aucun citoyen ? n'ont-ils appauvri personne et corrompu personne ? Ou jugez-vous, hommes athéniens, qu'un homme athénien est une richesse moindre qu'un bœuf ou un mouton ?

Les bons citoyens sont volontiers des espions et des sycophantes. Les bons citoyens étaient nombreux à Athènes. De sorte que les Trente ne tardèrent pas à connaître les propos de Socrate.

Critias et Chariclès le firent donc venir. Ils lui montrèrent la loi qu'ils avaient portée contre quiconque enseignerait aux jeunes gens l'art de parler.

Les trois hommes étaient seuls à cette entrevue. Si je connais ce qui y fut dit, c'est pour l'avoir entendu conter par Socrate le véridique. Je notai cet entretien le soir même. Je copie exactement mes vieilles tablettes.

Livre II · CRITIAS

Tu es, ô Socrate, de ces bons citoyens auxquels il suffit de faire connaître les lois pour qu'ils les exécutent fidèlement. Tu as manqué à celle-ci parce que tu l'ignorais. Maintenant que notre bienveillance te l'a fait connaître, nul, j'en suis certain, ne lui obéira mieux que toi.

Livre II · SOCRATE

Je ne sais encore, ô Critias, si mon daïmon me permettra d'obéir à cette loi comme à un caprice indifférent ou s'il m'ordonnera de lui désobéir comme à un ordre injuste.

Livre II · CRITIAS

Cette loi est juste, puisqu'elle est égale. Elle n'est point faite contre toi, mais contre tous ceux qui…

Livre II · SOCRATE

Si Critias appelle juste toute loi égale, le quadragénaire Critias approuverait donc une bonne loi qui ordonnerait la mort de tous les citoyens au-dessus de trente ans ?…

Livre II · CHARICLÈS

Nous ne t'avons pas fait venir, Socrate, pour écouter tes ordinaires arguties, mais pour t'avertir d'un danger. Maintenant, même si ton obstination nous force à te punir, tu seras contraint de louer notre bienveillance.

Livre II · SOCRATE

Je ne manquerai pas, subtil Chariclès, de louer ta bienveillance comme elle le mérite. Cependant instruis-moi exactement touchant ce que permet cette loi et ce qu'elle interdit. Car je crains de ne pas comprendre.

Livre II · CRITIAS

Dis ce qui te semble obscur, on te l'expliquera.

Livre II · SOCRATE

Qu'entendez-vous, ô magistrats, quand vous interdisez de professer l'art de la parole ? Avez-vous en vue ce qui se dit de bien ou ce qui se dit de mal ?… Vous ne répondez pas ?…

(Critias et Chariclès, en effet, se regardaient l'un l'autre et ils se taisaient. Chariclès attendait que Critias, plus accoutumé aux manières de Socrate, répondît. Mais Critias savait quels pièges cachaient, pour les imprudents et pour les fous, les questions de Socrate. De sorte qu'il redoutait de répondre. Socrate donc continua.)

Livre II · SOCRATE

Votre loi, puisque vous affirmez qu'elle est juste, n'interdit point probablement de dire ce qui est bien, mais seulement ce qui est mal ?

(Les deux hommes se taisaient toujours.)

Livre II · SOCRATE

Puisque vous interdisez de mal parler, je vais, pour vous obéir, travailler mieux que jamais à dire et à faire dire ce qui est bien.

(Les deux magistrats donnaient des marques de colère, rougissant et serrant les dents. Même Chariclès ferma les poings et

frappa du pied.)

Livre II · CHARICLÈS

Puisque tu ne nous entends pas, nous te donnerons un ordre plus clair. Nous te défendons d'avoir aucun entretien, de quelque sorte qu'il soit, avec les jeunes gens.

Livre II · SOCRATE

Je te rends grâce, ô Chariclès, d'éclairer si bellement certain côté de ta belle loi. Mais il me reste une incertitude. À quel âge fixes-tu le terme de la jeunesse ?

Livre II · CHARICLÈS

Àl'âge où les hommes sont formés à la prudence et ne se laissent plus éblouir aux fausses lueurs de la philosophie, à l'âge où l'on peut être sénateur. Ainsi, tu ne parleras plus aux hommes au-dessous de trente ans.

Livre II · SOCRATE

Mais, si je désire acheter quelques légumes et que le marchand ait moins de trente ans, ne pourrai-je donc lui demander le prix de ses légumes ?

Livre II · CHARICLÈS

La loi ne se donne pas le ridicule de t'interdire de telles questions. Mais elle t'interdit d'interroger sottement, comme tu le fais d'ordinaire, sur des choses que tu sais fort bien.

Livre II · SOCRATE

Tu ne veux donc pas que je parle des choses que je sais ? Et je devrai me taire si un jeune homme me demande où est la maison de Charicles ?

Livre II · CHARICLÈS

Tu peux répondre à cette question et aux autres semblables.

Livre II · SOCRATE

Je crois que mon daïmon me permettra d'obéir à votre loi, puisque vous me permettez de m'entretenir avec les jeunes gens et des choses qu'ils savent et des choses que je sais.

(Socrate, tout en prononçant ces paroles, se dirigeait vers la porte.)

Livre II · CHARICLÈS

Prends garde à toi, Socrate. Tes ruses te conduiront à la mort !

Livre II · SOCRATE

C'est le chemin que prennent tous les hommes, même le bienveillant Chariclès et le beau Critias.

Livre II · CRITIAS

Abstiens-toi du moins de parler désormais des gardiens de troupeaux. Sans quoi, tu pourrais, toi aussi, trouver du déchet dans ton bétail.

Livre II · SOCRATE

Je n'ai pas de bétail, beau Critias. Et mes richesses sont de celles sur quoi tu ne peux rien.

Livre II · CHARICLÈS

Si tu rends inutile la bienveillance que nous t'avons montrée en te faisant connaître particulièrement la loi et en te l'expliquant, tant pis pour toi !

Livre II · SOCRATE

Non pas, mais tant pis pour vous. Car l'injustice est le mal de l'homme injuste comme la peste est le mal du pestiféré. Je ne vous dis pas : Réjouissez-vous. Car, pour l'homme malade d'injustice, nulle joie ne subsiste. Mais, comme je reste votre ami, je vous souhaite que les retours de la politique, en vous apportant une prompte mort, vous épargnent des injustices nombreuses.

Livre II · CRITIAS

Fuis promptement, Socrate, au lieu d'exciter davantage notre colère.

Livre II · SOCRATE

Ce n'est pas moi qui ai désiré venir auprès de vous. Maintenant tu ordonnes que je m'éloigne de deux hommes méchants, et je suis heureux de t'obéir.

On vient de voir quels sentiments Socrate et Critias conservaient l'un pour l'autre. Or l'enseignement philosophique est inutile si tu ne le reçois pas d'un maître que tu aimes.

Critias et Alcibiade étaient-ils capables d'aimer quelqu'un, et surtout d'aimer un homme simple, doux et pauvre ? d'aimer, eux méchants, le meilleur des hommes ? d'aimer, eux dont toutes les vues se portaient vers le gouvernement de la République, un homme qui méprisait avec justice tout gouvernement ? eux, qui ne rêvaient que de commander, un homme qui méprisait le crime de commander plus encore que le crime d'obéir ?

Dans le temps même où ils fréquentaient Socrate, leur grand plaisir était de s'entretenir avec les hommes influents. Ils allaient vers Socrate comme vers un maître de gymnase et ils lui demandaient non de guider leur pensée mais d'assouplir leur parole. Ils ne l'écoutaient pas quand il disait contre quoi il convient de combattre, mais ils apprenaient avec lui l'art de combattre. On sait que, en manière d'exercice, Alcibiade aimait, au sortir des entretiens de Socrate, à embarrasser son tuteur Périclès. Il était très fier de telles victoires ; le lendemain, il les contait avec toute sa grâce grasseyante. Nous applaudissions par de grands rires. Je retrouve sur mes tablettes plusieurs de ces discussions telles qu'Alcibiade les récitait.

En voici une qui n'est ignorée de personne. On l'a souvent répétée et Xénophon l'a écrite au premier livre des Entretiens mémorables. Mais, encore qu'il se soit manifesté ici plus fidèle qu'à l'ordinaire, il a oublié certains traits et il en a affaibli ou déformé quelques autres. Surtout, par une négligence aussi grave qu'un mensonge, il a omis le précieux entretien entre Socrate et Alcibiade qui suivit le récit du fils de Clinias. Je copie donc mes vieilles tablettes.

Livre II · ALCIBIADE

As-tu quelques instants à consacrer à mon éducation, ô le plus cher et le plus occupé des tuteurs ?

Livre II · PÉRICLÈS

Je suis de loisir. Dis-moi donc ce que tu désires.

Livre II · ALCIBIADE

Voici, mon cher tuteur. Socrate m'a interrogé aujourd'hui touchant les lois. Après quelques réponses qui semblaient faciles, je me suis trouvé brusquement empêtré dans des contradictions qui m'ont fait rougir de honte. Veux-tu m'aider à débrouiller ces

contradictions et m'apprendre comment j'aurais pu éviter les filets subtils de Socrate.

Livre II · PÉRICLÈS

Je suis plus propre à parler dans les assemblées en discours bien ordonnés qu'à répondre à des questions insidieuses.

Livre II · ALCIBIADE

Éclaire-moi pourtant, si tu m'aimes. Je ne te demande pas de me dire des choses extraordinaires. Je te demande seulement de me dire la vérité.

Livre II · PÉRICLÈS

Les paroles véritables ne te semblent donc pas les plus extraordinaires de toutes ?

Livre II · ALCIBIADE

Tu ris, mon cher tuteur. Et tu m'as déjà enseigné avec vérité qu'il ne faut point dire la vérité au peuple. Je te prie donc de ne me point traiter comme le peuple. Je n'ai pas encore vingt ans et je

ne puis voter dans aucune assemblée. Si je le pouvais, tu sais d'ailleurs que je voterais toujours pour toi quoi que tu aies pu dire. Ainsi tu ne cours aucun risque à être véritable avec moi.

Livre II · PÉRICLÈS

Dis ce que tu veux et je te répondrai avec vérité.

Livre II · ALCIBIADE

Pourrais-tu m'apprendre ce que c'est qu'une loi ?

Livre II · PÉRICLÈS

Sans aucune peine. La loi, c'est ce que le peuple assemblé a approuvé, soit qu'il ait ordonné de faire quelque chose, soit qu'il ait interdit de faire quelque chose.

Livre II · ALCIBIADE

Mais, si ce n'est pas le peuple qui a ordonné ou défendu ? si, comme dans les oligarchies, c'est un petit nombre d'hommes qui prescrit ce qu'on doit faire et ce qu'on doit éviter comment appellerons-nous leurs prescriptions ?

Livre II · PÉRICLÈS

Dès que ceux qui gouvernent ont ordonné une chose, cet ordre s'appelle une loi.

Livre II · ALCIBIADE

Si un tyran a usurpé la puissance, ce qu'il prescrit au peuple, est-ce encore une loi ?

Livre II · PÉRICLÈS

C'est une loi, puisque l'ordre émane de celui qui commande.

Livre II · ALCIBIADE

Jusqu'ici tu as répondu sans peine comme j'avais répondu sans peine. Mais, lorsque j'eus fait toutes les réponses que tu viens de faire, Socrate m'a dit : « Qu'appellerons-nous donc violence et renversement des lois ? N'est-ce pas lorsque le puissant, négligeant de persuader et employant la force, contraint le faible à agir ou à s'abstenir ? »

Livre II · PÉRICLÈS

Socrate a raison et les ordres d'un tyran ne sont pas des lois quand il n'a pas obtenu l'aveu des citoyens.

Livre II · ALCIBIADE

Si, au lieu d'un tyran, un petit nombre de citoyens détient la puissance publique et prescrit ses volontés à la multitude, appellerons-nous cela loi ou violence ?

Livre II · PÉRICLÈS

De quelque part que vienne l'ordre, qu'il soit écrit ou qu'il ne le soit pas, dès qu'il n'a pas l'aveu de ceux qui s'y doivent soumettre mais s'appuie sur la force, il ne mérite pas le nom de loi mais de tyrannie.

Livre II · ALCIBIADE

C'est ce dont Socrate m'a contraint de convenir.

Livre II · PÉRICLÈS

Socrate est un bon citoyen, un bon athénien. Il sait qu'il n'y a de lois véritables que dans les démocraties, où règne la douce persuasion et où le peuple entier décide de ce qu'il faut faire ou ne pas faire.

Livre II · ALCIBIADE

Le peuple entier, dis-tu ? Est-il donc toujours unanime ? Ou n'arrive-t-il pas que les plus nombreux négligent de persuader les moins nombreux et, sans leur aveu, les contraignent par la violence ?

Livre II · PÉRICLÈS

Malheureux ! tu veux donc tout détruire !

Livre II · ALCIBIADE

Non pas, mon cher tuteur. Mais je te demande le moyen de reconstruire ce que je n'ai pu empêcher Socrate de détruire.

Livre II · PÉRICLÈS

Porte tes demandes autre part, à des enfants de ton âge. Ces puérilités me passionnaient quand j'avais vingt ans. J'y étais même avec fort et assez subtil.

Livre II · ALCIBIADE

Quel malheur, mon cher tuteur, que je ne t'aie point connu à l'âge où tu étais subtil.

Lorsque Alcibiade eut conté cet entretien, nous fîmes tous de grands rires et Socrate rit avec nous. Mais ensuite il commença, selon sa coutume, à interroger.

Livre II · SOCRATE

De quoi ris-tu, fils de Clinias ?

Livre II · ALCIBIADE

Je ris de l'embarras de mon tuteur.

Livre II · SOCRATE

Ton tuteur est-il plus embarrassé que ne le serait un autre homme politique ?

Livre II · ALCIBIADE

Je suis persuadé du contraire. Ses triomphes aux assemblées prouvent qu'il est plus subtil que les autres orateurs.

Livre II · SOCRATE

Ainsi son tort est uniquement d'être un homme politique et de s'imaginer que la loi se fabrique à un ou à plusieurs, comme une écuelle ou un navire ?

Livre II · ALCIBIADE

Je ne sais ce que tu veux dire.

Livre II · SOCRATE

Crois-tu ou non qu'il y ait des lois ?

Livre II · ALCIBIADE

D'après ce que tu me disais hier et que j'ai répété à mon tuteur, il semble qu'il n'y en ait pas.

Livre II · SOCRATE

N'as-tu point parié à Périclès du renversement des lois ? Ou ai-je mal compris ce que tu disais tout à l'heure ?

Livre II · ALCIBIADE

Il est véritable que j'ai employé ces mots comme tu les avais employés toi-même.

Livre II · SOCRATE

Peut-on renverser ce qui n'existe en aucune façon ?

Livre II · ALCIBIADE

Il semble que non.

Livre II · SOCRATE

Tu penses donc qu'il existe des lois véritables. Puisqu'il arrive, d'après toi, que les ordres tyranniques d'un tyran, d'une oligarchie ou du peuple renversent ces lois. Ou n'est-ce pas ce que tu as dit à Périclès ?

Livre II · ALCIBIADE

J'ai dit ces choses à Périclès et tu m'avais contraint auparavant à te les dire.

Livre II · SOCRATE

Dans quels cas avons-nous dit que les ordres du tyran, des chefs du peuple ou de l'assemblée du peuple renversent les lois ?

Livre II · ALCIBIADE

Si je me souviens bien, nous avons trouvé qu'il y a renversement des lois quand l'ordre est donné sans l'aveu de ceux qui doivent obéir et s'appuie sur la force.

Livre II · SOCRATE

Tu as bien retenu ce que nous avons dit. Mais es-tu toujours d'avis que ce que nous avons dit est véritable ?

Livre II · ALCIBIADE

Il le faut bien, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Il y a donc une loi qui veut que l'homme agisse selon ce qu'il croit bien et qu'il obéisse à sa raison non à la force ?

Livre II · ALCIBIADE

Je n'ai lu aucune loi de ce genre parmi les lois d'Athènes. Et je ne sais si la loi que tu dis peut être lue parmi celles de quelque autre peuple.

Livre II · SOCRATE

N'avons-nous pas convenu que tout ordre qui s'appuie sur la force est un renversement de la loi, non une loi ?

Livre II · ALCIBIADE

Nous en avons convenu.

Livre II · SOCRATE

Toutes les lois d'Athènes s'appuient-elles ou non sur la force ?

Livre II · ALCIBIADE

Toutes menacent, si on leur désobéit, de peines diverses, soit d'une amende, soit de la prison, soit de l'exil ou même de la mort.

Livre II · SOCRATE

Ne dirons-nous donc pas que, bien loin d'être de véritables lois, elles sont des tyrannies et des renversements de la loi ?

Livre II · ALCIBIADE

Il semble que nous soyons contraints de parler ainsi.

Livre II · SOCRATE

Mais, avant de menacer, est-ce que certaines lois d'Athènes n'essaient pas de persuader ?

Livre II · ALCIBIADE

Il est vrai, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Si elles essaient de persuader sans employer le mensonge, ne dirons-nous pas qu'en cela elles sont de véritables lois ?

Livre II · ALCIBIADE

Nous le dirons, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Ainsi nous appelons véritables lois celles auxquelles nous obéissons par persuasion, mais nous appelons tyrannie et renversement des véritables lois toute prétendue loi qui obtient l'obéissance par la menace et par la force ?

Livre II · ALCIBIADE

Ce que tu dis maintenant semble résulter de ce que nous avons dit auparavant.

Livre II · SOCRATE

Mais, quand nous sommes persuadés qu'une action est bonne, est-ce toujours parce qu'il est écrit quelque part qu'on doit faire cette action ?

Livre II · ALCIBIADE

Je ne sais, Socrate, si je te comprends bien.

Livre II · SOCRATE

Si tu fais une action dans le secret, avec la certitude que nul jamais ne la connaîtra, est-ce que tu accomplis cette action par crainte des châtiments dont te menace la cité ?

Livre II · ALCIBIADE

Il est évident que, dans de telles circonstances, la crainte n'est pour rien dans mon action.

Livre II · SOCRATE

Lorsque tout le peuple voulait, contrairement à la loi écrite, juger par un seul jugement les dix généraux des îles Arginuses et que je refusai de prendre les votes, est-ce que je craignais d'être puni par la loi ?

Livre II · ALCIBIADE

Non, certes. C'est en obéissant à la loi que, ce jour-là, tu risquais d'être frappé et d'être tué.

Livre II · SOCRATE

Les voyageurs content que, dans certains pays, la loi permet de tuer des hommes pour manger leur chair. Si tu venais à te trouver en de tels pays, mangerais-tu de la chair des hommes et tuerais-tu des esclaves ou des étrangers pour les faire rôtir ?

Livre II · ALCIBIADE

Non, certes.

Livre II · SOCRATE

Approuves-tu Agamemnon parce qu'il a tué Iphigénie comme l'exigeaient les lois et les dieux de son temps ?

Livre II · ALCIBIADE

Il lui était difficile de faire autrement qu'il ne fit ; cependant je ne l'approuve pas.

Livre II · SOCRATE

Est-il écrit quelque part que tu dois désobéir aux lois injustes et cruelles ?

Livre II · ALCIBIADE

Àma connaissance, cela n'est écrit nulle part.

Livre II · SOCRATE

C’est cependant une loi qui te l’ordonne.

Livre II · ALCIBIADE

Je ne connais pas la loi dont tu parles.

Livre II · SOCRATE

Tu veux dire que tu ne l’as lue nulle part.

Livre II · ALCIBIADE

Ne l’ayant lue nulle part, comment la connaîtrais-je ?

Livre II · SOCRATE

Il faut cependant que tu la connaisses puisque tu lui obéis ou que, si tu viens à lui désobéir, tu as honte de ce que tu fais et tu cherches dans les ordres tyranniques une excuse, comme si tu étais un enfant qui ne peut juger ce qu’on lui ordonne.

Livre II · ALCIBIADE

Je la connais donc, puisque tu le veux.

Livre II · SOCRATE

Ce n'est pas moi qui le veux. Que je le veuille ou non et même que tu le veuilles ou non, tu connais cette loi et d'autres semblables, puisqu'il arrive que tu as des remords.

Livre II · ALCIBIADE

Tu as raison, Socrate. Je vois maintenant que je connais cette loi. Mais je ne sais encore comment je la connais.

Livre II · SOCRATE

Ces lois, parce que tu ne peux les lire sur aucunes tables, je les appelle les Lois Non Écrites. Elles sont les véritables lois. Quant aux lois écrites, elles sont de véritables lois quand elles sont d'accord avec les lois non écrites. Sinon, ne les avons-nous pas appelées tyrannies et renversements de la loi ?

Livre II · ALCIBIADE

Je ne saurais te contredire.

Livre II · SOCRATE

Àquelles lois faut-il toujours obéir ?

Livre II · ALCIBIADE

Il résulte de ce que nous avons dit qu'il faut toujours obéir aux lois non écrites.

Livre II · SOCRATE

Dis-moi maintenant comment il faut agir à l'égard des lois écrites.

Livre II · ALCIBIADE

Je croyais autrefois qu'il fallait leur obéir. Maintenant, je ne sais plus comment te répondre.

Livre II · SOCRATE

Peut-être ne faut-il point se préoccuper d'elles, mais seulement des lois non écrites ?

Livre II · ALCIBIADE

Il semble que ce serait le mieux, au point de vue où nous nous plaçons.

Livre II · SOCRATE

Mais le point de vue où nous nous plaçons te semble-t-il véritable ?

Livre II · ALCIBIADE

Il me semble véritable pour la raison, non peut-être pour la prudence.

Livre II · SOCRATE

Nous examinerons un autre jour si la prudence véritable n'est pas toujours d'accord avec la raison et si les craintes et les espérances

dont se compose ce qu'en ce moment tu appelles prudence valent qu'on en tienne compte. Mais, si tu le veux, faisant quelque place à la prudence peut-être basse et fausse dont tu parles, dis-moi comment il convient de se conduire à l'égard des lois écrites.

Livre II · ALCIBIADE

Je ne sais que dire, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Ne serait-ce pas que, comme il arrive, ma question est trop générale et que tu l'entends d'une façon trop générale ?

Livre II · ALCIBIADE

Comment cela, Socrate ?

Livre II · SOCRATE

Si je te demandais : « Faut-il dormir tout le temps ou ne dormir jamais ? » je crois que tu rirais d'une question ainsi posée.

Livre II · ALCIBIADE

Je rirais, en effet.

Livre II · SOCRATE

Pourquoi rirais-tu ?

Livre II · ALCIBIADE

Parce que tout le monde sait qu'il ne faut ni dormir toujours ni ne dormir jamais.

Livre II · SOCRATE

Mais ne pourrais-je t'interroger sans ridicule sur le temps où il convient de dormir et sur le temps où il convient de ne pas dormir.

Livre II · ALCIBIADE

Tu le pourrais.

Livre II · SOCRATE

De même celui qui demanderait : « Faut-il toujours obéir aux lois écrites ou faut-il leur désobéir toujours ? » serait peut-être ridicule à nos yeux.

Livre II · ALCIBIADE

Il le serait, si toutefois nous nous rappelions certaines choses que nous venons de dire.

Livre II · SOCRATE

Mais celui qui demanderait : « Quand faut-il obéir aux lois écrites et quand faut-il leur désobéir ? » celui-là mériterait une réponse.

Livre II · ALCIBIADE

Il la mériterait. Mais cette réponse me paraît difficile.

Livre II · SOCRATE

Elle l'est peut-être moins que tu ne crois. Prenons, si tu le veux, les choses de ce biais.

Livre II · ALCIBIADE

De quel biais, Socrate ?

Livre II · SOCRATE

Ne sommes-nous pas convenus qu'il faut toujours obéir aux lois non écrites ?

Livre II · ALCIBIADE

Nous en sommes convenus.

Livre II · SOCRATE

Ne peut-il arriver que les lois écrites soient d'accord en quelque point avec les lois non écrites ?

Livre II · ALCIBIADE

Je crois que cela peut arriver.

Livre II · SOCRATE

En douteras-tu encore après avoir considéré cet exemple ? Les lois écrites interdisent le meurtre. Les lois non écrites ne l'interdisent-elles pas aussi ?

Livre II · ALCIBIADE

Elles l'interdisent aussi.

Livre II · SOCRATE

Ne dirons-nous pas que, en tant qu'elles interdisent de tuer, les lois écrites sont d'accord avec les lois non écrites ?

Livre II · ALCIBIADE

Nous le dirons, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Maintenant, réponds-moi. Comment nous conduirons-nous envers les lois écrites quand elles seront d'accord avec les lois non écrites ?

Livre II · ALCIBIADE

Il est évident que nous leur obéirons.

Livre II · SOCRATE

Tu as raison, fils de Clinias. Mais dis-moi encore. N'agirions-nous pas de même, si ces lois écrites n'existaient point ?

Livre II · ALCIBIADE

Les lois non écrites nous engageraient, en effet, à agir de même.

Livre II · SOCRATE

Et, si les lois écrites disaient le contraire de ce qu'elles disent et de ce que disent les lois non écrites ?…

Livre II · ALCIBIADE

La conduite du sage, pourvu seulement qu'il fût courageux, ne serait pas changée.

Livre II · SOCRATE

Et ces lois écrites qui sont d'accord avec les lois non écrites, ne crois-tu pas que nous leur obéirons également, que nous les connaissions ou que nous les ignorions, que nous songions à elles ou que nous n'y songions point ?

Livre II · ALCIBIADE

Je le crois, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Ne dirons-nous donc pas que ces lois sont inutiles ?

Livre II · ALCIBIADE

Elles sont inutiles pour nous. Mais peut-être elles sont utiles à quelques hommes.

Livre II · SOCRATE

Tu parles d'hommes bien méchants, fils de Clinias. Maintenant, examine ceci. Quand les lois écrites seront contraires aux lois non écrites, quand elles seront des tyrannies et des renversements des véritables lois, que ferons-nous ?

Livre II · ALCIBIADE

Je crois que plusieurs leur obéiront encore.

Livre II · SOCRATE

Tu parles de nouveau d'hommes bien méchants ou d'hommes bien aveugles. Mais ceux qui, comme nous maintenant, savent la vérité et qui, comme nous, ne sont pas méchants, que feront-ils ? Ne crois-tu pas qu'ils désobéiront à la loi écrite ?

Livre II · ALCIBIADE

Il faudra bien que nous lui désobéissions en de telles circonstances, si nous ne sommes ni méchants ni lâches. Car maintenant nous ne pourrons plus nous excuser par l'ignorance.

Livre II · SOCRATE

Tu as raison, mon Alcibiade. Mais n'avais-je pas presque promis tout à l'heure de faire une certaine part à la prudence dont tu parlais, quelle que soit cette prudence ?

Livre II · ALCIBIADE

Tu l'avais promis tout à fait, Socrate. Et il me semble difficile maintenant que tu puisses tenir ta promesse ?

Livre II · SOCRATE

N'y a-t-il pas des actions indifférentes, qui ne font aucun bien ou aucun mal ni à nous-mêmes ni à autrui, comme de diriger sa promenade de tel côté plutôt que de tel autre, de manger tel fruit ou tel légume plutôt que tel autre fruit ou tel autre légume ?

Livre II · ALCIBIADE

Il y a de telles actions.

Livre II · SOCRATE

Si donc la loi écrite ordonne ou défend quelqu'une de ces actions indifférentes, ne crois-tu pas que la loi non écrite permet que, par prudence et pour éviter un châtiment, tu obéisses à cette ridicule loi écrite ?

Livre II · ALCIBIADE

Je crois qu'elle le permet.

Livre II · SOCRATE

Ainsi, n'est-ce pas ? un homme cède à un enfant qui demande une chose indifférente… Mais, si un autre homme refuse à l'enfant la chose indifférente, le blâmeras-tu ?

Livre II · ALCIBIADE

Je ne le blâmerai pas et je ne le louerai pas, puisqu'il s'agit d'une chose indifférente.

Livre II · SOCRATE

Tu as bien répondu, fils de Clinias. Si donc un autre homme désobéit à la loi qui ordonne une chose indifférente, le blâmeras-tu ?

Livre II · ALCIBIADE

Je viens de dire que je ne le blâmerai pas. Et pourtant n'aura-t-il pas commis une imprudence ?

Livre II · SOCRATE

Réservons ce point pour un jour où nous aurons le loisir d'examiner toutes Îles questions concernant la prudence. Mais réponds-moi sur cet autre point. La loi non écrite permet-elle que tu approuves le châtiment infligé à d'autres hommes par la loi écrite pour de telles actions indifférentes ?

Livre II · ALCIBIADE

Je ne puis approuver qu'on punisse un homme qui ne fait rien de mal.

Livre II · SOCRATE

Les lois non écrites permettent-elles que tu aides les lois écrites à infliger un châtiment à cet homme condamné par le caprice des lois écrites ?

Livre II · ALCIBIADE

Elles ne le permettent pas.

Livre II · SOCRATE

Si tu le peux, ne défendras-tu pas contre le jugement et contre le châtiment cet homme, coupable aux yeux stupides de la loi écrite, innocent aux yeux clairvoyants de la loi non écrite ?

Livre II · ALCIBIADE

Je le défendrai, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Et ne diras-tu pas que cet homme qui refuse d'obéir à une loi absurde vaut mieux que nous qui lui obéissons par une prudence

un peu basse ?

Livre II · ALCIBIADE

Je n’ose te répondre, Socrate.

Livre II · SOCRATE

N’entends-tu pas une voix qui répond en toi ? Même ne te dit-elle pas pourquoi cet homme vaut mieux que nous ?

Livre II · ALCIBIADE

Est-ce parce qu’il est plus courageux ?

Livre II · SOCRATE

Écoute encore si la voix qui parle en toi contre la basse prudence ne dira pas autre chose.

Livre II · ALCIBIADE

Est-ce parce qu'il vaut mieux agir librement qu'agir forcé ?

Livre II · SOCRATE

C'est pour cela, mon Alcibiade. Et sais-tu pourquoi il vaut mieux agir librement ?

Livre II · ALCIBIADE

Je ne trouve plus de pourquoi, Socrate. Cela me semble évident, Euclide ne dirait-il pas que c'est un axiome ?

Livre II · SOCRATE

Peut-être. Mais peut-être aussi le subtil Euclide découvrirait que les choses que nous appelons indifférentes ne le sont pas tout à fait.

Livre II · ALCIBIADE

Comment dis-tu, Socrate ?

Livre II · SOCRATE

L'accident qui m'est arrivé souvent, n'en as-tu jamais été victime ?

Livre II · ALCIBIADE

Quel accident ?

Livre II · SOCRATE

Deux longueurs paraissaient égales à mes yeux. Mais, quand je venais à les mesurer, l'une se trouvait un peu plus longue que l'autre. Cela ne t'est-il jamais arrivé ?

Livre II · ALCIBIADE

Cela m'est arrivé.

Livre II · SOCRATE

Ou bien deux poids paraissaient égaux à mes mains qui les soulevaient. Mais, dans la balance, l'un l'emportait sur l'autre. As-tu éprouvé aussi de tels accidents ?

Livre II · ALCIBIADE

Je les ai éprouvés.

Livre II · SOCRATE

Ne pourrait-il en être de même pour certaines choses qui nous paraissent indifférentes ?

Livre II · ALCIBIADE

Cela pourrait bien être, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Peut-être celle-ci vaut mieux que celle-là sans que nous puissions dire avec précision en quoi elle vaut mieux. Peut-être aussi il y a en nous, comme chez les autres animaux, un instinct qui nous fait faire ce qui vaut le mieux.

Livre II · ALCIBIADE

Cela me paraît presque certain, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Mais la loi écrite, en ordonnant ou en interdisant ces choses qui paraissent indifférentes, ne contrarie-t-elle pas cet instinct et ne le trouble-t-elle pas ?

Livre II · ALCIBIADE

Il est évident qu'elle le contrarie. Je ne sais encore si elle le trouble.

Livre II · SOCRATE

La crainte des châtiments ne crée-t-elle pas une raison puissante qui nous empêche d'entendre des raisons plus faibles ?

Livre II · ALCIBIADE

Oui, si, comme nous l'avons admis tout à l'heure, nous obéissons à la prudence.

Livre II · SOCRATE

De sorte que nous ne sommes pas coupables de céder à la plus forte raison.

Livre II · ALCIBIADE

Nous ne sommes pas coupables.

Livre II · SOCRATE

Mais, à ce point de vue encore, celui qui, pour obéir à cet instinct dont nous parlions et à cette voix de la nature, méprise la loi écrite vaut peut-être mieux que nous.

Livre II · ALCIBIADE

J'ai peur qu'il vaille mieux que nous, en effet.

Livre II · SOCRATE

Et c'est peut-être par envie que plusieurs se réjouiront d'aider la loi à le punir.

Livre II · ALCIBIADE

Tu parles d'hommes bien méchants, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Oui, Alcibiade. Et c'est pourquoi nous qui sommes sans envie et sans méchanceté, nous protégerons cet homme contre l'envie des méchants et la méchanceté de la loi écrite.

Livre II · ALCIBIADE

Nous le protégerons, en effet, et nous l'aimerons,

Livre II · SOCRATE

N'avais-tu pas dit tout à l'heure, ou à peu près, que, même dans les choses qui paraissent indifférentes, la liberté est un bien et la contrainte un mal ?

Livre II · ALCIBIADE

Je ne me rappelle plus si j'ai déjà dit cette chose. Mais je la dis sans hésiter.

Livre II · SOCRATE

Ainsi la loi écrite, qui nous vole notre liberté et nous traite en esclaves, dirons-nous qu'elle est un bien, qu'elle est un mal ou qu'elle est une chose indifférente ?

Livre II · ALCIBIADE

Elle est un mal, et un grand mal.

Livre II · SOCRATE

S'il en est ainsi, celui qui combat la loi écrite dans les choses indifférentes, ne le considérerons-nous pas comme un bienfaiteur et un libérateur ?

Livre II · ALCIBIADE

Ce sont les noms que je lui donnerai désormais.

Livre II · SOCRATE

Aider à condamner ce bienfaiteur ou, lorsque d'autres l'ont condamné, aider à lui infliger le châtiment qu'exige la loi ou

même, lorsque nous pouvons le protéger contre la folie des lois écrites et des juges, négliger de le protéger, n'est-ce pas rendre le mal pour le bien ?

Livre II · ALCIBIADE

Il est évident que c'est rendre le mal pour le bien,

Livre II · SOCRATE

Or connais-tu, Alcibiade, un crime plus honteux que celui-là ?

Livre II · ALCIBIADE

Je ne connais pas de crime plus honteux… Mais, bien entendu, Socrate, nous parlons uniquement en faveur des hommes libres. Car, pour les esclaves…

Livre II · SOCRATE

Quand tu seras plus avancé, fils de Clinias, nous examinerons si les lois non écrites permettent qu'il y ait des esclaves ou si, pour les lois non écrites, tous les hommes ne sont pas libres.

Livre II · ALCIBIADE

Tu dis, ô Socrate, des choses redoutables.

Livre II · SOCRATE

Le courage qui trouve redoutables certaines vérités me semble petit.

Socrate — dit encore son accusateur — persuadait à ses disciples qu'il les rendait plus sages que leur père ; ainsi il détruisait en eux le respect filial.

Le respect filial consiste-t-il à croire que mon père et ma mère ont raison dans tout ce qu'ils disent et dans tout ce qu'ils font ? Si tu réponds : Oui, le respect filial est une sottise et une lâcheté dont, en effet, Socrate nous délivrait. Et, si loin que tu pousses sottise et lâcheté, comment réussiras-tu à conserver le respect filial lorsque ta mère dira le contraire de ce que dit ton père ou lorsque les actions de ton père blâmeront les actions de ta mère ?

Quelquefois Socrate rendait ses disciples moins lâchement et sottement respectueux de leurs parents que ne le veulent les lois écrites. Souvent il les rendait plus respectueux que ne l'exigent les lois écrites et la religion. Il enseignait qu'il faut aimer ses parents, les aider, les nourrir, les sauver. Mais il ne faut point croire sans examen ce que disent des hommes qui peuvent se tromper ; qui, en fait, s'ils ne sont point des sages, se trompent à peu près toujours. Et il ne faut pas leur obéir sans examen. Et il ne faut pas, sans examen, imiter tout ce qu'il font. Socrate nous affran-

chissait des faux jugements, que ces faux jugements vinssent de nos parents ou d'autre part. Il nous affranchissait de toute obéissance servile et de toute servile imitation. Quoi que puissent dire à ce sujet les vieillards radoteurs, les poètes comiques et les juges, Socrate avait raison.

J'ai indiqué que parfois il nous enseignait à respecter nos parents mieux que ne le demandent les vieillards radoteurs, les poètes comiques, les juges, les prêtres et les lois écrites. Il n'hésitait pas à blâmer Zeus pour la façon dont on raconte qu'il traita son père Kronos, à blâmer Kronos pour l'outrage que, d'après les poètes, il fit à son père Ouranos. Ou plutôt il ne blâmait point ces fantômes, mais il niait leur existence. Il disait :

— Dès qu'on raconte, touchant un dieu, qu'il a accompli quelque action blâmable, tu sais, par cela seul, que ce dieu n'existe point. Mais quel est le dieu personnel dont on ne conte point quelque action blâmable ?

— Tu crois donc, Socrate lui demandait-on · qu'il n'existe aucun dieu ?

— S'il existe ou non quelque dieu personnel, c'est à ta raison que tu le dois demander, non point à Socrate, à un prêtre, à un poète ou à une loi écrite.

— Mais toi, Socrate, quel est ton avis sur cette question ?

— Mon avis m'importe et ne t'importe point. C'est ce que tu penses, non ce que je pense, qui t'importe. Cependant examine ceci : une personne peut-elle être exempte de toute faute ? et un être qui n'est pas exempt de toute faute, le crois-tu vraiment divin ? Examine encore ceci : une personne n'est-elle pas nécessai-

rement sur plusieurs choses en désaccord avec d'autres personnes ? Mais le divin peut-il être en désaccord avec lui-même ?

Je m'aperçois que mon discours s'égare. Je parlais du respect filial. Socrate en connaissait les limites. légitimes mieux que la religion ne les connaît ou que les lois écrites ne les connaissent. La religion et les lois écrites étendent trop loin ces limites d'un certain côté : elles asservissent l'esprit de l'enfant ; et elles commettent un crime contre l'enfant. Mais, d'un autre côté, elles n'étendent pas assez loin les limites de l'amour filial : elles permettent ou ordonnent au fils de véritables crimes contre son père.

Platon a raconté de façon à peu près exacte la rencontre de Socrate et du prêtre Eutyphron.

Eutyphron courait chez l'archonte-roi dénoncer son père pour impiété, quand il rencontra Socrate qui se rendait au tribunal des Héliastes pour répondre à l'accusation de Mélétos. Socrate, oubliant sa propre affaire, s'entretint longuement avec le prêtre sur ce qui est saint et sur ce qui est impie. Il semblait que les deux hommes disaient des choses générales. Mais ces choses, générales en apparence, touchaient à chaque instant au geste légal, saint et abominable qu'Eutyphron voulait accomplir. De sorte que le prêtre Eutyphron finit par renoncer à poursuivre son père. Socrate remporta en cette occasion une double victoire : il fit oublier à Eutyphron qu'Eutyphron était prêtre et citoyen, il fit souvenir Eutyphron qu'Eutyphron était homme et qu'il était fils.

D'après ses accusateurs, Socrate, parce que la loi permet au fils de lier son père convaincu de folie, affirmait que l'homme instruit a le droit de mettre l'ignorant à la chaîne.

Les accusateurs de Socrate se manifestent ici, comme en plusieurs endroits, des menteurs ridicules.

Il est vrai que quelques disciples ont tiré de certains discours de Socrate des conséquences tyranniques. Mais l'imbécile ou l'homme de mauvaise foi tirent de n'importe quel discours n'importe quelle conséquence. Et celui qui tient un discours n'est nullement responsable des conséquences absurdes et contraires à sa pensée qu'un homme de mauvaise foi ou un imbécile en peuvent tirer.

Quant à Socrate, loin d'admettre que le savant peut charger de chaînes l'ignorant, il affirmait que le signe le plus éclatant de l'ignorance c'est le désir de commander aux autres. Le fou furieux, qui commettrait peut-être un meurtre ou qui peut-être se blesserait lui-même, on est bien forcé de l'enchaîner. Mais le fou ordinaire, celui qui fut probablement ton père ; celui à qui, si tu es un bon citoyen, tu donnes souvent ton vote et à qui, si tu es un bon citoyen, tu obéis plusieurs fois par jour, celui-là, quand tu viendras à découvrir sa folie, tu ne tenteras pas de l'enchaîner ; tu tenteras, par amour pour lui, de l'éclairer. Il est probable que tu n'y réussiras point et tu te déclareras, par amour pour toi, que cet insuccès est chose indifférente.

Socrate — poursuit l'accusateur — ne se contentait pas de détruire dans l'esprit de ses disciples le respect pour leur père ; il leur enseignait à mépriser toute leur famille. Êtes-vous malades, leur disait-il, ou montez-vous sur un vaisseau ; vous ne vous adressez pas à des parents, mais vous écoutez un médecin ou vous vous laissez conduire par un pilote. Il ajoutait même qu'un ami n'est bon à rien s'il n'a aucune science et que seuls enfin méritent honneurs et confiance ceux qui savent ce qu'il importe de

savoir et qui nous le peuvent enseigner. Or il avait l'art de persuader à la jeunesse que lui-même était fort sage et que personne n'avait plus que lui le talent de rendre les autres sages. Et elle croyait que tous les hommes n'étaient rien en comparaison de Socrate.

Ainsi parlaient les accusateurs. De plain pied leur bassesse connaissait le peuple et combien le peuple est envieux. Mais il est vrai que Socrate fut supérieur à tous les hommes. Et il est vrai que Socrate, qui m'a aidé à naître à la sagesse, est mon père plus que celui qui m'a précipité vers la naissance banale. Or ce que je dis, plusieurs le peuvent dire. Ceux qui le peuvent dire et le disent, je les loue deux fois : de le pouvoir dire et de le dire.

Socrate se servait d'autres expressions que les méchants lui ont reprochées avec succès devant le peuple stupide.

— Dès que la vie les a abandonnés, — disait-il — on se hâte de faire disparaître les corps de ceux mêmes qui nous furent le plus chers. Tant que nous vivons, nous aimons notre corps ; nous y coupons cependant, pour le rejeter loin de nous, ce qui est sans utilité, comme l'excès des ongles, des cheveux ou les callosités. Parfois, nous consentons à de vives douleurs pour nous défaire de certaines portions inutiles de nous-mêmes ; nous les faisons extirper ou brûler par un médecin, et nous croyons que ce service mérite salaire.

Parler ainsi, est-ce enseigner qu'il faut se faire couper en morceaux ou qu'il faut enterrer son père vivant ? Laissons aux poètes comiques et aux orateurs cet art ingénieux de ne pas comprendre.

En montrant que ce qui est sans utilité ne mérite pas d'être trouvé ou même conservé, Socrate engageait les jeunes gens à se rendre utiles. Il les avertissait, qu'à n'en rien faire, ils perdraient avec justice la tendresse même de leurs parents.

Quant à lui, il passait sa vie à se rendre utile, à faire découvrir la vérité par les jeunes gens, à diriger sur leurs erreurs et sur leurs défauts la lumière de leur conscience, à les engager à se corriger. Or il faisait ces choses gratuitement. Parce qu'il donnait des véritables biens, tous les vendeurs de faux biens le haïssaient : magistrats, orateurs, poètes mercenaires.

Afin qu'il pût tout donner, il avait réglé son corps de telle sorte qu'il n'avait presque plus de besoins. Le moindre travail suffisait à procurer le peu dont il se contentait. Il ne craignait ni le chaud ni le froid. Je lui ai toujours connu le même vieux manteau. Je me demande comment il le pouvait maintenir propre et sans trous. Il le rapiéçait par je ne sais quelle condescendance pour la foule et pour ne se point montrer fier de sa glorieuse pauvreté. Pour moi, mes vêtements déchirés crient mon mépris aux êtres préoccupés des étoffes dont ils couvrent leur leurs haillons intérieurs. Socrate me reprochait en riant de montrer à travers les trous de mon pallium mon rayonnant et juste orgueil.

Il ne prenait de nourriture qu'autant qu'il avait faim et ne se mettait pas à table avant que son estomac le demandât. Aussi les aliments les plus grossiers lui étaient une ambroisie ; le lupin amer devenait doux dans sa bouche rieuse. Parce qu'il ne buvait jamais avant d'avoir soif ou après sa soif étanchée, toute boisson lui était agréable. Il disait :

— Tu peux accueillir le vin qui se dirige vers toi ; mais, quand tu cherches à boire, cherche de l'eau.

S'il était invité à quelque festin par bienveillance non par vanité, il ne refusait point de s'y rendre. Mais il ne se livrait à aucun excès.

— Repousse — disait-il — comme autant de poisons les mets qui excitent à manger après que la faim est apaisée ; les liqueurs qui engagent à boire lorsque la soif est éteinte. Respecte en ton estomac et en ta tête deux serviteurs de ton esprit.

Il disait encore, tout souriant :

— Résiste aux charmes de Circé et reste un homme.

Car Circé — affirmait-il — n'usait, pour changer les hommes en pourceaux, d'aucun autre enchantement que l'excès du boire et du manger. Et Athéné, pour protéger Odysseus contre les puissants enchantements, lui avait donné ce charme magique : Tu cesseras de manger dès que tu n'auras plus faim ; tu cesseras de boire dès que tu n'auras plus soif.

Ainsi Socrate nous enseignait en badinant et il rendait utiles jusqu'aux plus ridicules histoires sur les dieux et les héros.

Parfois je lui disais, au sujet de certains préceptes communs :

— Ô Socrate, ce que tu enseignes en ce moment, tous le savent et peu le pratiquent. La science ne suffit donc pas à former la vertu ; il y faut encore la force.

Mais lui prétendait que, jusqu'à ce qu'elle donne la force de lui obéir, la science n'est pas encore science. Lorsque je tombe, c'est toujours parce que la lumière dans quoi je marche reste insuffi-

sante. Je persiste à croire, malgré Socrate, que certaines jambes faibles flageolent et tombent jusque dans la lumière la plus pure et que de bons yeux ne suffisent pas toujours à faire marcher droit.

Socrate ne s'était pas élevé seulement au-dessus de toutes les jouissances qui flattent le corps ; il méprisait aussi, ridicules et amollissantes, les prétendues commodités procurées par la richesse. Accepter de l'argent de quelqu'un, c'était, selon lui, se livrer sans compensation à un maître et tomber dans la plus honteuse des servitudes.

Tous les sophistes n'étaient pas sages en toutes choses. Plusieurs recevaient de l'argent de ceux qui les écoutaient. Quelques-uns se montraient envieux et ils s'efforçaient pour arracher aux autres leurs disciples.

Parmi les plus mauvais sophistes il convient de citer Antiphon. La suite de sa vie prouva qu'il avait toutes les ambitions extérieures ; et, pour les satisfaire, il ne recula ni devant l'assassinat légal, ni devant la guerre civile. On n'a pas oublié ses crimes d'aspirant au gouvernement, ses crimes de gouvernant. On connaît sa fin misérable quand ces Quatre-Cents, dont il était le chef le plus cruel, furent renversés.

Au temps de ma jeunesse, il cherchait à gagner de l'argent par deux moyens : à qui voulait payer, il répétait les enseignements de Gorgias touchant l'art de parler ; il écrivait des plaidoyers mercenaires pour les accusés incapables de composer eux-mêmes leur défense. Il fut le premier inventeur de ce trafic dégoûtant qui donne à l'argent ce qui se doit accorder à la pitié.

Cet Antiphon s'irritait du grand nombre de jeunes gens qui écoutaient Socrate et que, parmi ces jeunes gens, on en vît de riches qui eussent pu payer magnifiquement les leçons d'Antiphon. Ce qui mettait le comble à sa fureur c'est que, entre ces jeunes gens riches, il y en avait — Critias d'abord, Platon ensuite — dont la famille était alliée à la famille d'Antiphon. Il considérait comme une trahison qu'ils préférassent un autre sophiste à leur allié et il affirmait que cette trahison lui causait un tort considérable. Chaque fois qu'il rencontrait un disciple de Socrate, un de ceux principalement qui étaient riches, il lui expliquait qu'on perdait son temps auprès du grossier fils de Sophronisque mais, auprès du grand Antiphon, on apprenait rapidement et sûrement les secrets qui rendent habile et qui rendent heureux.

Bien des fois aussi, agresseur toujours vaincu et meurtri, mais que sa haine force à recommencer le dangereux combat, il vint discuter avec Socrate. Il affirmait que Socrate se rendait malheureux lui-même et rendait malheureux ceux qui l'écoutaient.

Xénophon a rapporté trois des entretiens que Socrate et Antiphon eurent en de telles occasions. Selon sa coutume, ce patriote d'une autre patrie que la sienne, cet athénien qui combattit pour Sparte et contre Athènes fait du cosmopolite Socrate un patriote et un athénien. Car il ne s'est épargné aucun mensonge et à celui qu'il appelle son maître il n'a épargné aucun ridicule. D'une façon générale, si on oublie cet amour de la patrie sottement prêté à un sage, une partie des entretiens de Socrate et d'Antiphon a été rapportée par le fils de Gryllos avec quelque fidélité. Néanmoins je les dirai à mon tour. Je serai d'une exactitude plus scrupuleuse et, sur les points qui importent, je serai plus complet.

Livre II · ANTIPHON

Jusqu'à ce que je te connaisse, Socrate, je croyais que ceux qui professent la philosophie devaient être les plus heureux des hommes. Ma raison n'était pas seule à le proclamer ; mon expérience et celle de quelques autres le proclamait aussi. Pour ne parler que de moi, je trouve dans la philosophie mille ressources de bonheur et j'enseigne à mes disciples à trouver dans la philosophie mille ressources de bonheur. Mais toi, la façon dont tu vis est telle qu'un esclave aussi mal nourri s'enfuirait de chez son maître au risque de tous les supplices. Tu manges les aliments les plus grossiers. Je t'ai vu accepter jusqu'au lupin amer. Le plus souvent ta boisson est l'eau insipide. Tu vas couvert d'un méchant manteau, le même pour toutes les saisons et ta peau ignore la caresse d'une souple et douce tunique. Tes pieds sont nus. L'argent, cher Socrate, est deux fois agréable ; il est agréable quand on le reçoit, il est agréable quand on l'utilise. Seul il paie les plaisirs et permet une vie décente. Or tu refuses l'argent même qu'on t'offre, de sorte que tu en manques pour les dépenses les plus nécessaires. Les autres maîtres s'appliquent à faire suivre leur exemple par ceux qui les écoutent. Si tu fais comme les autres maîtres, j'admire en toi, cher Socrate, le premier homme du monde pour enseigner l'art de se rendre malheureux.

Livre II · SOCRATE

Je le vois, cher Antiphon, ma vie te paraît triste et pénible. Je gagerais que tu aimerais mieux mourir que d'être condamné à vivre

comme moi.

Livre II · ANTIPHON

Tu gagerais à coup sûr, cher Socrate.

Livre II · SOCRATE

Examinons donc ce que tu trouves de si désagréable dans ma façon de vivre.

Livre II · ANTIPHON

Je viens de le dire, fils de Sophronisque.

Livre II · SOCRATE

Tu me plains d'abord parce qu'on m'offre rarement de l'argent et parce que si, par hasard, on m'en offre, je le refuse ?

Livre II · ANTIPHON

Je te plains, en effet, pour ces deux choses. Pour la première, je te plains comme on plaint un malheureux qui n'est pas tout à fait innocent de son malheur, Pour la seconde, je te plains comme on plaint un fou.

Livre II · SOCRATE

Mais moi, je me réjouis de ces deux choses et particulièrement de la seconde. Car je me réjouis des biens qui dépendent tout à fait de moi et que je m'accorde à moi-même plus que des biens qui ne dépendent pas tout à fait de moi.

Livre II · ANTIPHON

J'ai vu d'autres fous se réjouir de leur folie.

Livre II · SOCRATE

Celui qui reçoit de l'argent de ses disciples le reçoit-il gratuitement ou faut-il qu'il tienne ses engagements ?

Livre II · ANTIPHON

Il tient ses engagements, si toutefois tu parles d'un honnête homme.

Livre II · SOCRATE

Ainsi je parle d'un malheureux esclave souvent contraint de s'entretenir avec des gens qui lui déplaisent, sur des sujets qui ne l'intéressent point, à des heures où il préférerait faire autre chose. Mais moi je reste un homme libre. Je converse avec des gens que j'aime, sur des sujets qui me passionnent, aux heures où il m'est doux d'interroger et de répondre. En ce moment, toi-même ne goûtes-tu pas à notre discussion certain plaisir animé qu'aucune somme d'argent ne te pourrait donner.

Livre II · ANTIPHON

Il y a temps pour tout, excellent Socrate.

Livre II · SOCRATE

Et n'apportes-tu pas à me convaincre, excellent Antiphon, plus de zèle et plus joyeux que tu n'en apportes certains jours à instruire tes disciples ?

Livre II · ANTIPHON

On fait certaines choses pour de l'argent, Socrate ; certaines autres, pour le plaisir.

Livre II · SOCRATE

Mais moi je fais tout pour mon plaisir. Je goûte donc plus de plaisir que toi ; en outre, j'échappe aux contraintes où t'engage ton amour de l'argent. En ces deux points au moins, je veux, cher Antiphon, que tu me déclares plus heureux que toi.

Livre II · ANTIPHON

L'enfant qui passe ses journées à jouer au cottabe, aux osselets, à jour-ou-nuit, ou comme ils disent aussi à l'osrakinde et à je ne sais quelles autres puérilités semblables, te paraît-il plus heureux que l'homme qui fait bien ses affaires ?

Livre II · SOCRATE

Sans aucun doute. Car les jeux de l'enfant sont beaux et libres. Mais les occupations de l'homme que tu vantes ne sont pas toujours exemptes de laideur et de servitude.

Livre II · ANTIPHON

Mais tes plaisirs d'enfant, tu les paies trop cher et d'un prix que ne consentira nul homme raisonnable.

Livre II · SOCRATE

Peut-être je ne les paie point, mais ce sont eux qui me paient royalement.

Livre II · ANTIPHON

Que veux-tu dire, Socrate, et quel paiement entends-tu ?

Livre II · SOCRATE

Tu méprisais tout à l'heure les aliments dont je me nourris. Dis-moi les raisons de ce mépris. Ma nourriture est-elle moins propre que la tienne à entretenir la vie et la santé ? Ou la crois-tu plus rare et plus difficile à trouver ?

Livre II · ANTIPHON

Ne m'attribue pas de telles sottises. Mes aliments caressent mieux le palais. Tes repas sont des besognes désagréables ; mes repas sont des voluptés.

Livre II · SOCRATE

Je ne mange que lorsque j'ai faim, et tout aliment me donne la volupté d'apaiser ma faim. Je ne bois que lorsque j'ai soif et la soif fait l'eau meilleure que tous les vins. Peut-être le nectar dont se réjouissent les dieux est-il, sur une soif ardente, une eau limpide et fraîche.

Livre II · ANTIPHON

Je ne crois pas cela, Socrate.

Livre II · SOCRATE

Je dis en riant et avec doute une chose que j'ignore. Car jusqu'ici je n'ai jamais vu boire un dieu. Mais, si j'avais la puissance divine, mes choix ne varieraient point : mon nectar ordinaire serait, comme aujourd'hui, l'eau claire des belles fontaines et, lorsque j'aurais faim, tout me deviendrait ambroisie. Mais dis-

moi, excellent Antiphon, pourquoi tu changes de vêtement selon les saisons.

Livre II · ANTIPHON

Tu poses les questions les plus ridicules et les plus inutiles. Ou ignores-tu ce que savent tous les enfants ?

Livre II · SOCRATE

Aïe pitié de mes ignorances, cher Antiphon. Et, sans les blâmer, les mesurer ou les comparer, réponds à ma question touchant la différence entre tes vêtements d'hiver et tes vêtements d'été.

Livre II · ANTIPHON

Ta question, il me semble, contient la réponse que tu exiges. Mes vêtements d'hiver doivent me garantir contre le froid ; mais l'été je leur demande de ne pas surcharger un corps déjà écrasé par la chaleur.

Livre II · SOCRATE

Ai-je reçu de la nature ou me suis-je fait moi-même un corps plus divin que le tien ? Ni le froid ni le chaud ne me gênent. Ou m'as-tu jamais vu rester à la maison par crainte du froid ? m'as-tu jamais vu, par crainte de la chaleur, disputer un ombrage à qui que ce soit ? Sais-tu pourquoi je porte un manteau ? C'est pour obéir un peu à une coutume qui me semble indifférente. Ou peut-être mon corps n'est plus assez jeune et ne fut jamais assez beau pour réjouir les yeux et me faire aimer.

Livre II · ANTIPHON

Et tes pieds de pauvre restent nus !

Livre II · SOCRATE

As-tu vu qu'ils fussent blessés ? me refusent-ils d'aller où je veux aller ?… Je me suis délivré, Antiphon, de mille servitudes et cette multiple délivrance me fait multiplement heureux. Tu t'irrites quand la chère qu'on te présente ne te paraît pas assez délicate ou si ta tunique n'est pas assez douce et assez souple. Je t'ai entendu l'autre jour adresser des reproches véhéments au marchand qui t'a vendu ton manteau. Or tu t'es fait l'esclave de besoins si absurdes que je n'ai même pas compris de quoi tu te plaignais. Mais je t'ai plaint dans mon cœur et je continue à te

plaindre, infortuné Antiphon, comme on plaint un malheureux qui n'est pas tout à fait innocent de son malheur.

Livre II · ANTIPHON

Tu me rends raillerie pour raillerie. Cependant, au secret de ton esprit, tu penses comme moi.

Livre II · SOCRATE

Tu dis encore, mon pauvre Antiphon, une chose que je te pourrais dire. Suppose donc que je l'ai dite ou que je ne l'ai point dite.

Livre II · ANTIPHON

Je supposerai sur ce point ce qu'il te plaira.

Livre II · SOCRATE

L'esprit qui s'inquiète de mille besoins qu'il a créés à son corps, le crois-tu plus libre que l'esprit qui peut se donner entier, ou à peu près, aux belles pensées ?

Livre II · ANTIPHON

Tu retournes les choses de façon singulière.

Livre II · SOCRATE

Pour moi, je crois que, s'il est des dieux, leur félicité est d'être exempts de tout besoin. L'homme ne saurait se donner un bonheur aussi complet. Mais plus il diminue ses nécessités, plus il approche de la condition divine. Et, si le divin te paraît le parfait, plus l'homme diminue ses besoins, plus il approche de la perfection.

Un autre jour, Antiphon lui dit :

— Je veux croire, Socrate, que tu es un homme juste.

— Je m'y efforce, du moins.

— Mais, plus tu réussis à être juste, plus tu avoues que tu n'es point sage.

— Ce que tu dis me paraît étrange, excellent Antiphon.

— Ne me fais pas dire, excellent Socrate, autre chose que ce que je dis. Car c'est assez ta coutume. Je ne dis pas que sagesse et justice soient deux ennemies. Je dis que, puisque tu es juste et que tu ne reçois nul argent de tes disciples, tu avoues par là même que ce que tu leur donnes est sans aucune valeur. Or crois-tu que la sagesse soit sans aucune valeur ?

— Je crois tout le contraire.

— Tu ne donnerais pas gratuitement quoi que soit qui vaille quelque argent, ni ton manteau, ni ta maison, ni les légumes et le pain que tu viens d'acheter.

— Si un jour tu es plus pauvre que moi, Antiphon, et que tu me demandes les choses que tu dis, je les partagerai volontiers avec toi.

— Si un tel jour arrivait, je le considérerais comme malheureux et pour toi et pour moi. Mais je dis mal. Pour toi il serait plus que malheureux, car ce que tu ferais ne serait ni d'un juste ni d'un sage, mais d'un fou.

— Désires-tu que nous examinions, Antiphon, si la sagesse, la justice et cette générosité que tu nommes généreusement folie se peuvent séparer ou non ?

— Je ne désire rien de semblable aujourd'hui, Socrate. Je désire uniquement que tu avoues ceci : en refusant l'argent de tes disciples, tu confesses, toi qui es juste, que ce que tu leur donnes vaut moins que leur argent.

— Et si je ne confessais rien de tel, subtil Antiphon ?… Si ma manière d'agir louait, au contraire, dans la sagesse, un bien tellement supérieur à l'argent que nul argent ne le saurait payer ?…

— Certes, tu dis vrai touchant la valeur incomparable de la sagesse. C'est pourquoi j'exige de mes disciples tout l'argent qu'ils me peuvent donner. Mais ils savent reconnaître, s'ils sont justes, que nul argent n'équivaut à mes bienfaits, et ils doivent, s'ils sont justes, me conserver une éternelle gratitude.

— Si une femme fait payer ses caresses, comment Antiphon appelle-t-il cette femme ?

— Je l'appelle, comme tout le monde, une courtisane. Mais quel rapport ta question peut-elle avoir avec ce que nous disions ?

— Un rapport trop étroit, subtil Antiphon, pour que j'aie besoin de te le dire et pour que je te fasse l'injure de le dire devant toi. L'amour et la sagesse sont de trop grand prix pour qu'on les fasse payer. J'ai toujours soupçonné que ce que vend la courtisane, c'est apparence et grimace, non amour. Et, quand un sophiste vend ses paroles, il y a dans ses paroles apparence et grimace, non sagesse. Dans l'amour véritable et dans la véritable sagesse, la volupté de donner égale, si elle ne le surpasse, le plaisir de recevoir.

— Tu deviens injurieux, Socrate. Comme je vaux mieux que toi, je me retire pour ne pas céder au désir de t'injurier à mon tour.

Le même Antiphon lui disait une autre fois :

— Tes jeunes amis croient apprendre auprès de toi à devenir des hommes d'État. Pourquoi donc ne te mêles-tu pas des affaires publiques que, d'après ces jeunes gens, tu entends si bien ?

— Ceux qui deviennent des hommes politiques n'étaient pas mes vrais amis, — répondit Socrate. Et ils n'ont pas compris mes paroles. Ou plutôt ils se sont appliqués à ne les point comprendre. Je n'enseigne pas à devenir homme d'État ; j'enseigne à ne le point devenir. J'affranchis des servitudes et des ignorances qui engagent à faire de la politique.

Livre II · ANTIPHON

Si tu n'apprends qu'à ne pas faire, tu enseignes une science faible et sans beauté.

Livre II · SOCRATE

J'enseigne la plus belle, la plus utile et la plus rare des sciences quand j'enseigne à n'entreprendre que ce qu'on peut réussir.

Livre II · ANTIPHON

Nul donc de tes disciples ne te semble capable de conduire le peuple ?

Livre II · SOCRATE

Nul de mes disciples, si toutefois j'ai des disciples ; nul des tiens ; nul de ceux d'aucun autre sophiste. Et, pour tout dire d'un mot, aucun homme ne me paraît capable de conduire un peuple.

Livre II · ANTIPHON

Cependant Périclès aujourd'hui, Solon autrefois et, si nous regardons hors d'Athènes, ce Lycurgue ou ce…

Livre II · SOCRATE

Les hommes que tu dis ont paru conduire le peuple. Le peuple les a conduits. Ces maîtres apparents furent les plus inquiets et les plus vils des esclaves.

Livre II · ANTIPHON

Dis-moi donc ce que tu enseignes à tes disciples, afin que je sache si tu enseignes quelque chose qui vaille d'être appris.

Livre II · SOCRATE

Interroge ceux qu'il te plaît d'appeler mes disciples. C'est le meilleur moyen de savoir ce qu'ils ont appris ou n'ont pas appris auprès de moi. Regarde le sourire de mon jeune ami Aristippe et comme tout son corps immobile semble cependant se diriger vers toi. À ces signes je connais qu'il désire te répondre. Consens-tu qu'il prenne ma place ? Car, si je dis moi-même quels progrès me doivent mes amis, on m'accusera de me vanter comme un so-

phiste quand il cherche, pour augmenter le nombre des mets qu'on apporte sur sa table, à augmenter le nombre de disciples qui l'écoutent.

Livre II · ANTIPHON

Puisque tu le préfères, j'interrogerai Aristippe. Réponds-moi donc, beau jeune homme. On m'a conté, de diverses parts, que tu es venu de Cyrène pour entendre Socrate et que, dans les commencements, tu lui as offert de l'argent. Ces choses sont-elles vraies ?

Livre II · ARISTIPPE

Ces choses sont vraies. Mais l'argent que j'ai envoyé à Socrate, Socrate l'a refusé.

Livre II · ANTIPHON

S'il l'avait accepté, ne regretterais-tu pas de le lui avoir donné ?

Livre II · ARISTIPPE

Je regretterais de ne pouvoir lui en donner davantage.

Livre II · ANTIPHON

Pourquoi, et que t'a-t-il enseigné de si précieux ?

Livre II · ARISTIPPE

Il m'a enseigné à n'être esclave ni sous le nom d'esclave ni sous le nom de maître.

Livre II · ANTIPHON

Tu parles bizarrement, subtil Africain.

Livre II · ARISTIPPE

Il m'a enseigné à être véritablement un homme libre.

Livre II · ANTIPHON

Un maître, à tes yeux, n'est donc pas un homme libre ?

Livre II · ARISTIPPE

Tu l'as dit.

Livre II · ANTIPHON

Alors tes yeux sont aveugles.

Livre II · ARISTIPPE

J'aurais parlé comme toi avant de connaître Socrate. Aujourd'hui je sais que le maître et l'esclave forment un couple uni et meurtri par la même chaîne.

Livre II · ANTIPHON

Ainsi tu crois toutes les folies de Socrate ?

Livre II · ARISTIPPE

Dans les choses que dit Socrate, il y a des points dont je ne conviens pas encore. Peut-être parce que je ne les entends pas suffisamment. Je ne sais si plus tard j'adopterai toutes les opinions de Socrate ou seulement quelques-unes. Aujourd'hui, Anti-

phon, je suis plus proche de ta pensée que de la sienne sur la question du plaisir et du bonheur. Ou plutôt, je crois, mon opinion n'est ni la sienne ni la tienne.

Livre II · ANTIPHON

Dis ton opinion sur le plaisir, si toutefois elle ne doit pas te faire oublier le véritable sujet de notre entretien, c'est à savoir que je déclare beau et utile de commander, mais tu soutiens que commander est nuisible et sans beauté.

Livre II · ARISTIPPE

Loin que mon opinion sur le plaisir m'écarte de la question que tu dis, elle me semble nécessaire à ce que je te persuade ou à ce que tu me persuades. Je soupçonne que c'est la raison pour quoi Socrate a préféré que l'entretien continuât avec moi. Car Socrate aurait remonté beaucoup plus haut, et il aurait voulu te faire convenir que le plaisir n'est rien ou peu de chose.

Livre II · SOCRATE

Tu risques d'avoir deviné, subtil Aristippe.

Livre II · ARISTIPPE

Mais nous sommes, Antiphon et moi, deux amis du plaisir ; et c'est dans le plaisir que nous plaçons l'un et l'autre le souverain bien.

Livre II · ANTIPHON

Nous ne sommes pas seuls de cet avis, cher Aristippe.

Livre II · ARISTIPPE

Tu dis vrai, cher Antiphon. Et parfois j'ai honte à cause de ceux qui parlent comme moi. Mais je songe alors que nous sommes nombreux aussi à vanter le climat d'Athènes. Et, si Aristophane ou d'autres hommes vils louent Athènes couronnée de violettes, il n'y a pourtant nulle honte à aimer cette ville, comme Socrate, au point de ne jamais s'en éloigner.

Livre II · ANTIPHON

Tu parles avec vérité et tu me parais supérieur à ton maître.

Livre II · ARISTIPPE

Il faudrait que je sois singulièrement vaniteux ou singulièrement stupide pour accepter un tel éloge. Mais je soupçonne qu'on paraît à Antiphon un homme supérieur dès qu'on parle comme Antiphon.

Livre II · ANTIPHON

Malicieux Aristippe !

Livre II · ARISTIPPE

Il est donc convenu entre nous que le plaisir est le plus grand des biens, ou plutôt le seul bien de l'homme. Les autres choses que nous appelons des biens, nous leur donnons ce nom glorieux parce qu'elles nous paraissent des mères de plaisirs proches ou lointains.

Livre II · ANTIPHON

Tu parles admirablement, parce que tu penses admirablement.

Livre II · ARISTIPPE

Il n'est pour l'homme que deux maux réels : la douleur et la privation du plaisir. Les autres choses que nous appelons des maux c'est qu'elles risquent d'être mères de douleurs proches ou lointaines. Ou bien elles nous volent des plaisirs.

Livre II · ANTIPHON

Tout ce que tu dis en ce moment me charme comme une lumière. Continue et tu verras que ce qu'elle éclaire est le contraire de ce que prétend Socrate.

Livre II · ARISTIPPE

Les vrais plaisirs sont les plaisirs du corps. La sagesse et l'intelligence ne servent qu'à se les procurer quand on ne les a pas ; à les conserver, quand on les a, et à les mieux goûter.

Livre II · ANTIPHON

Jusqu'ici tu as parlé comme le plus sage des hommes. Maintenant considère ce point : les succès politiques ne procurent-ils pas mille biens utiles à nos plaisirs ?

Livre II · ARISTIPPE

Mais avec ces biens — que je puis acheter à meilleur compte — ils amènent mille douleurs et mille empêchements.

Livre II · ANTIPHON

Je ne sais ce que tu veux dire.

Livre II · ARISTIPPE

Le sage ne songe qu'à lui-même et à quelques amis qui lui rendent joie pour joie. Mais celui qui se préoccupe de ses concitoyens mène une vie de labeur continuel, de fatigue, d'inquiétude. Il faut qu'il contente les caprices du peuple. Or ces caprices sont changeants comme la mer et souvent impossibles à prévoir. L'homme politique doit toujours craindre la tempête et l'accusation. Il se croit le maître du peuple. Dis-moi, Antiphon, suis-je le maître de celui dont je dois satisfaire les caprices, de celui dont je dois deviner les sentiments pour les exprimer comme s'ils étaient mes sentiments ; de celui qui, si par hasard je me trompe, m'enverra en prison, en exil ou me mettra à mort ? L'esclave est d'autant plus malheureux que son maître est plus méchant et plus capricieux. Mais Démos est le plus capricieux et le plus méchant des maîtres. Et le serviteur de Démos m'apparaît le plus infortuné de tous les hommes.

Livre II · ANTIPHON

Mais celui qui n'a aucune puissance, l'orateur et l'homme politique peuvent, dès qu'ils le veulent, le faire condamner.

Livre II · ARISTIPPE

Je saurai n'être pas non plus celui-là.

Livre II · ANTIPHON

Le puissant, l'ignores-tu ? peut arracher des larmes aux faibles, les subjuguer, en faire ses esclaves. Tu as semé ; le puissant vient et coupe ta moisson. Tu as planté un arbre ; il l'arrache, s'il lui plaît, ou il mange son fruit. Les puissants assiègent le faible de toutes parts. Tu ne peux échapper aux uns qu'en te mettant au service des autres afin qu'ils te protègent. Ainsi tu deviens nécessairement l'esclave de ceux que tu appelles les esclaves du peuple. Ton sort, plus incertain, dépend et de leur sort et de leur caprice.

Livre II · ARISTIPPE

Tu me connais mal, Antiphon. Je ne fais la cour à personne, sauf au seul Socrate ; mais il est exempt de caprice. Je ne m'attache à

aucun parti ni à aucun pays. Je vis partout en étranger. Je ne soulève nulle part ni la haine ni l'envie. Qu'un jour, par la faute des hommes ou des choses, je me trouve mal à Athènes, je saurai me diriger vers quelque autre ville, emportant, comme Bias, tout mon bien avec moi.

Livre II · ANTIPHON

Quel bien te vantes-tu d'emporter partout avec toi ?

Livre II · ARISTIPPE

Ce bien est multiple. C'est d'abord mon corps, instrument de mes plaisirs. C'est ensuite ma prudence qui saura, toujours et partout, me procurer des plaisirs.

Livre II · ANTIPHON

Socrate ne te reprocherait-il point d'être esclave du plaisir ?

Livre II · ARISTIPPE

Autrefois, il me l'eût reproché avec justice. Maintenant, il m'a appris à rester toujours maître de moi. Je possède les plaisirs et

n’en suis point possédé. Que Laïs cesse de m’accorder ses baisers, je trouverai d’autres baisers.

Livre II · ANTIPHON

Mais si quelque accident ou quelque maladie te défigure et que tu ne trouves plus de baisers ?…

Livre II · ARISTIPPE

N’ai-je pas deux mains pour satisfaire mes besoins de volupté ? Ou crois-tu que je mette les frottements que m’accorde Laïs beaucoup au-dessus de ceux que je puis m’accorder à moi-même ?

Livre II · SOCRATE

Arrête-toi, mon Aristippe. Car tu dis des choses laides.

Livre II · ARISTIPPE

Tu m’étonnes, Socrate, quand tu déclares laide une partie, quelle qu’elle soit, de l’art de se suffire à soi-même. Mais, si tu le veux, négligeons ce détail. J’appelle sage celui qui sait éviter également

la peine d'obéir, la peine de commander, la peine de persuader C'est pourquoi, ayant dit ce qu'il me plaisait de dire, je cesse l'entretien. Ainsi je démontre, une fois encore, qu'Aristippe est le plus libre des hommes.

En prononçant ces derniers mots le cyrénéen s'éloignait d'un air plus railleur que fier. Ou plutôt sa fierté était du rire et une parodie de la fierté véritable. Socrate riait, Antiphon riait ; tous ceux qui étaient là riaient avec eux.

Je me trompe. Il y avait quelqu'un qui ne riait pas.

Anytos, en effet, assistait à l'entretien. Hypocrite comme tous les hommes de son parti et, en paroles, défenseur zèlé des mœurs sévères, cet orateur aristocratique se gonfla d'indignation apparente et s'écria :

— Combien le grand Aristophane a raison quand il dénonce en ce misérable Socrate le pire corrupteur de nos jeunes gens !

Socrate, tout souriant, remarqua :

— Aristippe, — comme Platon et quelques autres — dit plusieurs choses que je ne lui ai pas enseignées. Mais qui donc pourrait répéter des choses que j'enseigne, moi qui ne sais rien que mon ignorance ?

Livre II · ANTIPHON

Alors quel avantage tes disciples trouvent-ils à s'entretenir avec toi ?

Livre II · SOCRATE

Àceux qui m'écoutent j'apprends comment on s'écoute et se découvre soi-même.

Livre II · ANYTOS

Aristippe a entendu et découvert en lui, grâce à toi, des choses qui ne me paraissent pas louables.

Livre II · SOCRATE

Peut-être en toi aussi, cher Anytos, il y a des choses peu louables. Si tu m'écoutais assez souvent, tu finirais, qui sait ? par t'écouter toi-même jusqu'à les entendre. Mais ensuite, descendant plus profond en ton être, tu y découvrirais la honte et la haine de ces choses. Et cette science nouvelle t'affranchirait ensemble de ces choses, et de cette honte, et de la douleur de te haïr.

Livre II · ANYTOS

Veux-tu dire que demain Aristippe parlera autrement qu'aujourd'hui ?

Livre II · SOCRATE

Demain est bien près d'aujourd'hui. Demain sera, comme aujourd'hui, un petit jour d'hiver. Mais il y aura, la saison suivante, des journées plus longues. La lumière peut-être grandira aussi dans Aristippe. De sorte qu'il répétera les vérités qu'il vient de dire sans les mêler avec des erreurs et des laideurs.

Ici, Socrate se tourna vers moi :

— Antisthène — demanda-t-il — ne pourrait-il nous dire pourquoi Aristippe a pris la fuite après avoir lancé son javelot et sans attendre le combat corps à corps ?

Je répondis :

— Le mal qu'il a fait à Antiphon, Antiphon le lui pouvait rendre en partie. Mais je crois qu'il a craint surtout ce que tu dirais après eux.

Livre II · SOCRATE

Dis d'abord ce que lui pouvait riposter Antiphon.

Livre II · ANTISTHÈNE

Pourquoi Antiphon ne le dirait-il pas lui-même, puisqu'il est encore avec nous ?

Livre II · SOCRATE

Mon Antisthène fait le paresseux et l'indolent. C'est que mon Antisthène aime un peu trop à étonner, et il varie les moyens de produire l'étonnement. Il désire nous faire oublier sa vaillance avant de déployer sa vaillance. Éloquent Antiphon, voudrais-tu, pour l'amour d'Antisthène, pour l'amour de tous ceux qui nous écoutent, pour le plaisir aussi de Socrate, nous dire ce que tu allais répondre à Aristippe ?

Livre II · ANTIPHON

J'allais lui demander en riant si, depuis qu'Héraklès a détruit quelques brigands, il s'imagine que personne n'ose plus molester les étrangers. Nous voyons ceux mêmes qui, dans leur patrie, sont à la tête du gouvernement, porter des lois pour se protéger contre l'injustice. Non contents d'avoir auprès d'eux leurs parents et leurs amis, ils se font un parti intéressé à les défendre. Ils entourent leur ville de murailles et rassemblent des armes. Ces précautions ne leur suffisent pas et ils se ménagent des alliances au dehors. Encore, après tant de soins, ne sont-ils pas toujours à l'abri des attentats. Et toi, Aristippe — je parle comme il s'était encore présent, dans l'espoir qu'Antisthène, ou son ami Eschine, ou quelque autre lui répétera mes paroles victorieuses — toi, Aristippe, tu te disposes à passer une partie de ta vie seul sur les routes parce que, sans doute, il ne s'y commet jamais aucun crime. Dans les cités même, tu seras toujours le dernier, le plus faible, le plus indifférent à tous. Tu seras donc le plus exposé à la

violence et à l'injure. Mais je crois inutile de développer des vérités aussi évidentes.

Livre II · SOCRATE

Antisthène voudrait-il supposer une réponse d'Aristippe ?

Livre II · ANTISTHÈNE

Aristippe répondrait, je pense, en distinguant entre les diverses injures qu'on lui peut faire. Toutes celles qui ne frappent que l'imagination, comme les outrages en paroles, les exils et autres choses semblables, il est assez philosophe pour en rire. Si quelqu'un essaie de se moquer d'Aristippe, c'est le moqueur qui restera moqué. Il est d'ailleurs de caractère doux et serviable ; son esprit est agréable et ingénieux. De sorte que, partout où il ira, il se fera des amis. Mais, s'il habite un jour une ville où personne ne l'aime, comme il ne se mêle point aux querelles et n'insulte personne, il n'aura pas non plus d'ennemis. Il lui reste à craindre les seuls maux qu'on fait par intérêt. Or sa sagesse est assez grande et subtile pour qu'il découvre mille voluptés naturelles et qu'il en jouisse même si on lui a pris tout son argent.

Livre II · ANTIPHON

Mais, si quelqu'un s'empare de lui et le réduit en esclavage ?…

Livre II · ANTISTHÈNE

Il est assez philosophiquement paresseux pour que peu de gens soient tentés de s'embarrasser d'un tel esclave. Son esprit ingénieux, si la chose advenait, lui fournirait chaque jour un moyen de ne rien faire, un moyen de mener, dans l'esclavage apparent, une vie nonchalante, une vie de maître ou plutôt d'homme libre. Celui-là seul consentira à le garder dans sa maison qui aimera les grâces de l'esprit et les sourires de la parole. Mais un tel homme, s'il achète Aristippe et croit acquérir un esclave se trompera lourdement car il aura acquis un maître. Aristippe a donc beaucoup de chances d'être toujours heureux de la façon dont il veut être heureux. Il a pourtant contre lui des chances que Socrate ou même Antisthène n'ont point contre eux.

Livre II · ANTIPHON

Quelles chances dis-tu ?

Livre II · ANTISTHÈNE

J'ai supposé jusqu'ici qu'Aristippe ne rencontrera que des gens ordinaires. Mais, s'il tombait aux mains d'un homme complètement fou ou qui fût d'une méchanceté singulière… Celui-là peut-être l'accablerait de coups de fouet, le jetterait dans des cachots, le priverait de nourriture, lui ferait subir, en un mot, toutes sortes de punitions et de supplices peu tolérables à qui met son bien dans le plaisir.

Livre II · ANTIPHON

Quelle présomption fait croire à Antisthène qu'Antisthène est complètement à l'abri de tels maux ?

Livre II · ANTISTHÈNE

Aucun homme n'est complètement à labri des accidents extérieurs que j'ai dits et d'autres accidents semblables. Mais Antisthène s'est fait la force nécessaire pour porter tous les fardeaux. Et son ardeur philosophique peut-être appelle les plus lourds fardeaux. L'adversité manifeste seule notre force d'âme et je défie le destin. Tous les maux qu'on croirait pouvoir faire à Antisthène seraient des biens pour Antisthène. Car il n'est pas de ceux qui reculent devant la gloire ; mais, lutteur sûr de lui, il ne demande que la lutte.

Livre II · SOCRATE

J'aime Antisthène pour sa force. Je blâme Antisthène de faire, sans nécessité, ostentation de sa force. Tu serais plus beau, mon fils, si ta beauté s'étalait moins orgueilleusement.

Livre II · ANTISTHÈNE

Peut-être mon orgueil est une lumière qu'irradie nécessairement le soleil de ma force.

Livre II · SOCRATE

Apprends, mon Antisthène, à sacrifier aux grâces et à parler moins pompeusement, surtout quand tu parles de toi.

Mon admiration pour Socrate m'empêcha de répliquer. Mais j'ai besoin de mon orgueil. Il fait partie de ma force.

Socrate m'était supérieur, qui était fort sans orgueil. Mais il n'y eut qu'un Socrate et il n'y aura jamais beaucoup d'Antisthènes.

J'enseigne à mes disciples cet orgueil que Socrate voulait imprudemment me désapprendre et qui est nécessaire à la vertu de tous les hommes, le seul Socrate excepté.

Conserver mon orgueil, c'est protéger ma sagesse et obéir au grand précepte : Connais-toi toi-même. Oui, Socrate se trompait

en me voulant plus parfait que je ne puis être et en essayant de m'arracher l'outil de la perfection que je puis réaliser. Si je ne craignais de paraître trop subtil, moi que Sathon accuse de manquer de subtilité, j'ajouterais qu'il y a quelque louable modestie à reconnaître que j'ai besoin de mon orgueil pour me soutenir.

Livre III

Socrate disait souvent que la sagesse n'a pas pour ennemie l'ignorance mais la folie. Or ce qu'il appelait folie, c'est l'ignorance quand elle s'accompagne de la croyance qu'on sait.

— Le sage — affirmait-il — connaît certaines choses et il sait qu'il ignore tout le reste. Le sage s'applique uniquement à connaître la profondeur de ses besoins, la hiérarchie de ses besoins et les limites de ses forces. Le fou ignore tout cela et croit connaître tout cela. Et il y a des fous qui s'imaginent que leurs forces n'ont aucune limite.

« Quand il s'agit des forces du corps, le peuple rit des plus présomptueuses entre ces ignorances. Le peuple rit, quand le fou Athénodore, qui se croit un titan, se baisse sous la porte de la ville dans la crainte de heurter son front ou quand, embrassant un angle de sa maison, il prétend emporter sa maison. Mais ce qui m'étonnait tant que j'eus la faculté de m'étonner, c'est que le peuple ne rit pas quand un homme prétend le conduire. Et je me demandais : Le peuple se croit-il donc plus léger et plus maniable qu'une de ses maisons ?

« Mais, pour avouer la vérité, peu d'hommes d'État sont fous au point que je dis. La plupart n'essaient pas d'enlever la maison : tandis qu'ils détournent l'attention par des gestes de charlatans et des paroles magnifiques, ils glissent sous leur manteau les plus précieux parmi les petits objets qui se trouvent dans la demeure ; et les pièces d'or sont ce qu'ils glissent le plus volontiers sous leur manteau.

« Cependant il arrive qu'un tout jeune homme, ivre de sa jeunesse et de l'excès même de son ignorance, croit pouvoir diriger le peuple vers de sages et justes résolutions. À celui-là, s'il me rencontrait, je serais le plus utile des spectacles. Mon impuissance serait puissante sur son esprit. N'abandonnerait-il pas sa folle présomption quand il verrait Socrate passer toutes ses journées à essayer de diriger vers la sagesse et vers la justice un petit nombre d'hommes bien doués et réussir rarement ?…

« Mais, si le jeune homme dont je parle ne me rencontre pas moi et mon instructive impuissance, ses premiers échecs l'éclaireront et il renoncera à suivre le peuple sous prétexte de le conduire, ou bien il renoncera à toute sagesse et à toute justice.

« Celui qui a fait ce dernier choix, chante très haut la sagesse et la justice du peuple et il suit le peuple, en le dépouillant sournoisement, parmi tous ses caprices d'injustice et de folie. Ses chants menteurs et sa docilité lui obtiennent des magistratures et de l'argent, Mais n'est-il pas devenu le plus misérable des esclaves et ne consent-il pas, en chantant l'hymne glorieux, à toutes les bassesses et à toutes les chutes ? »

Il y avait à Athènes, un jeune homme de famille noble et riche qui était parfaitement beau de corps et de visage. Sa mémoire fa-

cile et fidèle lui permettait de réciter des vers nombreux d'Homère, de Pindare, d'Eschyle ou de Sophocle. Il parlait sur tous les sujets avec abondance, avec grâce et avec une souple assurance. Son esprit ingénieux trouvait des arguments et croyait trouver des vérités. Il était de ceux-là qui, parce qu'ils sont éloquents, se persuadent eux-mêmes autant que les autres et s'imaginent qu'ils sont sages. Tous ceux qui l'entendaient admiraient son éloquence, et ses amants proclamaient sa sagesse. Sur leur conseil, il se destinait à la vie politique. On disait communément que, si les dieux l'épargnaient, il réaliserait les plus glorieuses destinées. Ce brillant éphèbe avait nom Euthydème.

Les amis d'Euthydème, sachant combien Socrate méprisait toute politique et redoutant ce qu'il pourrait dire de contraire à leurs desseins, contaient beaucoup de mal du Sage et éloignaient avec soin le jeune homme des lieux où le Sage fréquentait.

C'est par moi que Socrate connut ces choses. Et il me dit :

— Si je le peux, je sauverai Euthydème des dangereux ennemis qu'il croit ses amis. Si je le peux, j'empêcherai Euthydème de revêtir la brillante tunique que le centaure Démos offre à ceux de ses serviteurs qui prétendent rester justes. Si je le peux, j'arrêterai Euthydème sur la route de l'Œta et des supplices éclatants.

Son âge ne permettait pas encore à Euthydème d'assister à l'assemblée du peuple. Mais il s'asseyait souvent, pour s'instruire des affaires, dans la boutique d'un éperonnier proche de l'agora.

Socrate vint aussi dans cette boutique, qui était fort grande. Nous entourions Socrate d'un côté de la boutique ; de l'autre côté, Euthydème était entouré de ses amis. Entre les deux

groupes, s'étendait un espace vide. Et deux conversations différentes avaient lieu.

Or, comme Socrate parlait avec une grâce parfaite touchant la justice, il arriva qu'Euthydème fit signe à ses amis de se taire et que, sans se rapprocher de nous, ils durent entendre Socrate.

Le grand accoucheur d'esprits, voyant que tous l'écoutaient, tourna adroitement son discours demandant à Alcibiade s'il croyait ou non la justice susceptible d'être enseignée.

Alcibiade répondit :

— Si je ne croyais pas la justice susceptible d'être enseignée, pourquoi donc m'attacherais-je aux pas de Socrate ?

Alors Socrate, regardant alternativement Alcibiade et Euthydème :

— Je ne sais, mon Alcibiade, lequel est le plus beau, de toi ou du jeune homme qui se tient silencieux, entouré d'amants nombreux, à l'autre extrémité de la boutique. Je ne sais pas non plus lequel est le plus sage. Ses yeux brillent d'intelligence, comme tes yeux ; son sourire, comme ton sourire, chante l'assurance et la confiance en soi-même. Peut-être bientôt vous serez deux rivaux et vous vous disputerez les faveurs du peuple. Il me plaît d'imaginer, en ce moment, que le même jour, dans la même affaire, vous prendrez pour la première fois la parole devant l'Assemblée. Et voici que je crois entendre le début de vos deux discours. Car, pour la suite, je ne l'entends pas.

— Dis ce que tu entends — pria Alcibiade avec un sourire beau et laid, caressant et gluant comme celui d'une courtisane.

— Toi, peut-être, pour donner une bonne opinion de ta justice, tu commenceras en déclarant que tu dois quelque chose à Socrate, et que ta sagesse, pour une petite part, vient du fils de l'accoucheuse.

— Tu entends mal, fils de Phénarète. Je proclamerai, dès mes premières paroles, la vérité tout entière. Je me vanterai de te devoir tout et je déclarerai glorieusement qu'Alcibiade n'est que la bouche de Socrate.

— Je ne me savais pas une si belle bouche, fils de Clinias. Mais voyons si je serai plus heureux à deviner l'exorde d'Euthydème. « Hommes athéniens — dira-t-il — personne ne se peut vanter de m'avoir rien appris. J'ai entendu parler d'hommes auxquels on attribuait quelque sagesse ou quelques connaissances. La prudence de mes amis m'a toujours éloigné d'écouter ces hommes. Non seulement j'ai évité de recevoir des leçons ; mais je n'ai pas voulu qu'on me pût soupçonner d'en avoir jamais reçu aucune. Écoutez donc avec respect mon avis tel que le hasard pourra me le suggérer. »

Nous commencions à rire. Autour d'Euthydème, personne ne riait. Et le jeune homme avait les joues singulièrement rouges.

Socrate continuait :

— J'aimerais entendre de tels exordes sincères dans beaucoup de bouches. Un homme me plairait qui, se présentant pour exercer la médecine, commencerait ainsi son discours : « Hommes athéniens, je n'ai jamais étudié les maladies ni les remèdes sous aucun de ceux qui connaissent ces choses ; jamais je n'ai cherché quelqu'un qui fût habile dans mon art et m'en pût enseigner les principes. Je vous apporte la belle virginité de mon ignorance.

J'espère donc que vous m'accorderez toute votre confiance et que vous me permettrez de m'instruire en faisant sur vous mes premiers essais.

Cette fois, Euthydème rit aussi fort que nous. Ceux qui l'entouraient rirent après lui. Cependant la rougeur s'avivait sur ses joues. Il se leva et sortit, suivi de son troupeau d'amants.

Si ses parents ont mis en garde une jeune fille contre un éphèbe inconnu, ils risquent d'avoir éveillé en elle la curiosité de connaître cet éphèbe ; ils risquent d'avoir semé en elle un germe d'amour. Tant qu'elle n'aura point vu celui dont on parle avec haine ou avec méfiance, elle fera taire sa curiosité, parviendra peut-être à se la nier. Mais que les jeunes gens se rencontrent, une fois, la jeune fille — surtout si l'éphèbe a dit quelque parole singulière ou fait quelque geste étonnant — ne désirera plus que le revoir.

Tel était Euthydème, quand une fois il eut rencontré Socrate et entendu ses paroles et leur grâce singulière. À ses amis il ne parlait plus que de Socrate. Quand il était seul, c'est à Socrate qu'il songeait.

Il résista quelque temps au désir de revoir le Sage. Un jour, enfin, il fut vaincu. Il vint avec tous ses amis s'asseoir au milieu de nous et il écouta sans rien dire.

Or Socrate, cette fois, ne parut point distinguer Euthydème ; il ne le nomma point et ne lui adressa pas une seule de ses paroles.

Quelques jours passèrent pareils à ce jour. Euthydème semblait le plus silencieux comme le plus assidu des disciples. Et ses

yeux étaient de plus en plus sur le Maître deux flammes d'amour et d'admiration.

Un soir, à l'heure où nous nous séparions, Socrate mit la main sur l'épaule d'Euthydème, indiquant qu'il désirait lui parler seul à seul. De sorte que les amis de Socrate et les amis d'Euthydème s'écartèrent. Socrate, jugeant que l'amour si récent d'Euthydème rendait le jeune homme trop timide pour une conversation publique, croyait utile de l'entretenir en particulier. J'ai connu depuis les paroles qui avaient été échangées entre eux.

— Euthydème, j'ai pour toi beaucoup d'affection et je serais heureux si tu m'en rendais un peu.

— Sois donc heureux, Socrate. Je te connais depuis peu de jours. Mais entre tous les hommes c'est toi que j'aime le plus.

— Je crois, en effet, que, dès maintenant, tu m'aimes assez pour que je te puisse faire quelque bien. Car le philosophe est un médecin qui soigne avec efficace ceux-là seuls dont il est aimé. Veux-tu donc que demain ce soit toi que j'interroge et que j'accouche ? Veux-tu que, parmi les pensées dont je t'accoucherai nous examinions si les unes sont des enfants morts-nés, si les autres sont des enfants viables ?

— Ô Socrate, j'étais hardi avant de te rencontrer. Maintenant je suis timide comme une jeune fille qui aime.

— Tu crains de te troubler si je t'interroge devant une assemblée nombreuse ?

— Je serais troublé même si tu m'interrogeais devant un seul de tes amis ou devant un seul de mes amis. Je rougirais et nulle parole ne consentirait à sortir de ma gorge desséchée.

— Mais, si nous étions seuls.

— Alors je crois que j'oserais te répondre en tremblant de bonheur.

— Trouve-toi donc seul demain dans cette boutique d'éperonnier où je te vis pour la première fois et où, t'aimant déjà, je m'appliquai à capter ton attention afin que tu m'aimes aussi. J'irai seul de mon côté et j'essaierai si, en effet, tu m'aimes assez pour que je te puisse faire quelque bien.

Le lendemain, ils furent, l'un et l'autre, fidèles au rendez-vous. Ils s'assirent l'un auprès de l'autre, Et leur entretien fut tel ou peu s'en faut :

— Est-il vrai, mon cher Euthydème, que tu aies rassemblé de nombreux ouvrages écrits par des hommes qui passent pour sages ?

— Il est vrai, Socrate. Chaque jour encore, je rassemble de tels ouvrages et c'est un trésor que je ne cesserai jamais d'enrichir.

— Je suis heureux, Euthydème, que tu appelles trésor la sagesse préférablement à l'or et à l'argent. Tu sais déjà, sans doute, que l'or et l'argent ne peuvent nous rendre meilleurs ; mais les pensées des sages, si on les comprend bien, procurent les vraies richesses et les joies véritables, les richesses et les joies de la vertu.

Socrate voyait que le jeune homme prenait plaisir à la louange.

— Dis-moi, — reprit-il, — ce que tu t'es proposé en rassemblant tant de livres.

Euthydème, silencieux, rêvait à la réponse qu'il devait faire. Et il était embarrassé. Mais Socrate, après un court silence, continua :

— Veux-tu devenir médecin comme mon ami Alexis ? Car les médecins ont beaucoup écrit.

— Non, en vérité, je ne désire pas devenir médecin.

Socrate, selon sa coutume, multiplia les interrogations familières, faisant avouer à Euthydème qu'il ne voulait être ni architecte comme Ictinos, ni statuaire comme Phidias, ni géomètre comme Théodore, ni peintre comme Parrhasios, ni armurier comme Pistias, ni astronome comme Anaxagore.

— Tu recherches peut-être — demanda-t-il enfin — cette science qui rend capable de gouverner un état, de commander aux hommes et de leur être utile tout en étant utile à soi-même ?

— Oui, Socrate, c'est cette science que je recherche avec ardeur. C'est elle que je veux acquérir.

— Par le chien, ton ambition n'est pas petite. Tu recherches la plus belle des sciences, si toutefois elle existe ; tu veux acquérir le premier des talents, si toutefois il est possible.

— Pourquoi cette science n'existerait-elle pas ou pourquoi ce talent serait-il impossible ?

— Veux-tu, Euthydème, conduire les hommes et te conduire toi-même selon la justice ?

— Tu dis exactement ce que je veux.

— Si un homme prétendait te conduire par la violence et non en te persuadant, cet homme te paraîtrait-il juste ?

— Non, certes.

— Tu persuaderas donc aux Athéniens de faire ce qui est juste ?

— C'est là ce que je me propose.

— Et tu leur enseigneras, selon ce que nous avons dit, à ne jamais rien commander ou défendre à personne sans persuader celui qui devra obéir ?

— Ce que tu dis, Socrate, est-il faisable ?

— Je ne sais, mon Euthydème. C'est à toi de le voir.

— Ce que tu dis n'est pas possible. Car souvent Athènes est en guerre et on ne s'applique pas à persuader l'ennemi mais à le dompter.

— Cela te semble-t-il juste, mon Euthydème ?

— Personne, Socrate, n'a jamais douté que cela soit juste.

— Peut-être aussi personne, avant Anaxagore, n'avait douté que le soleil fût un dieu. Penses-tu qu'Anaxagore eut tort de se poser cette question ?

— Tu as raison, Socrate. Car je devine ce que tu veux dire. Oui, le sage peut se poser des questions que nul n'avait posées avant lui ou n'avait paru poser.

— Tu admets, sans doute, qu'il y a des guerres injustes ?

— Assurément.

— Mais peut-être d'autres guerres te semblent justes ?

— Certaines guerres, en effet, me semblent justes.

— Il faut pourtant bien que toute guerre soit injuste, au moins de l'un des deux côtés. Ou crois-tu que les Lacédémoniens et les Athéniens ont également raison de se battre ?

— Nous savons tous que les Lacédémoniens sont injustes de nous faire la guerre.

— Tous, dis-tu ? Les Lacédémoniens conviennent-ils de leur injustice ?

— Tu veux rire, cher Socrate. Bien loin d'en convenir, ils prétendent que nous sommes dans notre tort.

— Connais-tu, Euthydème, toutes les causes, proches ou lointaines, de la guerre ? Connais-tu toutes les fautes des deux gouvernements ? et peux-tu juger avec assurance entre nous et ceux de Lacédémone ?… Tu ne réponds pas ?… Tu n'es donc pas semblable au reste du peuple d'Athènes et au peuple de Sparte ? Ou ne croient-ils pas les uns et les autres que leur patrie a toujours raison parce qu'elle est leur patrie ?

— Ils le croient, en effet.

— Mais ne connais-tu pas des imbéciles qui croient avoir toujours raison et que tout ce qu'ils disent ou font est parfait puisque ce sont eux qui le font ou qui le disent ?

— Je connais plusieurs hommes de cette sorte.

— Tu crois donc, Euthydème, que l'amour de la patrie aveugle les peuples comme l'amour-propre aveugle les imbéciles ? Et tu

méprises l'amour-propre et l'amour de la patrie ?

— J'ai peur, Socrate, de ce que j'ai déjà dit et des conséquences qu'on en peut tirer. De sorte que je n'ose plus rien dire.

— Le Sage, cher Euthydème, ne serait-il pas celui qui n'a jamais peur de ce que dit sa raison et des conséquences qu'il en doit tirer ?

— Peut-être, cher Socrate. Mais je vois qu'il est difficile d'être sage.

— Toutes les belles choses sont difficiles, Euthydème. Et ne méprises-tu pas ceux qui reculent devant les choses difficiles ?

— Je les méprise, en effet.

— Tâchons donc de ne point reculer, afin qu'Euthydème ne nous méprise pas… Veux-tu que nous supposions un instant que, dans la guerre qui désole les deux pays, les premiers torts et les plus considérables viennent des Athéniens ?

— Je le veux pour plaire à Socrate que j'aime. Si toutefois cette supposition ne paraît pas impie à Socrate l'athénien.

— N'as-tu pas entendu dire que je me proclame homme avant de me proclamer athénien et citoyen du monde plutôt que d'une ville ?

— J'avais entendu dire de telles choses, mais je ne savais si je les devais croire.

— Ne peut-il pas arriver à toi ou à moi d'avoir quelque tort ?

— Cela peut nous arriver, en effet.

— Mais un tel malheur peut arriver, n'est-il pas vrai, à chacun des Athéniens ?

— Sans doute.

— Crois-tu l'assemblée du peuple plus sage et moins passionnée que chacun des athéniens pris à part ?

— Je ne sais que Le répondre.

— L'assemblée du peuple n'a-t-elle jamais commis d'injustice contre aucun citoyen ?

— Je crois qu'elle en a commis, et plusieurs.

— Tu connais, sans doute, l'affaire des dix généraux ?

— Je la connais.

— Tu te souviens que l'assemblée du peuple les condamna ?

— Je m'en souviens.

— Mais plus tard l'assemblée du peuple blâma cette condamnation.

— Je ne l'ignore pas.

— Il faut donc nécessairement que l'assemblée du peuple ait été injuste dans l'un ou l'autre de ces jugements, soit dans celui qui condamnait les généraux, soit dans celui qui condamnait, si j'ose dire, cette condamnation.

— Il le faut de toute nécessité.

— Mais les dix généraux n'étaient-ils pas citoyens ?

— Ils l'étaient.

— Et leurs juges n'étaient-ils pas citoyens ?

— Ils l'étaient aussi.

— Il semble résulter de ce que tu dis que l'une ou l'autre assemblée du peuple a commis une injustice à l'égard de citoyens.

— C'est indéniable.

— Maintenant examine ceci. Crois-tu le peuple plus bienveillant pour les étrangers que pour les citoyens ?

— Je crois tout le contraire, Socrate.

— Et crois-tu qu'on soit plus facilement injuste envers ceux qu'on aime ou envers ceux qu'on n'aime pas ?

— Envers ceux qu'on n'aime pas.

— Ainsi il se pourrait qu'Athènes fût injuste envers Lacédémone ?

— La chose ne me semble plus impossible.

— Et, si la chose est telle, la guerre que nous soutenons est injuste de notre part.

— Je serais injuste moi-même si je refusais de l'avouer.

— Mais la crois-tu juste de l'autre part ?

— Il le faut bien.

— Non, Euthydème, je crois qu'il ne le faut pas.

— Comment cela ?

— …Si du moins il est injuste de punir plusieurs innocents parce qu'il y a quelque part un coupable. Mais peut-être tu crois juste de frapper au hasard quand un crime a été commis ?

— Je ne pense pas cette odieuse absurdité.

— Alors tu crois peut-être que chacun des Athéniens qui a été tué depuis le commencement de la guerre fut personnellement coupable envers les Lacédémoniens ?

— Personnellement ? Non. Mais…

— Poursuis, Euthydème. Pourquoi t'arrêtes-tu en chemin ? Affirme donc, puisque tu as commencé, que les fautes ne sont point personnelles et que, si je commets un meurtre, il sera juste de te mettre à mort.

— Non, Socrate, je ne dirai point de telles choses, quoique, de façon plus ou moins enveloppée, je les entende dire depuis que je comprends les paroles des hommes. Mais les autres parlent dans les ténèbres et tu as déjà fait en moi trop de clarté pour que je répète certaines paroles obscures.

— Les Lacédémoniens sont donc coupables envers tous les soldats innocents qu'ils tuèrent ou blessèrent.

— Mais, Socrate, ces soldats voulaient tuer les Lacédémoniens.

— Le voulaient-ils tous librement ? Ou plusieurs ne combattaient-ils point par force ?

— Presque tous ne se battaient que forcés.

— Ainsi ils ne méritaient pas la mort. Puisqu'on les forçait à combattre, ils ont été punis pour une injustice qu'ils subissaient.

— Mais, Socrate, comment faire, puisque la guerre est déclarée ?

— Nous chercherons une autre fois ce que tu penses sur cette question. Pour aujourd'hui, tu dis qu'une guerre est, des deux côtés, un ensemble d'injustices. Mais ne diras-tu pas aussi que les injustices d'un seul combat sont plus nombreuses et moins supportables que les injustices qu'on prétend combattre ?

— Il faut bien que je le dise.

— Donc, d'après toi, les Lacédémoniens n'auraient pas dû faire la guerre même si nous avions quelque tort envers eux. Ils auraient dû nous persuader de réparer notre tort.

— Mais peut-être ils n'y auraient pas réussi. Car de telles choses sont difficiles à persuader à un peuple.

— Tu as raison, Euthydème. Dis-moi donc ce qu'ils devaient faire après avoir échoué par les moyens raisonnables.

— Tu me demandes une chose que je ne sais pas, Socrate.

— Tu te trompes, mon Euthydème. Tu sais qu'on ne doit jamais employer des moyens déraisonnables et injustes. Tu sais qu'on ne doit jamais frapper ou tuer un homme parce qu'un autre homme a commis quelque faute. Tu sais que les Lacédémoniens auraient dû subir une injustice plutôt que de commencer à faire et à subir des myriades d'injustices.

— Mais, Socrate, si un orateur disait ces choses au peuple qui s'irrite contre une injustice, ce peuple le mettrait à mort.

— Tu risques de dire vrai.

— On ne peut pas dire ces choses au peuple qui subit l'injustice.

— Crois-tu le peuple injuste mieux disposé à écouter des paroles justes ?

— Il me semble qu'il l'est encore moins.

— Tu dis donc, Euthydème, qu'un orateur ne saurait parler avec justice quand il s'agit d'une guerre à déclarer et encore moins quand il s'agit d'une guerre déjà commencée ?

— Tu sembles conseiller, Socrate, de ne point parler au peuple en de telles occasions.

— Il me semble bien, Euthydème, que c'est toi qui te donnes maintenant un tel conseil.

Le jeune homme réfléchit quelques instants. Puis il dit :

— Je ne parlerai pas, sans y être forcé, dans les assemblées du peuple, tant que durera la guerre. Mais, si quelque circonstance me force à parler, je conseillerai de faire la paix pour revenir à la justice.

— Si tu dis ces choses, des orateurs t'accuseront et te feront condamner à mort comme ennemi d'Athènes.

— N'as-tu pas coutume de dire, Socrate, que la mort n'est ni un mal ni un bien, mais que le mensonge est un mal ?

— Je le dis souvent, en effet, et, pour ma part, j'aimerais mieux mourir que mentir.

— Pourquoi veux-tu que je sois moins brave que toi ?

— Tu es nécessairement aussi brave que moi si tu es aussi fortement persuadé des mêmes choses. Mais as-tu entendu dire que j'aie parlé au peuple même en temps de paix ?

— Je n'ai rien entendu de tel et c'est une des choses qui m'étonnent.

— Crois-tu que le peuple écoute plus volontiers les paroles justes ou les paroles passionnées ?

— Je ne sais, Socrate. Je suis encore trop jeune et je ne suis jamais allé aux Assemblées.

— Dès la première fois que tu iras, tu verras que les orateurs flattent le peuple au lieu de le conseiller. Ils disent que la justice est la volonté du peuple et qu'il est toujours juste de faire ce que veut le peuple.

— On m'a déjà rapporté de telles paroles.

— Que fait un orateur dans l'Assemblée ?

— Il fait bien des choses.

— La principale de ces choses, n'est-ce pas de proposer des lois ?

— Tu dis, en effet, la principale occupation des orateurs.

— Mais crois-tu juste de proposer une loi ?

— Oui, si, du moins, la loi que je propose est juste.

— Tu crois donc qu'une loi peut être juste ?

— Je le crois.

— Tu croyais avoir tout à l'heure une persuasion semblable concernant la guerre. Tu affirmais, si je me souviens bien, que certaines guerres étaient injustes, mais que d'autres guerres étaient justes.

— Tu te souviens bien. J'affirmais ces choses avant d'avoir réfléchi suffisamment.

— Mais maintenant tu sais que toute guerre est injuste ?

— Je le sais maintenant.

— Peut-être, Euthydème, il en est de même de toute loi écrite.

— Je ne sais que te dire, Socrate. Pourtant il me semble bien que certaines lois sont justes.

— Les lois dont tu parles punissent-elles celui qui leur désobéit ?

— Elles le punissent.

— Le punissent-elles de son gré ou par la force ?

— Par la force.

— N'as-tu pas dit tout à l'heure que, si on te contraignait par la force à faire ce que tu ne veux pas, tu sentirais qu'on te fait une injustice.

— Je me souviens, en effet, que j'ai dit quelque chose de semblable.

— La loi qui, négligeant de te persuader, te contraint par des menaces ou par des châtiments commet donc une injustice en-

vers toi ?

— Peut-être. Mais que veux-tu conclure de là ?

— Rien, mon Euthydème. Car pour moi je ne dis rien. Je t'aide seulement à écarter les choses que d'autres t'ont dites. Et je t'aide à te parler à toi-même et à t'écouter toi-même.

— Mais tu me fais entendre en moi des paroles qui m'étonnent.

— C'est peut-être, cher Euthydème, que j'ai fait taire en toi les rumeurs de la foule et les affirmations des ignorants qui répètent d'autres ignorants. C'est peut-être, cher Euthydème, que j'ai su faire en toi un grand silence. Écoute donc encore parmi ce silence de toutes les voix étrangères. Écoute si tu te dis qu'il est juste de persuader les hommes, mais qu'il est injuste de les forcer à agir ou à ne pas agir.

— Oui, Socrate. Lorsque je parviens à oublier tout ce qu'on m'a appris, il me semble que je me dis ces choses.

— Mais crois-tu juste de proposer une injustice ?

— Non, assurément.

— L'orateur qui propose une loi te semble-t-il ou non commettre un acte de tyrannie et une injustice ?

— Je n'ose te répondre.

— Mais tout à l'heure, quand tu seras seul, tu te répondras à toi-même. Et, juste comme je te connais, tu ne songeras plus à proposer jamais aucune loi.

— Tu es occupé, méchant Socrate, à démolir tout mon avenir.

— Je ne te contrains en rien, cher Euthydème. Je t'invite seulement à regarder ta propre lumière. Elle dissipe, en effet, un avenir de brumes et de fantômes que tu croyais aimer. Mais les fantômes sont des amants décevants et ta raison aujourd'hui te sauve de tout un avenir de ténèbres, de malheurs et de regrets.

— J'hésite pourtant, Socrate, à te remercier.

— Quand les idées que tu viens de découvrir en toi te seront devenues familières, tu aimeras ces réalités plus que tu n'aimas jamais aucun fantôme. Et tu remercieras chaque jour ta raison d'avoir dissipé les fantômes et éclairé tes réalités.

Après cet entretien, Euthydème s'attacha à Socrate, persuadé qu'il n'y avait pas d'autre maître de bonheur et de vertu. Et Socrate lui montra autant d'affection qu'aux meilleurs parmi ses anciens disciples.

Euthydème, sachant que c'est un grand bien d'être délivré de ses pensées fausses, n'avait plus honte de répondre publiquement à Socrate et d'en être réfuté publiquement.

Même il dit un jour :

— Je me repens d'avoir eu cette honte et d'avoir engagé Socrate à me réfuter en particulier. Car peut-être ce qu'il a dit pour moi seul aurait été utile aussi à quelque autre.

Socrate répondit en souriant :

— Je te félicite de savoir maintenant que le véritable amour est exempt de jalousie et que les vrais biens sont ceux dont on est généreux.

Àla suite de ces paroles, l'entretien roula, ce jour, sur les vrais biens et les vrais maux.

— Crois-tu connaître, mon Euthydème, les véritables biens et les maux véritables ?

— Autrefois, bienfaisant Socrate, j'aurais répondu sans hésiter, affirmant que je connaissais ce que tu demandes. Mais tu m'as guéri de tant de fausses connaissances que je suis inquiet sur toutes les choses que j'ai cru savoir, tant que je ne les ai pas examinées avec toi et que tu ne m'as pas montré si j'ai vraiment ces connaissances ou si je ne les ai point.

— Livrons-nous donc, jeune homme de bonne volonté, à cet examen sur le sujet que je viens de dire.

— J'y consens avec joie.

— Dis-moi ce que tu crois penser actuellement concernant les vrais biens et les vrais maux.

— Je suis persuadé, Socrate, jusqu'à preuve contraire, que la santé, par exemple, est un bien, mais que la maladie est un mal. Et je crois encore que les aliments, les boissons, les exercices, le repos sont autant de biens quand ils procurent la bonne santé ; mais ils deviennent des maux, s'ils causent des maladies.

— Ainsi boissons, aliments, exercices et peut-être aussi les richesses, et les vêtements, et les maisons, et les meubles, te paraissent des biens quand ils procurent du bien ; des maux, quand ils causent du mal.

— Tu as dit ce que je pense.

— Mais la santé ne sera-t-elle pas un mal si elle cause du mal ? et la maladie ne sera-t-elle pas un bien, si elle procure du bien ?

— Ce que tu dis, Socrate, serait vrai, si c'était possible. Mais je n'ai jamais vu la maladie procurer du bien ni la santé causer du mal.

— Peut-être, mon Euthydème, tu as regardé trop peu de choses ou tu as regardé avec trop peu de soin.

— Aide-moi à mieux voir, bienfaisant Socrate, et, si la chose reste possible, je t'aimerai plus encore que je ne t'aime.

— N'y a-t-il pas eu des hommes qui, parce qu'ils étaient en bonne santé sont allés à la guerre et y ont trouvé la mort ?

— Il y en a eu.

— N'y en a-t-il pas eu qui, parce qu'ils étaient en santé, se sont embarqués, ont été attaqués par les pirates et réduits en servitude ? Ou leur navire a fait naufrage de sorte qu'ils sont devenus la proie des poissons ?

— Il y en a eu.

— Ne crois-tu pas que pour ces hommes la santé fut un mal, mais une maladie opportune leur eût été un bien ?

— J'en conviens.

— N'y a-t-il pas des hommes qui, parce qu'ils sont robustes et forts, exercent des brigandages ?

— Il y en a. Et pour ceux-là aussi, qu'ils doivent ou non être punis, la santé est un mal. Car tu m'as déjà appris, excellent Socrate, que l'injustice n'a pas besoin d'être punie pour être un mal.

— Quelquefois utiles, quelquefois nuisibles, santé et maladie ne te paraissent plus par elles-mêmes ni des biens ni des maux ?

— En effet.

— Cherche donc, mon Euthydème, si tu connais un bien qui soit toujours un bien. Car celui-là seul risque d'être un bien par lui-même.

— Dois-je douter, excellent Socrate, que la science soit un bien par elle-même ?

— Je ne puis te répondre, excellent Euthydème, tant que je ne sais parce que tu appelles science.

— Pour le moment, toute connaissance me paraît un bien.

— N'a-t-on pas conté à ton enfance quels maux sa science causa à Dédale ? Ignorant, il n'eût pas été pris par Minos, forcé de le servir, privé tout ensemble de sa patrie et de sa liberté. Moins savant, il n'eût pas inventé le moyen de fuite hasardeux qu'on raconte et n'eût pas perdu son fils d'une façon misérable. Même si Icare se fût sauvé avec lui, il n'aurait pu se louer beaucoup de sa science et de l'entreprise où elle l'engagea, puisque, transporté chez des peuples barbares, il y fut un esclave traité plus durement que dans l'île de Crête.

— Comme tout le monde, Socrate, je connais cette histoire. Mais je ne suis pas bien sûr qu'elle soit arrivée. Toutefois, vraie ou fausse, elle m'avertit que la science peut causer des maux. Et la science cesse à mes yeux d'être un bien par elle-même.

— Crois-tu que des exemples plus certains ne pourraient pas être fournis ? Ou ignores-tu les aventures du sophiste Palamède

et comment Odysseus, jaloux de sa science, le fit périr.

— Je connais ces vieilles aventures.

— De notre temps, le roi de Perse n'a-t-il pas fait enlever et ne retient-il pas contre leur gré, à cause de leur science et de leurs talents, plusieurs hommes qui, s'ils fussent restés ignorants, vivraient paisibles dans leur patrie ?

— On m'a conté, en effet, de nombreuses aventures de ce genre… Mais, puisque la santé et la science même ne sont pas des biens, je renonce à découvrir un véritable bien.

— Tu te lasses trop vite, mon Euthydème.

— Je me lassais trop vite, en effet. Et la justice, certainement, est un bien par elle-même.

— Cette fois, tu dis vrai. Car l'homme juste, même s'il meurt pour la justice, meurt heureux.

— Peu d'hommes cependant, parmi ceux dont on vante la justice, consentiraient à mourir par amour de la justice.

— Les hommes dont tu parles, s'ils étaient placés dans la nécessité de mourir ou de tuer, que penses-tu qu'ils choisiraient ?

— Je sais ce que tu veux dire, courageux Socrate. Et moi aussi, maintenant, je ferais le même choix que toi. Mais je serais malheureux d'avoir à faire un tel choix.

— C'est que tu n'es pas encore parfaitement et joyeusement juste, mon Euthydème. Mais Antisthène, qui s'exerce depuis plus longtemps, penses-tu qu'il serait malheureux comme toi ?

EUTHYDÈME

C'est à lui qu'il le faut demander, bienfaisant Socrate.

SOCRATE

Réponds donc, mon Antisthène, pour l'amour d'Euthydème.

ANTISTHÈNE

Je répondrai par amour pour Euthydème. Mais Euthydème ne sera pas jaloux si je réponds plus encore par amour pour Socrate. Et Socrate, qui m'a enseigné comme le sage se doit aimer lui-même, ne sera pas jaloux si je réponds aussi par amour pour Antisthène et sa sagesse.

SOCRATE

Réponds pour les raisons que tu voudras. Mais applique-toi à répéter clairement et exactement ce que le dieu dit en toi.

ANTISTHÈNE

Le dieu dit en moi : Le jour où Antisthène aurait la gloire de mourir pour la justice, Antisthène se sentirait le plus heureux et le plus orgueilleux de tous les hommes.

SOCRATE

Tu aurais le droit, ce jour-là, d'éprouver et de manifester quelque orgueil. Mais, en attendant ce jour, cache un peu ta superbe. C'est un moyen de la modérer.

Je rougissais et je souriais à la fois. Et j'aurais eu beaucoup de choses à dire. Mais je les taisais par amour pour Socrate.

Alors il me demanda :

— Penses-tu, Antisthène, qu'Euthydème ait tout à fait mal répondu quand il a dit que la science est un bien par elle-même ?

— Euthydème, à ce moment, aurait bien répondu, s'il avait connu quelle est la véritable science. C'est ensuite qu'il a mal répondu. C'est quand il a avoué comme de vrais savants Dédale, Palamède ou ceux que le grand roi réduit en esclavage à cause de je ne sais quelle misérable habileté d'ouvriers.

— Quelle est donc la connaissance à quoi tu réserves le nom de science et qui te paraît un bien par elle-même ?

— C'est la science que tu nous enseignes, bien-aimé Socrate, C'est la science de soi-même. Me tromperais-je si j'affirmais que pour toi elle est l'unique bien et que la justice à tes yeux n'est qu'une partie de cette science ?

— Antisthène, je crois que tu empiètes sur mes fonctions et tu essaies d'accoucher le vieux Socrate.

— Pour moi, tu le sais, cher Socrate, la science n'est pas le bien unique, mais il y faut joindre la force. Et la justice, comme les autres vertus, est un harmonieux mélange de science et de force.

— Je connais, excellent Antisthène, notre désaccord sur ce point. À vrai dire, il m'importe peu, puisqu'il ne touche qu'à des mots. Ce qui m'importe, c'est que, dans les circonstances graves, tu agirais comme moi. Tu montrerais ainsi que tu as toute la science. Je souris donc sans amertume quand ton obstination donne un autre nom à l'une des parties de la science ou quand tu prends pour une cause égale à la science ce qui n'est qu'un de ses effets.

Hippias d'Élée, sophiste de grande renommée, était venu plusieurs jours de suite écouter Socrate. Il ne prononçait aucune parole, mais souvent il haussait les épaules et plus d'une fois il avait fait entendre un long ricanement. Quand il produisait, en secouant la tête ou en faisant d'autres grimaces, ce bruit méprisant, Socrate se taisait un instant et nous nous tournions vers Hippias, attendant ce qu'il dirait. Mais lui continuait de se taire. Il était là comme un maître d'escrime qui assiste aux leçons d'un autre maître d'escrime ; et il espère le vaincre bientôt mais il étudie avec patience le jeu de l'adversaire qu'il s'est choisi et il ne croit pas que l'heure de le défier soit encore venue.

Enfin, un jour que Socrate glorifiait la justice, Hippias l'interrompit par ce brusque discours :

— J'aimerais peut-être tes paroles, si je savais de quoi tu parles.

— Tu m'étonnes — répliqua Socrate avec le plus bienveillant et le plus malicieux des sourires. Car je ne te crois pas assez méchant pour ignorer ce que c'est que la justice.

— Voici que tu n'injuries comme si nous étions dans une assemblée du peuple. Je t'avertis que je suis insensible aux injures et ceux qui nous écoutent ne peuvent nous condamner à la mort, à l'exil ou à toute autre peine. Je me sens en sûreté au milieu d'eux et je n'hésiterais pas à leur montrer toute ma pensée. Mais ne n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui et je désire seulement connaître la tienne.

— Tu es bien importun, Hippias, quand tu demandes à une sage-femme d'avoir elle-même des enfants.

— Je ne te pourrais rien demander, Socrate, si la sage-femme Phénarète n'avait enfanté.

— C'était, je crois, avant qu'elle exerçât son art. Pour moi, je fais depuis longtemps ce métier de vieille femme et maintenant tu exiges que j'enfante comme si j'étais encore jeune.

— Tu parlais tout à l'heure de la justice, plaisant Socrate. Tu croyais, sans doute, parler de quelque chose et je ne suis pas étrange en te demandant de quelle chose tu parlais.

— Tu me poses, Hippias, une de ces questions pratiques à quoi il convient de répondre non par des paroles mais par des actions. Trouves-tu que ma conduite explique mal ce que j'entends par la justice ? As-tu appris que j'aie porté un faux témoignage, que j'aie calomnié, que j'aie brouillé des amis ou des époux, que j'aie tué ou frappé quelqu'un ?

— Tu cherches à m'échapper, glissant Socrate. Tu dis ce que tu ne fais pas. Mais, loin que tu essaies de définir la justice, tu ne dis même pas ce qu'il faut faire pour être juste.

— Tu ne crois donc pas que la justice consiste à s'abstenir de toute iniquité ?

— Mais, Socrate, si tu te refuses à définir la justice, comment définiras-tu l'injustice ?

— Ce que j'admire en toi, généreux Hippias, c'est la constance avec laquelle tu préfères les paroles aux choses et aux actions. Et, sans doute, quand tu as un débiteur, tu lui demandes des promesses et tu refuses son argent.

— Tu n'es pas mon débiteur, Socrate, mais peut-être tu es le tien. Je ne te demande ni promesses ni argent. Mais, quand tu as discouru longuement sur une chose, tu te devrais de savoir quelle est cette chose… J'ai entendu déjà beaucoup d'hommes définir la justice et je leur ai toujours montré que leurs définitions ne valaient rien. Mais on m'avait conté que, d'après l'oracle de Delphes, tu serais le plus sage des hommes ; j'espérais donc être plus heureux auprès de toi. Or j'ai trouvé en toi un grand interrogateur, un grand embrouilleur, un grand railleur et qui tremble quand on l'interroge, et qui aurait peur, s'il disait quelque chose, de s'embrouiller comme il embrouille les autres, et qui redoute d'être raillé à son tour. Dès que tu n'as plus affaire à un jeune homme ignorant, tu ne prononces plus que des paroles de fuite, des paroles que j'oserai appeler un silence sonore. J'ai donc perdu mon temps, ces derniers jours, à t'écouter. Et, quelle que soit ma bienveillance, si tu persistes à parler pour ne rien dire, je proclamerai en tous lieux qu'on perd son temps à écouter le bruyant et vide Socrate.

— Je t'aimerais, Hippias, si, avant d'aller faire cette bienveillante proclamation, tu consentais à nous dire quelques-unes des définitions de la justice que tu as réfutées et comment tu les as réfutées.

— Ceux que j'ai pressés sur la question de la justice ont d'abord hésité et tâtonné. Mais ils ont tous abouti à des réponses qui, sous des formes diverses, exprimaient la même erreur.

— Dis cette réponse, généreux Hippias.

— Je vais la dire, à condition que tu avoueras ensuite si elle te plaît ou si elle te déplaît.

— J'avouerai ce que tu veux Hippias.

— Tous donc finissent par déclarer que la justice est l'obéissance à la loi. Cette réponse te plaît-elle ?

— Je crois qu'elle me plaît. Fais pourtant à ton gré et continue, selon qu'il te conviendra, comme si elle me plaisait ou comme si elle ne me plaisait point.

— On connaît tes finesses et tes ruses, excellent Socrate. Quand j'aurai réfuté cette réponse, tu diras qu'elle ne te plaît point.

— Assurément, bienfaisant Hippias, si tu me montres que cette opinion est fausse, elle ne me plaira plus. Mais je comprendrais peut-être mieux ce que j'en pense, si tu me disais ce que tu appelles loi.

— Tu interroges comme un enfant et tout le monde sait ce que c'est qu'une loi.

— Socrate sait si peu de choses !… Fais cependant comme il te plaira. Fais comme si je savais ce que tu appelles la loi et comme si j'avais dit que la justice est l'obéissance à la loi.

— Je n'aime pas, Socrate, lutter contre les fantômes. Dis nettement si tu approuves ou non cette définition de la justice. Je ne l'examinerai pas auparavant.

— Tu es bien fâcheux et bien pressant, lutteur Hippias, et je vois qu'il est impossible de t'échapper. Actuellement donc et jusqu'à ce que tu m'aies fait voir que je me trompe, je déclare que l'homme juste est celui qui obéit à la loi.

— Comment peux-tu, Socrate, à ton âge et après avoir tant réfléchi sur ces choses, accorder quelque valeur à la loi et croire bon de lui obéir ? N'as-tu donc jamais vu condamner et abroger une loi ?

— Non, Hippias, Je n'ai jamais vu la chose que tu dis.

L'éléate éclata d'un grand rire.

— Vieux Socrate, tu n'es pas assez vieux, je crois, pour avoir vu Solon abolir les lois de Dracon ?

— Solon, en effet, était mort, si j'en crois ce qu'on m'a dit, longtemps avant ma naissance.

— Du moins, tu as entendu parler de ce changement de toutes les lois d'Athènes ?

— Je crois comprendre un peu ce que tu veux dire et j'ai beaucoup entendu parler de ce dont tu parles maintenant.

— Ainsi, avant que Solon eût aboli les lois de Dracon, tu leur aurais obéi en proclamant que tu étais juste. Mais, après que les lois furent changées, certaines choses que la veille tu déclarais abominables t'auraient paru équitables, et certaines choses qui la veille étaient justes seraient pour toi devenues criminelles ?

— Tu me juges mal, Hippias.

— Laisse que je rie, Socrate, quand je te vois chercher une échappatoire et ne la point trouver. Laisse que je rie quand tu gémis, comme un enfant pris en faute, qu'on te juge mal ; mais, comme l'enfant pris en faute, tu restes incapable de dire en quoi on te juge mal, et tes gémissements te font gagner un temps dont tu ne sais rien faire.

— Ceux qui obéissent, Hippias, à ce que tu appelles les lois, tu les blâmes, il me semble, parce que ces ordres que tu appelles des lois peuvent être changés.

— C'est ce que je dis.

— Mais n'arrive-t-il pas qu'une cité est en guerre et qu'ensuite elle fait la paix ?

— Cela arrive.

— Tu méprises donc le soldat qui combat pour sa cité, puisque un jour la guerre cessera ?

— Tu cherches, Socrate, à me faire avouer ces vérités qui sont odieuses au peuple. Mais tu te trompes d'assemblée. Ce n'est pas devant la stupide multitude que nous parlons, c'est devant un petit nombre d'hommes intelligents. Aussi je consens à tomber dans tous les pièges qu'il te plaira de me tendre. Oui, Socrate, je méprise l'être servile qui obéit aux lois, soit qu'elles ordonnent de combattre, soit qu'elles ordonnent autre chose.

— Peut-être suis-je de ton avis, plus que tu ne crois.

— Si tu es de mon avis, toi qui nommes justice l'obéissance aux lois, tu blâmes maintenant cette même justice que tout à l'heure tu vantais magnifiquement.

— Tu raisonnes avec fougue, Hippias, et au galop, comme une troupe de cavaliers, fait une charge.

— J'admire le puissant Socrate renversé par ma charge et qui ne parvient pas à se relever.

— Il me semble que tu te trompes, vaillant cavalier. Je ne me sens pas terrassé, mais je vois que la charge violente s'est produite en un lieu où je ne me trouvais point.

— Ta mauvaise foi m'oblige à rappeler ce que tu as dit.

— Rappelle ce que j'ai dit.

— Tu as affirmé d'abord que tu honorais et pratiquais la justice. L'as-tu affirmé, oui ou non ?

— Je l'ai affirmé.

— Ensuite tu as défini la justice : l'obéissance à la loi. As-tu accepté cette définition, oui ou non ?

— Je l'ai acceptée.

— Après quoi, poussé par mes paroles, tu as été contraint de mépriser celui qui obéit à la loi, c'est-à-dire celui que tu appelles l'homme juste et que tu vantais au commencement.

— Tu ne répètes plus mes paroles.

— J'en appelle à tous ceux qui nous écoutent.

— Hippias, décidément, je crois que tu as eu tort de manquer de bienveillance envers moi.

— Il n'est pas question de bienveillance ; il est question de raison.

— Tu as eu tort quand tu as refusé, sous prétexte que je devais le savoir, d'expliquer ce que tu appelles la loi. Car peut-être, quand je dis qu'obéir à la loi c'est être juste, tu n'entends pas ma

parole, et, lorsque je t'approuve de mépriser l'obéissance à ce que tu appelles, toi, la loi, peut-être je ne me contredis point.

— Tu soulèves autour de toi un nuage de poussière et tu essaies de fuir dans les ténèbres.

— Depuis un instant, je soupçonne, Hippias, que nous appelons loi des choses différentes.

— Quel refuge étrange et fragile te prépares-tu ?

— Ne connais-tu point, savant Hippias, d'autres lois que celles de Dracon et de Solon ?

— Je connais celles de Lycurgue, celles de Minos, et encore les lois de beaucoup de cités grecques ou barbares.

— Ces lois sont-elles toutes les mêmes ?

— Il s'en faut de beaucoup.

— Ainsi le juste, d'après toi, ne serait pas le même dans le Péloponnèse ou dans l'Attique ?

— Tu l'as dit. Les lois et le juste varient non seulement selon les temps mais encore selon les lieux. Et c'est une raison de plus pour mépriser les lois et la justice.

— Ne connais-tu aucune loi qui soit la même dans tous les pays et à toutes les époques ?

— Peut-être, en cherchant longtemps, tu en pourrais découvrir une ou deux. Mais je n'en suis pas certain.

— Je n'en suis pas plus certain que toi, savant Hippias. Et c'est pourquoi je méprise autant que toi ce que tu appelles les lois.

— Qu'honoreras-tu donc maintenant sous le nom de justice ?

— Comme auparavant, l'obéissance à ce que j'appelle, moi, les lois. Mais si, pour te plaire, je consens à donner le même nom aux ordres changeants de la cité, alors il faudra que je distingue deux sortes de lois. Les ordres auxquels tu sembles réserver ce nom, je les appelle les lois écrites et je les méprise comme toi. Mais je les méprise au nom d'autres ordres, que certains sophistes, le vieux Prodicos, par exemple, appellent les lois de la nature et que j'appelle le plus souvent les lois non écrites.

— Au lieu de tant de bavardages inutiles, avoue seulement que tu renonces à ta définition de la justice.

— Malgré mon grand désir de plaire à l'aimable Hippias, je ne puis faire l'aveu que tu demandes. La justice reste toujours à mes yeux l'obéissance aux véritables lois, aux lois de la nature, aux lois non écrites. Et celles-là sont les mêmes partout, sont les mêmes toujours. Partout et toujours, elles défendent de tuer, de frapper, de calomnier, de mentir.

— Tu prends, subtil Socrate, un tour singulier pour ne pas confesser ta défaite. Mais ces lois non écrites, dont j'entends parler pour la première fois, quel genre d'existence leur peux-tu attribuer ? Non seulement on les enfreint, mais encore tu avoues que les lois écrites leur sont contraires. Elles ne sont donc qu'une rêverie de Socrate. Je veux bien pousser la complaisance jusqu'à la faire avec toi. Il en résultera qu'il y a deux justices, une justice civique et je ne sais quelle justice naturelle. Mais ces deux justices se combattent et se détruisent mutuellement. De sorte que la ruse de Socrate a tendu un piège à Socrate et que, à considérer

les choses de ce biais ou d'un autre, Hippias est toujours vainqueur.

— Hippias est vainqueur, comme tous les sophistes, des lois de la Cité. Mais nul n'est vainqueur des lois écrites et leur désobéir est la grande défaite. Si Hippias, se trouvant seul dans un désert avec un jeune enfant, sentait les douleurs de la faim, Hippias tuerait-il l'enfant pour manger sa chair ?

— Tu dis des choses odieuses.

— Pourquoi sont-elles odieuses dans le désert, loin de toutes les cités, de tous les magistrats, et de tous les regards, sinon parce qu'une loi non écrite les défend ?

— Mais, dis-moi, qui a porté ces lois non écrites.

— Personne, Hippias, et tout le monde. Lorsqu'elles t'arrêtent au bord de l'injustice, elles parlent en toi. Mais elles y étaient auparavant. Car l'ensemble de ces lois est ce que tu appelles ta raison. La circonstance est comme une question posée à ta raison. Elle éveille une réponse qui dormait en toi depuis toujours. C'est pourquoi, sans hésiter, tu la reconnais véritable et tu trouves odieux qu'on puisse supposer que tu ne lui obéiras point.

— Crois-tu qu'il y ait des dieux, Socrate, et dis-tu que ce sont les dieux qui ordonnent certaines choses et qui défendent certaines autres choses ?

— Tu poses maintenant, Hippias, une question qui, heureusement, est aussi inutile que difficile.

— Inutile !

— Les dieux dont on parle ne sont pas moins divers, Hippias, et moins étranges que les cités. Aphrodite conseillerait autre chose qu'Artémis ; et Arès n'a pas les mœurs d'Hermès, ni Héphaïstos celles de Dionysos. Même, si j'en crois les poètes, Zeus et Héra se querellent aussi souvent que Sparte et Athènes. Et je ne suis pas certain que, parmi les exemples que donnent les dieux, il n'y en ait quelques-uns de mauvais. C'est pourquoi je ne dis jamais à personne : Connais les dieux. Mais je dis à chacun : Connais-toi toi-même. Car, si tous s'interrogeaient sincèrement en faisant taire les paroles discordes des lois écrites et les paroles discordes des dieux, tous se répondraient les mêmes choses. Par delà les dieux et les cités, il y a une harmonie merveilleuse que notre connaissance de nous-mêmes suffit à réaliser. Certains dieux exigent ou ont exigé des sacrifices humains ; et toutes les tables des lois exigent des sacrifices humains. Tous les dieux et toutes les lois écrites exigent de nombreuses injustices. Mais la loi non écrite que tu peux lire en toi, noble Hippias, et que tu ne peux lire qu'en toi, défend de tuer et défend toutes les injustices que nous avons dites, ou que nous n'avons point dites.

— Tes paroles deviennent vraiment trop simples, naïf Socrate. Elles n'offrent d'intérêt pour personne, ni pour l'ignorant ni pour le savant. Réjouis-toi donc sans moi. J'ai perdu assez de temps auprès de toi. Du moins, je pourrai dire à tous désormais, comme un homme qui a éprouvé la chose par lui-même, qu'on perd son temps auprès de Socrate.

— On perd toujours son temps, Hippias, quand on n'est pas auprès de soi-même.

Hippias, qui s'éloignait, haussa les épaules sans se retourner. Car les paroles de Socrate étaient pleines comme des coffres de

riches. Mais plusieurs ne pouvaient être ouvertes que par les hommes de bonne volonté.

Anytos, certain jour, était parmi ceux qui écoutaient Socrate. Soudain, il l'interrompit, s'écriant :

— Je soupçonne, malheureux, que tu es athée !

— Si je répondais que je n'en sais rien, cette réponse, pieux Anytos, te satisferait-elle ?

— Certes, elle ne me satisferait nullement. Car jamais un mensonge ou une raillerie ne m'a satisfait.

— Cet aveu d'ignorance serait pourtant, je crois, la réponse la plus véritable et la plus sérieuse que je te pourrais faite. Mais, puisque tu refuses que je sois sincère à ce point et que je te prenne au sérieux, dis-moi donc, modeste Anytos, quel homme tu appelles un athée.

— Comme tout le monde, j'appelle athée l'homme qui ne croit pas aux dieux.

— Quels dieux veux-tu dire, cher Anytos ? Car on parle de beaucoup de dieux. Et toi, crois-tu à tous les dieux dont parlent soit les Grecs soit les Barbares ?

— Je ne crois pas aux dieux des Barbares.

— Tu seras donc un athée, toi aussi, dès qu'un Barbare te jugera.

— Je crois à des dieux plus beaux que ceux des Barbares. Ma piété envers nos dieux, qui sont beaux, empêche que je croie à leurs dieux, qui sont laids et difformes.

— Si donc tu connaissais des dieux plus beaux que ceux d'Athènes, ta piété t'engagerait à nier les dieux d'Athènes ?

— Nuls dieux ne sauraient être plus beaux que ceux d'Athènes.

— Un prêtre d'Égypte n'en conviendrait peut-être point.

— Laissons-là les Barbares, et leurs dieux, et leurs prétentions. Puisque j'ai la gloire d'être athénien et que tu as, la méritant ou non, la gloire d'être athénien.

— Si un égyptien s'efforçait de penser en homme, non en égyptien, et s'il croyait à des dieux humains, non à des dieux égyptiens, l'approuverais-tu ?

— Je méprise trop les Barbares pour prendre la peine de les approuver ou de les désapprouver. Est-ce que tu approuves, toi, ou désapprouves-tu, ce que fait un âne ou ce que fait une souris ?

— Je ne méprise pas les Barbares, modeste Anytos. Et, si je méprise certaines pensées, ce n'est point parce qu'elles sont des pensées de Barbares ou des pensées de Grecs, c'est parce qu'elles sont des pensées fausses.

— Tu t'écartes de la question. Réponds, crois-tu à quelques dieux ?

— Il me semble que je crois à certains dieux.

— Auxquels ?

— À ceux que je trouve en moi. À ceux qui me parlent lorsque je n'entends point des bruits sortir de ta bouche.

— Des dieux en toi ! Des dieux qui te parlent ! Ô le plus présomptueux des fous.

— Des dieux sont en toi, Anytos, qui te parlent aussi, Je connais un daïmon qui essaie souvent de te conseiller ; mais Athènes, et son orgueil, et ses lois écrites, et ses dieux nombreux parlent trop fort ; de sorte que tu n'entends pas la voix de ton daïmon. Un jour peut-être tu sauras l'écouter. Un jour aussi peut-être tu sauras regarder. Alors tu verras en toi et tu verras dans le monde une harmonie merveilleuse. Et tu croiras qu'il a fallu un dieu pour mettre en toi et dans le monde cet ordre admirable.

— Tu veux parler, je suppose, de ce fantôme qu'Anaxagore appelait l'Esprit ?

— C'est peut-être, en effet, le dieu du grand Anaxagore que je viens de louer.

— Alors souviens-toi que ce misérable philosophe fut condamné comme athée et, sans la protection de Périclès, il eût été mis à mort. Tremble donc, toi que nul Périclès ne protège.

— Est-ce que tu trembles dans les combats, cher Anytos ?

— Pourquoi cette injure ? Tous les Athéniens savent que je suis brave.

— Si tes dieux quels qu'ils soient te donnent la force d'affronter la mort, qui t'a permis de croire mes dieux moins vaillants ?

— On m'a dit, Socrate, que tu n'offrais jamais de sacrifices.

— On t'a trompé, trop confiant Anytos. Je passe ma vie à sacrifier. Je donne tout ce que j'ai, savoir mon temps, mes forces et mes paroles.

— Mais c'est aux hommes que tu donnes ces choses, non aux dieux.

— Pourquoi offres-tu des sacrifices aux dieux, pieux Anytos ?

— Afin qu'ils accordent leurs faveurs à moi et à ceux que j'aime.

— Tu prends donc un détour pour faire du bien à toi et à ceux que tu aimes. Moi, je m'applique directement à faire du bien à moi-même et à ceux qui m'entourent.

— Ta puissance est petite, mais la puissance des dieux est grande.

— Tes dieux quels qu'ils soient n'ont pas eu jusqu'ici le pouvoir de te rendre doux et inaccessible à la colère. J'ai eu un tel pouvoir sur moi-même et sur quelques-uns de mes amis. Tu me contrains donc, irritable Anytos, à me croire plus puissant que tes dieux.

— Horrible blasphème !

— Outre les sacrifices que je fais moi-même, je conseille à d'autres hommes, en certaines occasions, d'autres sacrifices, Car, outre les dieux dont je t'ai parlé, je crois, d'une certaine façon, à d'autres dieux.

— Quels dieux dis-tu ? de quelle façon y crois-tu ? et quels sacrifices conseilles-tu de leur offrir ?

— Je crois d'une certaine façon à Déméter par exemple, et aux dieux chtoniens. À la saison où Perséphone est souterraine, je conseille aux laboureurs de lui sacrifier, selon certains rites, du

blé et d'autres semences. Afin que, lorsque Perséphone reviendra sur la terre, elle ne remonte pas les mains vides.

— Tu me railles, Socrate. Tes railleries, je t'en avertis, te coûteront cher.

— Je suis trop pauvre, opulent Anytos, pour que rien me puisse coûter cher.

— Je m'entends. Et toi aussi, quoique tu feignes de rire, tu m'entendes. Nous nous reverrons, ennemi des dieux. Bientôt peut-être. Devant une assemblée plus nombreuse et plus redoutable que celle qui t'entoure. En attendant, si tu le peux, réjouis-toi dans ta folie.

Eschine demanda à Socrate.

— Pourquoi n'écris-tu pas les belles choses que tu nous dis chaque jour ? Ne manques-tu pas ainsi de générosité envers les hommes qui viendront après nous ? On n'éprouves-tu nul amour pour les hommes qui ne sont pas encore ?

— J'aime les hommes à venir, même les plus lointains, comme s'ils étaient mes fils ou les fils de mes fils.

— Et cependant tu ne fais point pour eux ce que tu pourrais faire.

— Tu te trompes, cher Eschine.

— Est-ce donc que tu ne crois pas précieuses les choses que tu nous dis ? Pourtant tu nous les donnes et nous les recevons comme des biens.

— Eschine, tu ne peux recevoir de vrais biens que de toi-même.

— Je suis certain d'avoir reçu de grands biens de Socrate.

— Socrate n'a rien à donner à personne et Eschine ne peut rien recevoir du dehors. Je puis seulement, parce que tu m'aimes, t'aider à découvrir les choses qui sont en toi. Et je puis t'aider à éprouver ces choses pour voir si elles sont tes vrais trésors et tes réalités ou si elles sont des apparences et des fantômes. Quand tu veux bien me montrer les choses qui sont en toi, je souffle sur elles de toutes mes forces afin de disperser les plus inconsistants de tes fantômes. Et ce qui résiste à mon souffle risque d'être une réalité… Ainsi, je ne tente de rien donner à l'avenir parce que je n'ai rien à donner. Je n'écris pas parce que je n'ai rien à dire. Mais, si j'avais quelque chose à dire, peut-être n'écrirais-je pas davantage.

— Pourquoi donc, Socrate ?

— Pour plusieurs raisons. Les paroles que je trouve dans les livres me paraissent de trois sortes. Beaucoup sont semblables à des poisons qui ne peuvent que nuire. D'autres sont des remèdes, utiles, si on en use avec prudence et opportunité. Les meilleures enfin sont comme les nourritures qui font le plus souvent du bien mais qui quelquefois deviennent nuisibles.

— Pourquoi n'augmentes-tu pas la richesse des hommes et la quantité des nourritures ?

— J'aime mieux enseigner à quelques-uns à se connaître eux-mêmes. Après moi, enseignez la même chose à ceux qui voudront vous entendre. Si vous réussissez et s'ils réussissent, vous trouve-

rez en vous et ils trouveront en eux tout ce qui est nécessaire. Aux heures où vous préfèrerez et où ils préfèreront chercher dans les livres, vous saurez et ils sauront choisir ce qui est convenable à chacun. Car tout ce qui peut être utilement écrit est depuis longtemps dans les livres. Et, d'autre part, j'ignore si le meilleur livre fait plus de bien ou plus de mal.

— Que dis-tu, cher Socrate ? Tu ne loues donc pas l'inventeur de l'écriture ?

— Si je savais ce qu'il a voulu faire, je louerais peut-être ce qu'il a voulu faire. Pour ce qu'il a fait, je le sais et je suis loin de le louer.

— Qu'a-t-il donc fait de si mauvais ?

— Il croyait peut-être aider les souvenirs utiles. Or, dans les âmes qui se confient à ce secours étranger, il n'a produit que l'oubli. Il a engagé les hommes à chercher au dehors ce qui ne se peut trouver qu'au dedans. Il leur a enseigné à se négliger eux-mêmes et la seule science nécessaire. Il les a accoutumés à prendre les mots pour les choses et les ombres pour les réalités. Ô mon fils, il y a trop de livres écrits, comme il y a trop de lois écrites. Ne cherche jamais qu'en toi les véritables lois et les connaissances véritables.

Livre IV

Sathon a publié, parmi ses Dialogues, une Apologie de Socrate. Souvent mensonger, cet ouvrage, même lorsqu'il se rapproche de la vérité, avilit, affadit et banalise le Sage. Il transforme en pa-

roles civiques des paroles qui furent hardiment et vigoureusement humaines.

Personne ne peut rapporter, tel qu'il fut prononcé, le puissant discours de Socrate. Le Sage n'était pas de ceux qui gravent des paroles d'abord dans la cire des tablettes, puis dans la cire de leur mémoire. Sûr de son cœur et de sa raison, il ne préparait point ce qu'il devait dire ou, si l'on préfère, il le préparait par toute sa vie et toutes ses méditations. Et il laissait entendre courageusement les sons mélodieux que le choc de la circonstance, quelle qu'elle fût, tirait de deux lyres merveilleuses, son cœur et sa raison.

Je ne pourrai donner maintenant l'équivalent de ce que j'ai donné jusqu'ici. Sur le procès fameux, et inconnu, et toujours raconté de façon mensongère, je n'ai point de notes immédiates, chaudes encore de l'événement, et qui conservent presque tout, et qui respectent le moindre mot ou le moindre tour de phrase remarqué. J'étais trop troublé, trop irrité contre les méchants et les imbéciles qui osaient accuser un Socrate, juger un Socrate, condamner un Socrate. Ma colère et mon désespoir, comment m'auraient-ils permis d'écrire en ces heures passionnées ? J'étais un fils qui voit en danger le meilleur des pères, qui le voit marcher en souriant vers la mort. J'étais comme ivre de je ne sais quelle honte farouche et d'une haine âpre contre les hommes qui sont capables de tels crimes. Dès que je ne pouvais plus rester auprès de Socrate ou travailler à sa libération, je fuyais toute présence ; je fuyais aussi, je ne sais pourquoi, ma demeure. Nulle solitude ne me paraissait assez déserte. Je marchais à travers la campagne, je courais comme un fou. Parfois je criais des injures au ciel et à la terre. Ou je pleurais. Ou, pour forcer ma rage au silence, j'enfonçais mes dents au coin de mon manteau.

Lorsque, deux ans plus tard, je lus l'Apologie de Socrate telle que la publiait Sathon, mon indignation me mit le stylet à la main. D'après mes souvenirs réveillés par les mensonges mêmes de Sathon, j'écrivis, aussi fidèlement que je le pus, les paroles de Socrate.

J'ai voulu confesser d'avance que ce qui suit est moins exact que les entretiens rapportés aux trois premiers livres de ce pieux ouvrage. Mais ce qui suit est vingt fois plus véritable que tout ce qu'on a publié sur le même sujet. Ce qui suit est aussi fidèle que le peut être un souvenir déterré après deux années.

Hommes athéniens, mes accusateurs ont parlé avec ruse et avec éloquence. Et ils vous ont mis en garde contre ce qu'ils appellent mes ruses et mon éloquence. Ils ont parlé comme on combat, et ils croient que je vais parler comme on combat. Ils se trompent. Soldats d'une cause injuste, et qui en veulent à la vie d'un innocent, ils s'imaginent que cet innocent va lutter par tous les moyens pour sauver sa vie. Or je suis indifférent à ma vie et, si je parle, c'est pour votre intérêt, non pour le mien. Car je vous aime et il ne m'est pas indifférent que vous commettiez ou non l'injustice. Mais les moyens injustes ou lâches ne me paraissent point propres à combattre l'injustice.

Vous épargner une fois par hasard un geste injuste et vous laisser partir d'ici aussi mauvais que vous y êtes venus, cela serait indigne de moi et peut-être… Ne murmurez pas, hommes athéniens, si, par le mépris de ce qui dépend de vous, j'échappe à une puissance que je respecte seulement quand elle est juste et dans la mesure où elle est juste.

Si je tenais à la vie, je triompherais sans peine par les moyens qui réussissent aux autres accusés. Je refuse de les employer. Je veux rester étranger au langage flatteur et persuasif qui sert d'ordinaire devant les tribunaux. Je prétends parler devant un tribunal comme je parlerais autre part. Je reste calme sans nul effort devant ce que vous appelez mon danger ; mais je fais un grand effort pour conserver mon calme devant l'effroyable danger que vous courez.

Pour moi, je sais toujours éviter les vrais dangers. Et c'est de moi qu'il dépend, non de vous ou de Mélétos, que je les évite.

Les vrais dangers sont l'injustice et le mensonge. Rien ne me fera dire un mensonge ou une parole injuste. Aujourd'hui comme toujours, je maintiendrai mon âme en bon état. Quant à mon corps, il dépend de beaucoup de choses méchantes et de beaucoup d'accidents : peu m'importe qu'il soit détruit par une tuile qui tombe sur ma tête ou par un vote qui tombe sur ma conduite.

Mes accusateurs ont dit des mensonges nombreux et énormes ; ils ont dit aussi quelques petites vérités. Si j'étais habile, si je désirais sortir vainqueur du combat extérieur où je semble engagé, il me serait facile de nier tout ce qu'ils ont dit : en les faisant glisser sous leurs énormes mensonges, je cacherais sans peine leurs petites vérités. Mais je ne consens pas à être habile. Mais je veux sortir vainqueur du seul combat intérieur. Ou plutôt je suis vainqueur déjà puisque je suis certain de ne me laisser entraîner à aucun mensonge, à aucune injustice et à aucune lâcheté.

On m'accuse de violer les lois. De quelles lois s'agit-il ? Car j'ai peut-être violé les ridicules lois dont ils parlent, et peut-être je

m'en glorifie. Mais mes ennemis violent les véritables lois, les lois qui ne changent point.

Quant à vos lois écrites, qui changent selon les caprices des hommes, daignerai-je examiner si je leur ai obéi ou si je leur ai désobéi ?

Hommes athéniens, lequel d'entre vous se vantera de n'avoir jamais enfreint aucune de vos lois ?

Vous rappellerai-je, hommes athéniens, l'affaire des stratèges qui n'avaient pu ensevelir les corps des citoyens tués en combat naval près des îles Arginuses ? Oui, je vous rappellerai comment, ce jour-là, vous avez violé la loi. Vous vous êtes obstinés à juger tous les accusés en même temps et votre loi exigeait qu'on fît à chaque accusé un procès différent. Le sort avait voulu que je présidе votre assemblée en qualité d'épistate. Je refusai de prendre des votes illégaux. Mais d'autres me remplacèrent avec empressement et servilité. Seul de tous les sénateurs, je combattis, ce jour-là, en faveur de la loi. Malgré vos cris et vos menaces, malgré les orateurs qui se préparaient à m'accuser, je protestai, au nom de la loi, contre votre décret qui violait outrageusement la loi. Plus tard, vous vous êtes repentis. Votre repentir a-t-il rendu la vie aux hommes que votre injustice avait tués ?

Prenez garde à ce que vous ferez aujourd'hui. Si vous me condamnez, vous vous en repentirez. Votre repentir ne me rendra pas la vie et ne corrigera en rien votre injustice.

Avez-vous puni tous ceux d'entre vous qui ont violé la loi dans l'affaire des stratèges des îles Arginuses ? Eh ! si vous aviez mis à mort tous ces meurtriers, qui resterait-il aujourd'hui pour m'accuser et pour me juger ?

Pourquoi ai-je observé et défendu la loi ce jour-là ? C'est que vous la violiez par passion et par haine, non par justice. Mais, quand la justice l'a voulu, c'est moi qui ai violé la loi.

Vous rappellerai-je l'affaire de Léon le Salaminien ? Oui, je vous rappellerai comment, en cette occasion, ma justice a violé l'injustice de la loi.

Les Trente m'avaient mandé, moi cinquième, au Tholos. Ces magistrats représentant la loi d'alors nous ordonnèrent d'amener de Salamine Léon le Salaminien afin qu'on le fît mourir. Les quatre autres obéirent. Pour moi, je me retirai dans ma maison et me livrai à mes occupations coutumières comme si je n'avais reçu aucun ordre. Si le gouvernement des Trente avait duré encore un peu de temps, ma mort aurait suivi ma désobéissance. L'injustice des Trente eût épargné à Mélétos, à Anytos, à Lycon, — et à vous tous peut-être — une injustice.

Ainsi, tantôt vous violez les lois, tantôt vous leur obéissez ; tantôt je viole vos lois, tantôt je leur obéis. D'où vient donc que je ne suis pas d'accord avec vous ?

C'est que nous n'obéissons pas et ne désobéissons pas dans les mêmes circonstances et pour les mêmes causes. Vous violez les lois écrites comme des tyrans, mais je les viole comme un homme juste… Ne murmurez pas, hommes athéniens. Vous pouvez faire beaucoup mieux que murmurer ou beaucoup plus mal : vous pouvez me tuer. Épargnez-vous donc le ridicule de murmurer contre un homme qui, si vous le voulez, est un mourant.

Vous violez vos lois par folie et je les viole par sagesse. J'obéis à vos lois quand elles se rapprochent de la justice ou quand elles

me paraissent indifférentes. Je leur désobéis dès qu'elles sont injustes. Mais celui qui désobéit ainsi à la loi est meilleur que la loi.

Je désobéis à la loi, non comme vous, et comme les marchands, et comme les voleurs de grand chemin, mais comme un législateur… Vos murmures recommencent, hommes athéniens. Attendez du moins d'avoir compris ce que je veux dire.

Hommes athéniens, il y a des lois non écrites et éternelles ; des lois qui ne sont pas athéniennes ou laconiennes, grecques ou barbares, mais humaines ; des lois que chacun, homme libre ou esclave, peut lire dans son cœur et dans sa raison. Et il y a des lois écrites qu'on ne peut lire que sur des tables, des tablettes et des volumes déroulés ; de pauvres lois d'un petit coin et d'un petit moment, qui changent selon les temps et selon les pays. Aux premières il faut toujours obéir. Les secondes sont méprisables dans la mesure où elles s'éloignent des premières.

Qui appelez-vous législateur ? Celui qui fait de nouvelles lois. Mais faire une nouvelle loi, n'est-ce pas, presque toujours, abolir une loi ancienne ? Moi j'appelle législateur celui qui fait une loi nouvelle seulement si la loi nouvelle est plus proche que l'ancienne de la loi non écrite.

Hommes athéniens, il y a des lois non écrites qui font que le blé est mûr au milieu de l'été. Vous n'écrivez pas une loi qui ordonne de moissonner tel jour plutôt que tel autre. Si une telle loi existait et si le jour choisi arrivait trop tôt cette année de sorte qu'il vous fallût couper votre blé avant sa maturité, j'appellerais législateur celui qui abolirait cette loi.

Vous riez, hommes athéniens. Quand il s'agit du blé ou des fruits, vous n'êtes pas assez fous pour porter des lois qui

contraignent à recueillir les nourritures avant l'heure ou trop tard, avant leur point de maturité ou quand elles seraient pourries. Mais, quand il s'agit du juste et de l'injuste, vous avez beaucoup de telles lois. Je suis législateur en leur désobéissant pour obéir aux vraies lois, aux lois non écrites.

Fatigués d'une guerre malheureuse concernant la possession de Salamine, vos pères défendirent, sous peine de mort, de jamais rien proposer, de vive voix ou par écrit, pour revendiquer la propriété de l'île. Vous savez cela et comment Solon, jeune encore, désobéit : feignant la folie, il chanta une élégie en faveur du renouvellement de la guerre. Loin de mettre Solon à mort comme l'exigeait la loi, vos pères, enflammés par son chant, firent la conquête de Salamine. Ceux qui approuvent cette conquête approuvent Solon d'avoir violé la loi. Vous savez aussi comment, plus tard, ce même Solon abolit les lois cruelles de Dracon et les remplaça par des lois plus douces. Êtes-vous certains qu'il ne reste aucune cruauté et aucune injustice dans les lois de Solon ?

Solon le législateur a aboli des lois très mauvaises. Socrate le législateur abolit dans son cœur, dans sa raison, dans ses gestes, dans le cœur, la raison et les gestes de ceux qui l'écoutent, des luis qui, moins mauvaises que celles de Dracon, sont mauvaises encore.

Car les lois écrites sont toujours mauvaises. Elles contiennent toujours de nombreuses injustices et de nombreuses cruautés. Et comment éviteraient-elles cette injustice essentielle de s'appuyer sur la force et de faire artificiellement du mal à celui qui leur désobéit ? C'est pourquoi Socrate le législateur ordonne que tu obéisses aux seules lois non écrites, afin que tu évites les punitions préparées par la nature.

Je vous entends murmurer bien souvent, hommes athéniens. Pourtant vos lois écrites ordonnent d'écouter l'accusé en silence. Si vous ne pouvez résister, même pour obéir à des lois que vous approuvez, aux mauvais sentiments qui sont en vous, comment résisterais-je, pour obéir à des lois que je méprise, au dieu qui est en moi ?

Car un dieu est en moi… Ne vous récriez pas, hommes athéniens… Un dieu est en moi comme en chacun de vous. J'ai appris à l'écouter au lieu d'écouter les mauvais sentiments et les lois écrites. Et, si je le pouvais, je voudrais vous apprendre à l'écouter. Celui qui vous donnerait une telle science serait le plus grand des législateurs, puisque, après lui, vous n'auriez plus jamais besoin de législateurs et de lois écrites. Ainsi vous proclameriez le plus grand des médecins l'homme qui rendrait inutiles après lui médecins et remèdes.

Un dieu est en moi ; un dieu est en chacun de vous. Je le crois et l'affirme depuis longtemps. C'est pourquoi on m'accuse d'introduire de nouvelles divinités. Et cette accusation est véritable et injuste : puisque je proclame, en effet, des divinités que vous ne connaissez point et puisque ces divinités existent.

On m'accuse aussi de rejeter les dieux que la Cité honore. Cette seconde accusation est véritable et injuste.

Elle est véritable puisqu'elle dit ce que je fais. Elle est injuste puisqu'elle ignore que ce que je fais est bien et puisqu'elle propose de me mettre à mort pour ma science et pour ma vertu.

Non, je ne crois pas aux contes que vous allez répétant sur les dieux. Je ne crois ni aux contes que le maigre Mélétos, nez plus long que l'intelligence, bégaie et criaille dans son Œdipodie, ni

aux contes que l'aveugle Homère chante d'une voix forte et mélodieuse. Je ne crois pas que chaque dieu, impie envers les autres dieux, veuille autre chose qu'eux et les combatte. Non, par Zeus ! il n'y a pas un Zeus qui ait maltraité son père Kronos. Non, par Kronos ! il n'y a pas un Kronos qui ait mutilé son père Ouranos. Non, par les dieux, quels qu'ils soient, de la bonté, de la bonne foi et de la pudeur, il n'y a ni un Arès, qui se réjouisse du meurtre, ni un Hermès qui aime le vol, le mensonge et le commerce, ni une Aphrodite qui manque à la sainteté du mariage. Impies, vous faites des dieux plus méchants que les plus méchants d'entre vous et vous exigez que je les honore. Mais moi je refuse d'adorer le mensonge, même quand vous l'appelez Hermès ; je refuse d'adorer le meurtre, même quand vous l'appelez Arès… Depuis quelques instants, hommes athéniens, vos murmures grandissants me forcent, contrairement à ma coutume et à mes goûts, à élever la voix et à dire sur un ton de colère les paroles de la raison. Je suppose avec bienveillance que vos murmures s'indignent contre Arès le meurtrier, contre Hermès le voleur… Hommes athéniens, hommes athéniens, ne vous agitez pas ainsi. L'heure n'est pas venue de passer au vote et de me sacrifier comme un taureau. Un peu de patience : l'heure ne tardera guère. Vous pourrez bientôt, par un meurtre de plus, honorer la bienfaisance de vos dieux et la douceur de vos lois.

Vous parlerai-je longuement du dieu qui est en moi et qui est en chacun de vous ? Non, car la clepsydre coule vite et d'ailleurs mes paroles coulent sur vous aussi inutiles que l'eau de la clepsydre.

Pourtant le dieu qui est en chacun de vous est plus divin que tout l'Olympe. Et, si vous l'écoutiez, il ne vous conseillerait ja-

mais, celui-là, le mensonge, le meurtre ou d'être ingrat envers votre père.

Je suis encore accusé de corrompre la jeunesse. Ici, l'accusation est aussi fausse qu'injuste. Car les vraies corruptrices sont les lois écrites, les religions. Hommes athéniens, vous êtes impatients de condamner. Vous n'écoutez plus mes paroles. Vous ne murmurez plus contre moi comme tout à l'heure. Mais chacun bavarde sans gêne avec ses voisins. Et le bruit de vos conversations couvre ma voix. Tant pis pour vous, non pour moi. J'en ai assez dit pour mon honneur. J'en ai assez dit pour la honte de vos lois et de ce que vous allez faire.

Souriant, les bras croisés, Socrate regardait l'agora s'agiter et bourdonner, ruche où est entré un insecte étranger. Ou parfois il portait les yeux sur la clepsydre qui versait ses dernières gouttes. Quand elle eut fini de couler, on prit les votes. Les juges étaient au nombre de 556. Ceux qui votèrent pour Socrate furent 275 ; mais 281 votèrent contre lui. Selon la loi, on redonna la parole au condamné afin qu'il indiquât lui-même quel châtiment il croyait mériter. Alors Socrate parla ainsi où à peu près :

Hommes athéniens, j'étais préparé au jugement que vous venez de prononcer. Mais une chose réjouit mon cœur : c'est le grand nombre de justes qui habitent cette ville. Malgré les efforts des amis de Mélétos, des amis d'Anytos et des amis de Lycon, il suffirait de déplacer trois voix pour que la Cité elle-même se montre juste en cette occasion. Soyez loués, hommes athéniens : nulle autre Cité grecque ou barbare ne réunit, un aussi grand nombre de citoyens capables d'entendre sans s'irriter les blâmes que méritent la loi écrite et la religion.

Maintenant vous me dites : « Nous savons que Mélétos te juge digne de mort. Mais nous voulons savoir aussi de quelle peine tu te juges digne toi-même. » Et, si je consentais à me condamner à la prison, à une amende ou à l'exil, les plus méchants même d'entre vous seraient heureux d'épargner ma vie. Mais ils ne seraient pas heureux uniquement dans ce qu'il reste de bonté aux cœurs les plus pervertis. Ils se réjouiraient aussi dans leur méchanceté ; ils riraient de m'avoir rendu complice de leur injustice. Hommes athéniens, je ne vous donnerai pas ce plaisir mauvais. Je ne mentirai pas en m'avouant coupable ; je ne commettrai pas l'iniquité de me condamner, si peu que ce soit, moi qui n'ai mérité aucune peine. L'injustice que vous avez commencée malgré mes avertissements pleins de pitié, continuez-la et achevez-la, si vous voulez. Mais ce sera sans mon aide et ce sera malgré mes avertissements désormais pleins de mépris… Voici que vos murmures recommencent, si courageux contre un homme déjà condamné… Vous exigez absolument que je me condamne moi-même. Allons, je vois qu'il faut vous obéir. Je me condamne donc ; je me condamne à perpétuité ; je me condamne à être, jusqu'à ma mort, nourri au Prytanée… Ne vous irritez pas ainsi, hommes athéniens. Je vais vous faire une nouvelle concession et telle que je n'ai jamais fait la pareille à personne. Je vais, puisque cette considération vous est indifférente, cesser d'examiner ce qui est juste ou injuste et regarder seulement ce qui est possible ou impossible.

J'ai 71 ans, hommes athéniens, bel âge pour mourir, non pour errer en exil ou pour entrer en prison. Que dites-vous ? Ah ! j'entends. Plusieurs me crient : « Une amende ! une amende ! » Mais vous savez combien je suis pauvre et que je ne pourrais la payer. « D'autres paieront pour toi ! » me crie encore votre bien-

veillance. Mais, hommes athéniens, voulez-vous être ridicules au point, quand c'est Socrate qui est poursuivi, de condamner d'autres hommes, que nul n'accuse, à payer une amende ? Ma pitié vous épargnera un tel ridicule. Et je ne vous laisse qu'un choix : envoyez-moi au Prytanée ou envoyez-moi à la mort.

Les juges délibèrent sur la peine et prononcent la condamnation à mort. Socrate reprend la parole :

— Malgré mes efforts, hommes athéniens, je n'ai pas réussi à vous éviter tout ridicule. Vous allez tuer un homme que la vieillesse eût bientôt tué sans votre aide. Vous porterez le long des siècles le ridicule d'avoir tué un mourant. Pour moi, je porterai le long des siècles la gloire d'avoir fait ce que je voulais et obtenu ce que je désirais. Ne l'avez-vous pas compris aux paroles orgueilleuses prononcées aujourd'hui par le modeste Socrate ? je voulais cette condamnation et je désirais cette mort. Vous m'avez obéi et servi quand vous croyiez me nuire. Car je dirai toute la vérité, maintenant que vous ne pouvez plus revenir sur votre jugement. En ce qui vous concerne, je suis, dès cette heure, un homme mort. Et je me réjouis dans ma mort.

Pourquoi est-ce que je me réjouis dans ma mort ? C'est que, ô hommes athéniens, ô mes bien-aimés, il me restait peu de temps pour vous enseigner les vérités que je sais et qui, écoutées, vous rendront bons et heureux. Et vous m'écoutiez si mal, tant que j'étais un vivant. Vous couriez entendre le bonhomme Socrate pour rire de lui et de ce qu'il disait, ou pour rire de ceux qu'il embarrassait et réfutait. Cependant vous ne cessiez pas, pour si peu, d'agir et de parler comme ceux dont il vous avait fait rire. Mais vous êtes prompts au repentir et, quand vous avez tué quelqu'un injustement, il arrive que le mort grandit dans votre mémoire et

y vit une vie plus puissante. Quand Socrate sera parti, vous entendrez ses paroles résonner en vous plus haut que vous ne les entendiez résonner à vos oreilles. Vous entendrez très haut mes dernières paroles : « J'ai voulu mourir, hommes athéniens, pour que vous m'entendiez enfin et que vous deveniez enfin bons et heureux. » Dès que je serai mort, entendez donc très haut dans votre cœur cette parole qui sera peut-être pour plusieurs le commencement ému de la vertu et du salut : « Socrate a voulu mourir par amour pour nous. »

Les paroles que je vais rapporter maintenant, je ne les ai pas entendues de la bouche de Socrate. Le jour où elles furent prononcées, Eschine me les a répétées en présence d'Aristippe, de Cébès et de Simmias. Elles sont entrées profondément dans mon esprit. Mais je ne les ai mises par écrit que de longues années après. J'oserais affirmer que je n'ajoute rien à ce qui m'a été rapporté ; je suis moins certain de ne rien oublier.

Les jours qui suivirent la condamnation de Socrate, nous allions dans la prison passer auprès de lui tout le temps que permettaient les Onze. Cependant, en secret, Aristippe, Eschine, Cébès, Simmias et moi avions réuni une somme considérable. Nous avions acheté les geôliers et tout préparé pour la fuite du condamné. Les quatre que je viens de nommer et moi nous étions seuls à connaître le projet et les négociations. Nous croyions prudent de renfermer le secret entre un petit nombre d'hommes. Nous nous gardions surtout d'en rien dire à Sathon et à son ami Criton, que nous considérions comme les plus dangereux des bavards.

Eschine, que son caractère aimable et souriant rendait particulièrement propre à de telles négociations, s'était abouché seul

avec ceux qu'il s'agissait de gagner. Il était censé n'agir qu'en son propre nom : ainsi les complices se sentiraient plus sûrs du secret et, d'autre part, ils se montreraient moins exigeants dans leurs prétentions.

Lorsque toutes choses furent prêtes et que l'approche du danger conseilla de hâter l'exécution, Eschine se rendit à la prison avant le jour. Il fut introduit dans le cachot quand Socrate dormait encore et il s'assit en silence auprès de notre maître, admirant le calme de son sommeil. Cependant les premières lueurs de l'aube éveillèrent le condamné et les deux hommes eurent ensemble un entretien que je rapporterai de mon mieux. Ceux qui liront ce qui suit n'auront pas besoin que je leur rappelle combien menteusement Sathon a déformé ce dialogue. On sait qu'il a poussé l'impudence jusqu'à remplacer l'un des deux interlocuteurs réels par son vieil ami Criton, qui n'était point là, qui, à ce moment, dormait peut-être dans les bras même de Sathon.

SOCRATE

Comment viens-tu de si bonne heure, Eschine ? Ou n'est-il pas très matin ?

ESCHINE

Il est très matin, en effet.

SOCRATE

Quelle heure environ ?

ESCHINE

L'aube se lève. Même dehors, il doit faire encore presque nuit.

SOCRATE

Je m'étonne que le geôlier ait consenti à te laisser déjà entrer.

ESCHINE

Il est accoutumé à me voir. Il est serviable. Et je sais l'art de rendre les geôliers peu farouches.

SOCRATE

Qui t'a enseigné cet art facile ? Est-ce celui qui jeta un gâteau de miel dans la gueule de Cerbère ?

ESCHINE

Lui-même, Socrate.

SOCRATE

Viens-tu seulement d'arriver ?

ESCHINE

Il y a quelque temps que je suis là.

SOCRATE

Pourquoi t'es-tu assis auprès de moi sans rien dire, au lieu de m'éveiller sur le champ ?

ESCHINE

T'éveiller ! Par Morphée, je m'en gardais bien. Si j'étais à ta place et que je pusse dormir, je considérerais comme un ennemi l'homme qui m'éveillerait.

SOCRATE

Il me semble que tu te fais facilement des ennemis, cher Eschine.

ESCHINE

Je t'admirais de dormir comme un enfant sur qui veille sa mère. Je te laissais jouir de cette paix précaire. Ton sommeil m'enseignait, aussi bien que les plus belles paroles, ce que c'est que douceur et égalité d'âme.

SOCRATE

Un homme de soixante onze ans qui craindrait la mort serait bien déraisonnable.

ESCHINE

Tous les vieillards que j'ai vus en danger se plaignaient de la destinée.

SOCRATE

C'est qu'il y a beaucoup de fous dans le monde… Mais dis-moi pourquoi tu es venu de si bonne heure. Encore qu'il n'y ait plus de nouvelles pour moi, tu as peut-être à m'annoncer une manière de nouvelle.

ESCHINE

Oui, Socrate, j'arrive chargé d'une nouvelle et des plus fâcheuses. Tu la porteras avec ta force coutumière. Mais elle m'accable de douleur. Et, à mesure qu'ils la connaîtront, tous ceux qui t'aiment se sentiront accablés.

SOCRATE

Dis cette nouvelle afin que je compatisse à ton sort… Tu te tais comme devant un enfant ?… C'est donc moi qui te la dirai, car je devine. Le vaisseau est revenu de Délos cet c'est aujourd'hui que je mourrai.

ESCHINE

Pas encore, Socrate. Le vaisseau est toujours en route. Mais il est à craindre qu'il arrive aujourd'hui et que tu nous quittes demain. Des hommes venus de Sunium l'y ont vu et il les suit de près.

SOCRATE

Que cette chose indifférente et inévitable qu'on appelle la mort vienne à l'heure marquée par le destin.

ESCHINE

Crois-tu, Socrate, qu'on ne soit pas quelquefois un peu coupable de son destin ?

SOCRATE

Désires-tu, Eschine, que nous nous entretenions de la destinée ; des occasions où il la faut travailler et transformer comme le sculpteur transforme une pierre en statue ; des occasions où il la faut accepter avec sa forme grossière comme le maçon place au milieu du mur une pierre qu'il serait ridicule de sculpter ?

ESCHINE

T'avouerai-je, trop cher Socrate, que je suis aujourd'hui peu en état de philosopher ? Oui, je te l'avouerai, puisqu'il ne s'agit point de ma vie il n'y a aucune lâcheté à se laisser troubler par le péril de ceux qu'on aime.

SOCRATE

Cher Eschine, ne t'affligerais-tu pas, le prenant pour un mal, d'un bonheur qui arrive à ton ami ?

ESCHINE

Laissons ces choses, Socrate, et suis mes conseils. Sauve-toi. Pour moi, je pleurerai et je tremblerai jusqu'à ce que tu aies dit : Oui. Si tu mourais, outre le malheur d'être privé du meilleur des hommes, malheur dont rien jamais ne me pourrait consoler, j'aurais à craindre l'opinion de beaucoup de gens qui ne connaissent bien ni toi ni moi. Ils croiraient que, pouvant te sauver, je t'ai abandonné de peur de sacrifier mon bien ou une portion de mon bien. Veux-tu m'infliger la honte de paraître plus attaché à l'argent qu'à mes amis ? Car enfin le peuple ne se pourra jamais persuader que c'est toi qui as refusé de sortir d'ici malgré mes prières.

SOCRATE

Depuis quand, Eschine, nous mettons-nous en peine de l'opinion du peuple ?

ESCHINE

Ce qui t'arrive prouve qu'il est dangereux de la négliger. Ton exemple montre quels grands maux le peuple est capable de faire.

SOCRATE

Que dis-tu, Eschine ? Comment le peuple ferait-il à qui que ce soit aucun bien ou aucun mal ? Depuis quand dépend-il du peuple de rendre un homme sage ou insensé ?

ESCHINE

Une parole me revient, que tu as dite dans ta défense. Tu refusais de te condamner à une amende, parce que tu ne la pourrais payer de tes propres ressources et la condamnation, au lieu de te frapper, frapperait tes amis. Je crains donc que tu refuses de sortir d'ici par intérêt pour moi. Tu penses que les délateurs, m'accusant de t'avoir enlevé, me contraindraient à leur donner de grosses sommes d'argent ou à subir une forte amende. Si c'est là ta crainte, écarte-la, cher Socrate. Quelle peine pourrait, pour tes amis, égaler celle de te perdre ? Quel bien pourrait, pour tes amis, égaler celui de te conserver ?

SOCRATE

J'ai peut-être les craintes que tu dis, et d'autres avec elles.

ESCHINE

Rassure-toi donc, bien-aimé Socrate. La somme qu'on demande pour te tirer d'ici n'est pas considérable. Quant aux délateurs, tu sais qu'on les achète à bon marché. Mon bien, qui est à toi comme moi-même, suffirait facilement à tout cela. Mais, si tu fais quelque difficulté d'accepter mon offre, il y a beaucoup d'étrangers ici qui sont prêts à fournir du leur. Simmias de Thèbes a apporté à lui seul une somme plus que suffisante. Cébès aussi, Aristippe, et plusieurs autres. Antisthène même, encore

qu'il soit le plus pauvre d'entre nous, a trouvé, je ne sais où ni comment, l'argent nécessaire. Si nous divisons la dépense entre nous, afin d'avoir tous la joie de collaborer à une action juste et à un geste amical, aucun de nous n'en sera appauvri.

SOCRATE

Mais, si je t'écoutais, Eschine, où irais-je donc ?

ESCHINE

Où il te plaira, cher Socrate. Partout tu seras aimé et honoré. J'ai des amis en Thessalie qui, si tu veux te rendre chez eux, t'entoureront de soins, d'affection et de respect, comme tu le mérites.

SOCRATE

Eschine, je pouvais, pendant le procès, et honorablement ou à peu près, me faire condamner à une amende ou à l'exil. Tu me conseilles maintenant d'accepter, et honteusement, en fuyard, les deux peines réunies, moi qui ai cru devoir repousser l'une comme l'autre.

ESCHINE

Je n'ose blâmer ce que tu as dit dans ta défense. J'ose blâmer ce que tu fais maintenant.

SOCRATE

Explique-moi pourquoi, cher Eschine.

ESCHINE

Au procès, tu pouvais espérer éveiller par tes paroles la conscience de tes juges. Beaucoup s'irritaient contre ce qu'ils appelaient ton insolence ; mais beaucoup admiraient ce qu'ils appelaient avec justice ton courage. Trois voix de plus d'un côté, de moins de l'autre, et tu étais sauvé. Encore que tu aies perdu la partie, je ne te blâme donc pas d'avoir joué ce jeu difficile.

SOCRATE

Mais tu me conseilles d'en jouer maintenant un plus facile ?

ESCHINE

Je te conseille le seul chemin de salut qui reste ouvert. Il est beau parfois de courir un risque, même grand. Il est toujours laid d'attendre, comme un paralytique, une mort certaine. Ne trouves-tu pas injuste, juste Socrate, de livrer à ses ennemis un homme que tu peux sauver ? Ne trouves-tu pas injuste de t'allier contre un innocent avec ses ennemis et de rendre inutiles les efforts de ses amis pour sauver cet innocent ? Et tes enfants, l'aîné à peine adolescent, les deux autres en bas âge, ne les trahis-tu pas par ton suicide ? Car j'appelle suicide la mort qu'on accepte quand on la pourrait éviter. J'ai honte pour toi et pour nous, Socrate. Oui, les larmes dont tu vois mon visage noyé et qui m'empêchent presque de parler sont des larmes de honte autant que de douleur. On dira que tu as été indolent et que nous avons été lâches. On s'étonnera que nous t'ayons laissé comparaître devant le tribunal, quand, pour un peu d'argent, Mélétos, Anytos et Lycon auraient été si heureux de se taire. On s'étonnera de la façon dont tu as plaidé ta défense, comme un homme désireux, non de vivre, mais de mourir. On dira que la vie n'avait plus aucun prix pour toi parce que tes amis n'avaient pas su, par leur affection, te

la rendre agréable. Ou plutôt, dira-t-on, cet homme avait-il des amis ? Plusieurs se donnaient pour tels, mais c'étaient autant de menteurs et qui ne l'aimaient point réellement. Car tout le monde sait combien il est facile de fuir d'une prison d'Athènes, pour peu que l'on consente à sacrifier quelque argent. Ne nous couvre pas, Socrate, de la honte qui s'attache aux amis sans dévouement ; ne te couvre pas de la honte qui s'attache à l'homme qui n'a pas su se faire des amis dévoués. Écoute, méchant et bien-aimé Socrate : il faut que tout soit exécuté la nuit prochaine ; sinon, il est trop tard et nos mesures sont rompues. Remplis donc mon cœur de joie et donne que je coure remplir de joie les cœurs d'Antisthène, d'Aristippe, de Simmias et de Cébès. Dis, mon Socrate, que tu es l'ami de tes amis et que tu cèdes à leurs conseils ardents, à leurs prières désespérées.

SOCRATE

Mon cher Eschine, j'aime ton amour plus que je ne saurais dire. Mais il faut que l'un et l'autre nous regardions les choses en hommes, non en femmes qui s'affolent et s'enfuient parce que le vent de nuit soulève avec les branches d'un arbre des gestes d'assassins ou parce que quelque autre fantôme de danger se dresse devant elles, fait de ténèbres et de leur inquiétude. Mon tendre Eschine, ta sollicitude pour mon bien est louable, si tu vois vraiment mon bien. Mais, si tu te trompes ; si tes larmes, tes prières, tes plaintes, tes reproches essaient de m'entraîner vers mon mal : alors, plus ton zèle est grand, plus il est blâmable. Examinons donc ensemble si ce que tu proposes est pour moi un bien ou un mal.

ESCHINE

Ôbienfaisant Socrate, ta vie est pour tes amis le plus grand des biens et tu n'auras pas la cruauté de le leur arracher. Ton bien, tu as accoutumé de le voir dans le bien de ceux qui t'entourent. Continue donc à songer à eux plus encore qu'à toi. Si la vie t'est devenue indifférente, aime du moins ceux qui t'aiment et ne laisse pas orphelins les fils de ta chair et les fils de ta pensée.

SOCRATE

Seraient-ils moins abandonnés et moins orphelins si, pour conserver ma vie, je consentais à la mort de ma pensée ?... Examinons donc avec calme, sans plus laisser troubler notre raison aux mouvements incertains de notre cœur, si ce qu'Eschine propose à Socrate est d'accord ou non avec la pensée de Socrate. Je crois avoir déjà conté devant toi comment l'orateur Lysias avait préparé pour moi un puissant et émouvant plaidoyer. Il me l'apporta amicalement, disant : « Puisque ta mémoire est restée celle d'un jeune homme, apprends, cher Socrate, les paroles que j'ai écrites à ton intention. Tu les réciteras devant les juges, qui non seulement te renverront absous, mais condamneront tes accusateurs à l'amende. » Je lus le discours. Il était merveilleusement propre à faire triompher devant les héliastes ma cause apparente. Mais la véritable cause et le véritable intérêt de Socrate, ce n'est pas la vie de Socrate, c'est la pensée de Socrate et son enseignement. Or le discours de Lysias déformait ma pensée et détruisait ce que j'enseigne depuis plus de cinquante ans. Subtilement il démontrait que je croyais aux dieux du peuple puisque j'étais accusé de croire à des démons et que les démons sont les fils des dieux. Il couvrait de ridicule des accusateurs qui me blâmaient ainsi tout ensemble de croire aux dieux et de ne point croire aux dieux. Il me faisait affirmer mon respect pour les lois d'Athènes.

Il me faisait appeler en témoignage les hommes d'âge mûr qui m'ont écouté dans leur jeunesse et les parents de ceux qui m'écoutent maintenant. Tous auraient nié que j'aie jamais conseillé de renverser un gouvernement par la violence, ce qui prouve à la fois, d'après Lysias, que je ne corromps personne et que j'enseigne à respecter les lois de la Cité. Il me faisait encore présent, à ce sujet, d'un de ces raisonnements captieux qui baissent et relèvent et rebaissent dans le peuple mille têtes convaincues : je ne puis corrompre ceux qui m'écoutent parce que ce serait les engager entre autres fautes à l'ingratitude et par conséquent être ennemi de moi-même. Enfin, mêlant ma pensée et la pensée du peuple, il embrouillait toutes choses aussi adroitement que notre ami Platon lorsqu'il me fait dire dans un même dialogue de rares pensées qui sont miennes, d'innombrables choses auxquelles je n'ai jamais songé et quelques opinions aussi qui sont tout à fait contraires à ce que j'enseigne. En remerciant Lysias de sa sollicitude, je m'écriai : « L'admirable plaidoyer, s'il devait défendre un autre homme que Socrate ! » Lysias s'étonna : « Comment peux-tu ensemble approuver mon discours et le rejeter. » Je lui expliquai la chose, selon ma coutume, par une comparaison. « Si tu m'apportais un manteau d'une étoffe magnifique et couvert d'éclatantes broderies, un manteau plus riche que le voile des Panathénées, d'abord j'admirerais la beauté de l'étoffe et l'habileté de l'ouvrier. Mais, si tu me demandais de revêtir ce manteau, je dirais qu'il ne convient pas au modeste et vieux Socrate. Ainsi, Lysias, ton plaidoyer trop habile ne convient nullement au naïf et maladroit Socrate. Je n'ignore pas que, pour revenir absous du tribunal, il faut nier ce que disent les accusateurs. Mais moi je ne nie jamais même la plus petite vérité et, dans ce que disent mes ennemis, il y a de petites vérités. Et peut-être je ne désire pas re-

venir absous du tribunal, mais que mes paroles et ma condamnation aident quelques hommes à comprendre certaines grandes vérités et à mépriser ces lois et cette religion que ton discours affirme vénérables. Va donc, mon Lysias, et écris des plaidoyers pour les accusés qui désirent continuer à vivre. N'en écris plus pour les vieux sophistes qui, ayant dit ce qu'ils avaient à dire, s'imaginent que leur mort, s'ils sont tués par la loi injuste, sera sur leur parole une limpide et durable lumière et qu'elle éclairera quelques esprits touchant l'injustice de la loi. » Ne te dirai-je pas, aimable Eschine, ce que je disais à Lysias : « Tout ce que tu as fait et tout ce que tu voudrais faire serait admirable s'il s'agissait d'un autre que Socrate. Mais le vieux Socrate sait que tout homme doit mourir et, plutôt que de subir dans peu d'années une mort inutile, il veut subir aujourd'hui une mort utile et glorieuse. »

ESCHINE

Je ne sais que te répondre, bien-aimé Socrate. Mais, si tu voulais entendre mes sanglots comme une réponse…

SOCRATE

J'aime ton cœur, tendre Eschine ; mais c'est à ta raison de me répondre, si elle te dicte quelque chose.

ESCHINE

Hélas ! ma raison est si troublée depuis cet abominable procès !

SOCRATE

Qu'as-tu donc appris auprès de moi, Eschine, si le moindre évènement trouble ainsi ta raison ?

ESCHINE

Je n'ai peut-être appris qu'à t'aimer, Socrate.

SOCRATE

Non, par le chien, tu n'as pas appris à aimer Socrate, puisque tu l'aimes comme un homme ordinaire aime un homme ordinaire. C'est Socrate qu'il faut aimer dans Socrate. Mais sais-tu ce que c'est que Socrate ?

ESCHINE

Je sais que c'est le meilleur des hommes et le plus digne de vivre.

SOCRATE

Ne lui demande donc pas de conserver la vie en en devenant indigne. À ce volontaire de la seule cause qui mérite d'être défendue ne demande pas d'abandonner son poste. Tant que tu as pu admirer les guerriers, tu admirais sans doute Cynégire, frère du poète Eschyle ?

ESCHINE

Peut-être je l'admire encore.

SOCRATE

Tu ne voudrais donc pas que, sa main droite coupée, il eût cessé de retenir le vaisseau ennemi ou que, sa main gauche coupée,

il ne l'eût pas retenu avec les dents. Il te semble beau qu'il ait fait couper aussi sa tête.

ESCHINE

Mais, si j'avais vécu de son temps, si j'avais été son ami, si j'avais vu ses mains tomber dans la mer, l'une après l'autre, puis sa tête tomber dans la mer, j'aurais pleuré.

SOCRATE

Ainsi tu es l'ennemi de tes amis. Autant que tu le peux, tu t'opposes à leur beauté.

ESCHINE

Non point à leur beauté, mais à leur mort.

SOCRATE

Une belle mort est la couronne la plus magnifique que puisse porter une belle vie. Le destin généreux m'offre cette couronne. Je la saisis, et mes amis s'en doivent réjouir comme moi-même.

ESCHINE

Je ne comprends pas pourquoi tu te compares à Cynégire et quel vaisseau tu prétends arrêter de tes dents obstinées.

SOCRATE

Le vaisseau contre quoi j'ai combattu de mes mains et de ma vie, contre quoi je combats de mes dents et de ma mort, c'est celui qui porte nos pires ennemies, les lois écrites. Cynégire défendait la Grèce contre les Barbares. Je défends la Raison contre la

Folie, la Nature contre la Cité, les Lois Non Écrites contre les Lois Écrites.

ESCHINE

Mais, cher Socrate…

SOCRATE

Plutôt que d'obéir à la Cité et de désobéir à la Nature, Antigone, faible et douce enfant, consentit à la mort. Moi, homme et vieillard, tu me voudrais un courage moindre que celui de cette jeune fille. Tu voudrais que je fuie devant Créon au lieu de le braver jusqu'au bout. Combien d'années et de joies sacrifiait la jeune et belle Antigone ! mais que reste-t-il à perdre à un vieillard de soixante onze ans ? Cette généreuse enfant a payé un talent. Laisse que ma pauvreté imite sa richesse et que je donne l'obole qui me reste.

ESCHINE

Antigone aimait son frère Polynice.

SOCRATE

Crois-tu que je n'aime point ceux que mon supplice risque d'éclairer et d'arracher à une vie plus errante et plus malheureuse que la condition du mort non enseveli ? Je ne m'accorde, d'ailleurs, le droit de faire du mal à personne. Ne pas faire tout le bien qu'on peut, c'est faire du mal. Ma fuite engagerait à mépriser ma parole qui, entendue et aimée, peut faire quelque bien. Ne me demande plus de tuer ma parole. Mais considère encore ceci. Si je fuyais cette prison, ne ferais-je pas du mal à ce qu'il y a de meilleur et de plus vénérable ?

ESCHINE

Àquoi donc, Socrate ?

SOCRATE

Aux Lois Non Écrites, mon fils. Lorsque je serais sur le point de m'enfuir, si elles m'apparaissaient disant : « Socrate, que vas-tu faire ? Exécuter l'entreprise que tu prépares, qu'est-ce autre chose que donner la victoire à nos ennemies, les Lois Écrites ? Si tu nous restes fidèle, elles sont vaincues en ce qui te concerne, puisqu'elles deviennent odieuses et se manifestent des meurtrières d'innocents. Si tu fuis devant elles, tu nous arraches une victoire déjà remportée. » Que répondrais-je à de tels reproches ?

ESCHINE

Je ne le sais pas, Socrate.

SOCRATE

Je ne le sais pas non plus… Mais elles ajouteraient : « Il y a des crimes qui évitent d'autres crimes. La mort de Socrate aura un retentissement que n'ont pas toutes les morts. On en parlera longtemps, de sorte que plusieurs Juges se repentiront et désormais ceux-là n'oseront plus condamner. Peut-être en mourant tu sauves dix, vingt, cent innocents. Ne les point sauver quand tu le peux, c'est te rendre leur assassin, Veux-tu, pour quelques années déshonorées, tuer des innocents nombreux ? Es-tu capable d'une telle lâcheté et d'une telle cruauté ? » Que répondrais-je ? dis-le moi, Eschine.

ESCHINE

Je ne le sais pas plus que tout à l'heure, Socrate.

SOCRATE

Moi non plus. Et les Lois Non Écrites me diraient encore : « Nous serons désormais tes ennemies, comme la Cité est l'ennemie du déserteur. Mais le déserteur peut quelquefois se réfugier à l'étranger. Toi, tu ne peux rien de semblable. Tu as parlé trop fréquemment, trop hardiment, trop clairement contre nos ennemies les Lois Écrites. Nulle part tu ne pourrais te recommander d'elles. Si donc tu deviens aussi notre ennemi, que te restera-t-il ? Comment vivrais-tu tout ensemble en dehors du mensonge de la Cité et de la vérité de la Nature ? Socrate, tu es le fou qui ne veut rester ni à droite de l'abîme ni à gauche de l'abîme ; mais, sans ailes, il prétend planer sur l'abîme. Socrate, tu marches comme dans un rêve et tu vas tomber dans le vide et dans la démence. Réveille-toi au bord du gouffre. Appuie-toi sur nous, toi qui souvent as loué avec justice notre force éternelle, toi qui as vaillamment combattu pour nous. Ne suis pas les conseils d'Eschine plutôt que les nôtres. » Ces paroles, cher Eschine, m'entourent, me soulèvent, m'enivrent joyeusement comme le bruit des flûtes et des cymbales enivre les Corybantes. Le son de ces paroles résonne si fort à mes oreilles qu'il m'empêche d'entendre tout autre discours. Voilà les sentiments où je suis présentement. Je ne crois pas que rien m'en puisse détourner. Si tu penses pourtant y pouvoir réussir et si cette réussite te paraît encore désirable, parle.

ESCHINE

Je ne trouve rien à dire, Socrate.

SOCRATE

Dans ce cas terminons là cet entretien et continuons avec courage le chemin que nous avons commencé avec courage.

Le dernier jour de la vie de Socrate, les disciples étaient autour de lui plus nombreux que jamais. Nous étions là, tous, à peu près sans exception. Cependant on remarquait l'absence d'Aristippe et celle de Platon, mauvais philosophes qui prennent la pompe pour la beauté et qui préfèrent les festins des princes au magnifique spectacle de la mort du sage.

Aristippe, — je l'ai indiqué plus haut — avait travaillé avec zèle à arracher son maître à la prison et à la mort. Mais, lorsque Eschine nous rapporta les paroles par lesquelles Socrate refusait la vie pour essayer de sauver quelques hommes, tandis que les larmes de Simmias et de Cébès disaient autant d'admiration que de douleur, la moue d'Aristippe et un léger haussement d'épaules qu'il ne put contenir signifiaient bien des laideurs. Il nous quitta en prétextant je ne sais quelle affaire qui l'appelait à Égine et en promettant de revenir au plus tôt. Je devinai qu'il ne reviendrait point : il fuyait un spectacle d'une beauté trop noble pour son cœur, et trop émouvante.

Quant à Platon, il joua en cette occasion, comme en quelques autres, une comédie odieuse et ridicule. Deux de ses amis particuliers, le vieux Criton et le jeune Phédon, l'avaient vu la veille. Ils l'avaient trouvé sur son lit le visage défait, tordu par instants d'atroces douleurs ou de savantes grimaces. Ils parlaient avec une si tendre pitié de leur malade que nous nous demandions naïvement si la mort n'enlèverait pas le même jour deux philosophes au lieu d'un. Et cet héroïque Platon, oublieux de son

propre mal, avait exigé que ses meilleurs amis, au lieu de rester auprès de lui, fussent avec nous autour de Socrate. Par malheur, le lendemain, un hasard me fit rencontrer Platon dans la rue. À ma vue, son visage, qui criait la santé, rougit un instant et avoua la honte. Je lui dis le mépris que m'inspirait sa conduite. Déjà le comédien s'était ressaisi. Il affirma avec serments qu'il avait subi on ne sait quelle crise courte mais terrible. Pendant deux jours, les médecins, qui n'avaient su lui donner aucun nom, l'avaient crue mortelle. Il se demandait comment il avait pu remonter cette pente abrupte et glissante. Ah ! il devait le plus beau des coqs à Esculape.

Une particularité des maladies mortelles de Platon, c'est qu'elles ne l'empêchent jamais de parler longuement. Il avait dit à Criton et à Phédon de nombreux et ingénieux arguments en faveur de l'immortalité de l'âme et il avait chargé ses deux amis de répéter à Socrate mille paroles consolatrices. En outre, Criton avait apporté sous son manteau un livre d'Anaxagore, pour nous en lire quelques passages et distinguer avec soin ce que Platon y approuvait, et que Platon y désapprouvait. En ce jour où les autres égoïsmes se taisaient, Platon, non content d'écouter sa lâcheté, cédait aussi à sa coutumière vanité et il exigeait qu'on s'intéressât, plus encore qu'à Socrate, à ce qu'un Platon pouvait bien penser.

Phédon et Criton récitèrent donc les paroles que Platon leur avait enseignées touchant l'immortalité de l'âme. Et ces paroles étaient belles et opportunes. Mais elles présentaient comme des certitudes ce qui doit rester doute et sourire. Ils croyaient, dans ce domaine flottant, donner de véritables démonstrations et ils me faisaient songer à je ne sais quels dieux lourdauds dont la

marche enfoncerait les nuages. Leurs arguments ingénieux et pesants sont connus : ce sont précisément ceux que Platon, en son Phédon, net dans la bouche de Socrate. Simmias et Cébès présentaient quelques objections afin que le dogme de l'immortalité parût victorieux dans un combat. Mais ils parlaient faiblement, lutteurs qui désirent la défaite, et ils ne tardaient pas à céder, en se déclarant vaincus par trop de lumière.

Tous nous écoutions, dans une sorte de songe enchanté, désireux que l'âme fût immortelle et que Socrate ne nous fût pas enlevé pour toujours. Notre désir puissant, à de certaines minutes, nous faisait une manière de certitude.

Nous étions particulièrement émus vers la persuasion quand Phédon contait l'histoire d'Er l'arménien, telle qu'on la peut trouver au dixième livre de la République de Platon.

Pour Socrate, il écoutait avec sa bienveillance coutumière. De temps à autre, il prononçait quelques mots, expliquait que, dans aucun cas, que l'âme soit mortelle ou immortelle, la mort n'a rien de redoutable.

Lorsque ce débat parut épuisé, Criton déroula le livre d'Anaxagore qu'il avait apporté sous son manteau. Il en lut quelques passages. Il dit combien ce livre l'avait séduit dans sa première jeunesse. Mais Platon lui avait appris depuis tout ce qui manque à l'enseignement d'Anaxagore. Après avoir posé l'Esprit comme la cause du monde, Anaxagore, en effet, s'égare à chercher d'autres causes, au lieu de montrer uniquement que toutes choses sont les meilleures et les plus belles possibles, comme il convient dans l'œuvre d'un esprit puissant et bienveillant.

Socrate ne semblait pas écouter. Les yeux presque fermés, la bouche entr'ouverte, il était tel qu'un homme soulevé par un rêve heureux. D'autres disciples, cependant, défendaient Anaxagore contre les attaques de Criton.

Celui-ci se tourna enfin vers le Maître et demanda :

— Que penses-tu de ces choses ?

— Je pense qu'elles ne sont point objets de pensée.

Plusieurs s'entre-regardèrent avec étonnement. Mais, après un court silence malicieux, Socrate ajouta :

— Elles sont objets de rêve.

— Pourquoi cela ? — interrogèrent ensemble Criton et Phédon.

— Parce qu'on ne les peut savoir ou, si vous préférez que je parle avec la modestie qui me convient, parce que je ne les peux savoir.

Criton répéta en souriant le mot que Socrate disait souvent :

— Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.

— Oui, mon Criton, et tu peux informer ton jeune ami le trop curieux Aristoclès que, jusqu'à la fin, je me suis réjoui d'ignorer ces choses inutiles.

— Comment, inutiles !... Ah ! oui, je sais ce que tu veux dire. Inutiles, d'après toi, à la conduite de la vie.

— Tu dis ma pensée, cher Criton.

— Mais non plus la mienne, cher Socrate. Platon m'a expliqué clairement combien ma conduite sera différente selon que je croirai aux dieux de la Cité, ou que je croirai à un seul dieu qui est l'Esprit, ou que je ne croirai à aucun dieu.

— Platon se trompe. Quels que soient les dieux que tu affirmes, tu les formes d'après un certain modèle que tu vois ou crois voir en toi. De sorte que ta conduite reste toujours fille de ta connaissance de toi-même ou de tes erreurs sur toi-même.

— Connais-toi toi-même, — répéta Criton d'une voix qu'il s'efforçait, à cause des circonstances, de ne point rendre railleuse.

Je demandai à mon tour, m'adressant à Socrate :

— Ce que tu appelles un objet de rêve n'est-il jamais l'objet de tes rêves ?

Socrate eut un sursaut, comme si on l'arrachait brusquement à un profond sommeil. Puis il me regarda longtemps, et tout souriait dans son silence. Il dit enfin :

— Je suis un grand rêveur, moi aussi. Mais, pourquoi dirais-je mes rêves ?

Le jeune Phedon et le vieux Criton implorèrent de leur voix la plus caressante (non, vraiment, elle ne pouvait être plus caressante quand ils parlaient à leur amant Platon) :

— Dis les rêves de Socrate.

Et le beau Phédon continua :

— Les rêves de l'harmonieux Socrate, comment ne seraient-ils pas les plus harmonieux et les plus enivrants entre tous les

rêves ?

Le maître eut un balancement de tout le corps. Nous observions son hésitation. EL nous nous rapprochions de lui avidement.

— Écoutez donc mes rêves — dit-il enfin. Mais ne les opposez jamais à d'autres songes. Permettez que chaque songe vive sa vie et son flottement de fantôme. Et n'en mêlez jamais aucun aux gestes que vous ferez. Quand on agit, que ce soit à la lumière du jour, non en courant derrière les fausses lueurs qui sortent des rêves.

Socrate ensuite loua et blâma Platon. Il avait raison de refaire le rêve d'Anaxagore, puisque ce rêve n'est point sans beauté. Mais il avait tort de s'enfermer en un rêve unique, même beau. Et Socrate avertit Criton de nouveau, avec insistance, que le sage oublie tous les songes dès qu'une question pratique exige qu'on réponde par un geste.

Il continua à peu près en ces termes.

— Moi aussi, il m'est arrivé de refaire le rêve d'Anaxagore. Mais, sans doute par quelque défaut de mon intelligence, il ne tarde pas à tourner en cauchemar. Car je vois qu'il y a un certain ordre dans le monde, et Anaxagore m'explique cet ordre. Mais je vois aussi beaucoup de désordre dans le monde et, loin qu'Anaxagore explique ce désordre, il le rend inexplicable et douloureux à la raison comme au cœur. Si je croyais à un dieu ou à des dieux, je prierais peut-être quelquefois ; mais ah ! comme je blasphèmerais souvent.

— Pourtant, Socrate, tu as toujours dit que tu étais heureux.

— Je suis heureux malgré le monde et, s'il y a des dieux, malgré les dieux. Malgré le désordre du monde et malgré l'Esprit, si je ne sais quel Esprit méchant organise et fait durer ce désordre. Jamais l'heureux Socrate ne blasphèmera dieu ou les dieux en son propre nom. Mais, si je croyais à leur existence, mon cœur les blâmerait au nom des autres hommes. S'il y avait un dieu bienfaisant, nul ne se plaindrait ; et, quand j'écoute les hommes, je n'entends guère que des plaintes. S'il y avait un dieu bienfaisant, d'où viendrait donc l'injustice ?

— De la méchanceté des impies.

— Comment le dieu bienfaisant aurait-il formé des méchants et des impies ? Et comment donnerait-il toujours, en ce qui le concerne, la victoire aux hommes injustes sur les hommes justes ?

— Tu disais, il y a peu de temps, que le juste triomphe toujours.

— Le juste triomphe toujours au dedans de lui-même. Il s'est entouré de murailles imprenables. Les folies des hommes et des dieux s'arrêtent impuissantes devant le rempart de la sagesse.

— Dis plutôt tes rêves, cher Socrate. Car, si nous venions à répéter ce que tu dis maintenant, quelque méchant, je le crains, nous dénoncerait aux magistrats.

— Je ferai selon que vous le désirez. Mais pourquoi un méchant n'accuserait-il pas aussi des rêves ? Ou ignorez-vous l'aventure de cette vieille femme qui fut conduite au supplice parce qu'elle avait vu en songe la mort du tyran ?... Mais le méchant ne fait de tort qu'à lui-même ; et ce triomphe extérieur des

hommes injustes, si je le lamente, c'est parce qu'il rend de plus en plus malheureux les hommes injustes. C'est pourquoi les dieux, s'ils existaient, seraient deux fois coupables envers les hommes qu'ils auraient faits injustes et auxquels ils auraient accordé le triomphe matériel.

C'est après ces paroles que Socrate nous dit la beauté étrange de son rêve. Nul ne l'a répété. Plusieurs de ceux qui étaient là étaient charmés comme au passage d'une musique qu'on sera incapable de retenir et de retrouver. Plusieurs étaient charmés comme par le chant du vent dans les arbres et le murmure coulant de l'Ilissos. Et ils se souviennent seulement d'avoir subi un charme sans plus savoir de quoi il était fait. Quant à Platon, à qui on ne manqua point de rapporter ce qu'avait dit Socrate, il préféra déformer le beau rêve souple selon ses propres songes lourds et précis.

Et Antisthène n'a jamais encore répété le rêve de Socrate, pour la même raison que Socrate le conta une seule fois et après avoir hésité : parce qu'il est inutile à la conduite de la vie.

La voix de Socrate n'avait pas sa fermeté ordinaire. Le sourire de Socrate était singulier : je n'ai vu de sourire un peu voisin de celui-là que sur des lèvres de femmes, au passage de la volupté. Dans les gros yeux de Socrate, une lumière étrange semblait briller, semblait s'éteindre, semblait se rallumer et vaciller.

— Mon rêve dira-t-il, comme d'autres rêves : « Il n'y a pas de Dieu ? » Mon rêve dira-t-il, comme d'autres rêves : « Tout est plein de dieux ? »

Que mon rêve dise : « Tout est plein de dieux », afin que vous m'écoutiez avec piété non avec impiété.

Le corps puissant et le noble visage de Platon, sont l'œuvre d'un dieu qui aime toutes les beautés visibles. Mon corps robuste et mon visage sans grâce sont l'œuvre d'un dieu qui aime une certaine beauté et qui ne se préoccupe pas d'une certaine autre beauté.

Mais ces dieux ne nous sont pas étrangers et ils ne nous ont pas construits du dehors. Car ce que j'appelle les dieux, ce sont nos âmes.

— Tout être vivant n'a-t-il donc pas une âme ? — demanda Phédon.

— Tout vivant, dans mon rêve, à une âme. Ces êtres aussi ont une âme, qui ne semblent pas vivants à nos yeux grossiers, Dans mon rêve, tout est vivant.

— Même le banc de pierre sur lequel tu es assis ?

— Cette pierre est vivante, puisqu'elle dure au lieu de fuir. Un dieu intérieur la maintient.

— Et l'Ilissos, qui coule vers la mer ?

— L'Ilissos est une fuite de dieux. Un dieu rêve — si j'en crois mon songe — dans chacune de ses gouttes labiles.

— Ô Socrate, — m'écriai-je — combien ton rêve est plus beau que celui d'Anaxagore |

— Il est plus beau pour moi et peut-être pour toi. Celui d'Anaxagore est plus beau pour Anaxagore et peut-être pour Platon.

— Continue, bienfaisant Socrate, à nous verser ton rêve comme un vin généreux.

— Je fais ce que vous demandez. Mais que vos ivresses de songe ou de vin ne durent jamais longtemps, ô mes fils. Que surtout vous appreniez à les secouer avant d'agir.

Dans mon rêve, il n'y a que des dieux, il n'y a que des âmes. Nul de vous n'est un dieu unique. Autour d'un dieu central — et quelquefois de plusieurs — chacun de vous est un peuple de dieux. Chacun de vous est un vaste Olympe. Chacun de vous est, autour de l'abeille reine, un essaim de dieux. Mais tantôt c'est la puissante reine que j'appelle Antisthène, tantôt c'est l'essaim tout entier.

— Dans ton rêve comme dans la vérité — dit Criton — nous existons avant notre naissance. Platon m'a conté plus d'un souvenir.

— Non, mais plus d'un songe. Cependant, puisque nous avons commencé, continuons de rêver. Tu es éternel, mon Criton, quand j'appelle Criton la reine et non l'essaim. Car mon rêve ne parvient pas à concevoir un être véritable qui ne soit éternel. Comment l'être commencerait-il ? Ce qui commence, c'est la forme visible, c'est le rapprochement et l'alliance bourdonnante de l'essaim ; c'est la réunion des myriades d'âmes que gouverne ton âme centrale. Ton corps a commencé cet il finira. Respecte pourtant en lui une rencontre d'éternités.

Ton âme, voici des myriades de siècles, fut l'âme d'une pierre, la force crispée qui l'empêche de s'émietter ; ou elle fut l'âme d'une goutte d'eau, un besoin de fuir et de glisser ; ou elle fut un peu d'air que le vent agite.

Il y a déjà longtemps qu'elle est devenue l'âme plus inquiète de ce que nous appelons un vivant, d'un poisson, d'un lézard, ou de quelque autre animal.

Mais voici. Tout animal veut devenir homme. Car l'homme, si peu qu'il soit, est plus beau que les autres animaux et il a des puissances que les autres animaux cherchent en vain et qu'ils jalousent chez lui.

Chaque fois qu'un homme et une femme échangent un baiser, un peuple d'âmes assiège ce baiser pour pénétrer dans la vie humaine. Souvent elles sont toutes repoussées ; parfois une réussit, rarement deux. Et il arrive que celle qui réussit est une âme qui déjà groupa un homme autour d'elle. Les autres, avides d'un corps même inférieur, finissent, après quelques glissements sur la pente qui monte à la vie humaine, par se décourager, et elles consentent à recommencer une existence animale.

L'effort de toutes les âmes crée l'ordre que tu vois dans le monde. Mais la plupart s'efforcent aveuglément et vers ce qu'elles croient leur seul bien ; la plupart ignorent et négligent leur bien profond, qui serait le bien de tous. Et ce qu'il y a d'aveugle, et de violent, et de forcené, et d'hostile dans leurs efforts et dans leurs chocs crée le désordre que tu vois aussi dans le monde.

Pourquoi les animaux d'hier veulent-ils âprement devenir des hommes ? Ont-ils vu que le corps de l'homme permet seul à la raison de s'épanouir, à la pensée de fleurir, à la justice et à la bonté de rythmer le cœur et de diriger les gestes ? Non, certes, l'animal n'a pas vu ces choses. Il a vu seulement quelqu'une des puissances extérieures de l'homme.

Les premières fois que je réussis à être homme, je fus ébloui sans doute et étourdi par de multiples nouveautés, par des richesses trop complexes pour ma faculté de mettre de l'ordre et même pour ma puissance de choisir.

Puis j'ai fait des choix successifs et qui m'étaient imposés par mes lourdeurs animales, non inspirés par mon élan humain. L'homme restait en moi l'esclave de l'animal. Délivré du cuir continu, épais et hérissé qui protège contre mille douleurs mais ne laisse au plaisir que d'étroites entrées, je me suis réjoui, sans doute, à la diversité des vêtements, à la souplesse légère ou chaude des étoffes ; je me suis réjoui surtout que, les vêtements rejetés, mon corps fût tout entier un organe de joie et un rendez-vous de caresses. Ébloui à la lumière orageuse et multiple de la volupté, je ne fus, plusieurs vies humaines, qu'une peau chatouillée, tantôt frémissante et ardente, tantôt alanguie et comme délicieusement endormie.

Ensuite, je changeai d'erreur.

J'aimai, dans l'homme que j'étais, les mains qui savent manier et fabriquer l'outil. Troublé par cette lumière toujours mouvante, j'étais entier à une double extrémité de mon être. Mon âme habitait mes mains. Elle était la servante de mes mains et de mon besoin d'agir. Elle n'aimait que l'adresse de mes mains et elle s'émerveillait devant les œuvres qui en sortaient.

Or nous avons sur l'animal une troisième supériorité extérieure. Notre parole, si elle est habile, nous soumet d'autres hommes. Je fus sans doute un tyran, un flatteur, un orateur populaire. Par de souples mensonges, ma langue me procurait les pouvoirs de mensonge et les menteuses richesses.

Peut-être je fus encore beaucoup d'autres folies. De nombreuses erreurs m'ont rassasié jusqu'à la nausée de volupté, d'adresse, de puissance, de richesse. Un jour enfin, j'ai pu mépriser des mensonges dont l'accoutumance faisait des fadeurs et des écœurements. Je me suis réjoui de la seule vérité. J'ai repoussé les fausses joies qui viennent s'offrir à l'homme et les faux travaux qui le sollicitent. Je n'ai plus goûté que les joies profondes et je n'ai plus consenti qu'au travail essentiel. Je suis heureux parce que je n'ai plus demandé le bonheur à ma peau, à mes mains, à ma langue, mais à moi-même, à mon âme profonde, à la contemplation de ma lumière centrale et au soin de la garder toujours pure.

Il y a, mes fils, des conquêtes définitives. Mes vies futures ne perdront rien de ce que j'ai gagné cette fois. Et je serai plus heureux à mon retour, parce que plus éclairé et plus méprisant des faux biens.

Socrate cessa de parler. Il restait pensif. Peut-être son rêve continuait en lui, trop fluide maintenant et trop subtil pour se laisser capter aux mailles larges de la parole. Pour moi, souriant comme dans l'ivresse, j'essayais d'imaginer les vies futures de Socrate. Mais je ne découvrais pas comment il pourrait perfectionner encore son âme parfaite.

Plusieurs souriaient comme dans l'incompréhension et l'hébétude.

Phédon et Criton souriaient, pauvres qui viennent de recevoir le plus riche et le mieux ouvré des joyaux. Leur goût barbare leur permet de connaître sa richesse non l'art trop délicat avec lequel il est travaillé. Et ils le porteront à un orfèvre de leurs amis pour

qu'il le refasse pesant et somptueux. Ainsi ces deux hommes songeaient à ce que Platon ferait avec les paroles de Socrate quand ils lui auraient livré le chef-d'œuvre comme une matière banale qu'on a le droit de remanier, d'alourdir, d'orner d'éléments inférieurs.

Après un silence diversement méditatif, Simmias demanda :

— Pourquoi, Socrate, n'as-tu posé aujourd'hui aucune question ?

— C'est que, mon Simmias, je ne pouvais te faire trouver en toi un rêve qui est mien. Plus ou moins cachée sous les folies animales, sous les folies religieuses, sous les folies sociales, une sagesse habite tous les hommes. Mes questions peuvent écarter lentement les folies superficielles et découvrir en chacun une sagesse semblable à la mienne. Aujourd'hui j'ai dit ma folie profonde, et je soupçonne qu'elle varie avec chacun. C'est pourquoi je ne pouvais découvrir en toi, même par des questions nombreuses, ma folie profonde et mon rêve éveillé.

En achevant ces mots, il se leva et passa dans la chambre voisine pour se baigner. Eschine seul l'accompagna et Socrate nous pria d'attendre leur retour.

Je ne conterai pas, malgré leur beauté simple, les scènes qui suivirent. Platon, au dialogue du Phédon, les a dites mieux que je ne saurais. Car, lorsque Platon consent à la vérité, nul ne peut lutter avec lui. Son exactitude est pourtant en défaut sur quelques points. Son amour pour Criton et sa haine contre Eschine, ami d'Aristippe, l'ont engagé à attribuer au premier tout ce qui fut dit ou fait, dans la réalité, par le second.

Il faut aussi effacer dans le Phédon les paroles prêtées à Socrate concernant la libation et les prières. Socrate ne croyait pas aux dieux ridicules qui aiment les prières et les libations : il ne prononça aucune de ces paroles absurdes.

Et Platon a déformé les tout derniers mots de Socrate.

Pendant que, couché sur le dos, il sentait le froid monter lentement de ses pieds vers son cœur, quelques-uns lui parlaient du rêve magnifique qu'il avait dit touchant ce qui précède la naissance et ce qui suit la mort. Or ils en parlaient non comme d'un songe léger, mais comme d'une massive certitude. Eschine était celui qui paraissait le plus fortement persuadé.

De sorte que Socrate nous dit :

— Si vous le voulez, réjouissez vos loisirs à de tels songes, comme les enfants s'amusent à des contes. Mais, dès qu'il est question d'agir, oubliez tout ce qui est songe et tout ce qui est conte, afin que vous écouliez votre seule raison.

Puis, se tournant vers Eschine qui avait loué les dieux et qui avait loué le bonheur futur de Socrate :

— Tu as raison de te réjouir pour moi. Le remède que m'a offert le serviteur des Onze va me guérir de la vieillesse et des infirmités, ses compagnes. Et je vois avec plaisir que tu rêves pour moi mille bonheurs. Je les rêve aussi. Mais, soit pour le bonheur que j'ai eu cette fois, soit pour les bonheurs que j'aurai plus tard, il ne faut louer nul autre dieu que moi. Tout vrai bonheur est l'œuvre de celui qui le goûte. Et ne loue aucun autre dieu que moi pour la guérison que je viens de boire parce que je l'ai voulu. Je

ne dois rien à Esculape et tu agirais follement si tu lui sacrifiais, à mon sujet, même le plus vieux et le plus maigre des coqs.

— Je t'obéirai en toutes choses, — répondit Eschine. Mais vois, Socrate, si tu as encore quelque recommandation à nous faire.

Il sourit, pour toute réponse, en faisant : « Non » de la tête. Et il se couvrit le visage.

Il resta quelques instants ainsi, couvert et immobile. Puis il eut un mouvement léger et qui me fit penser, je ne sais pourquoi, aux mouvements qu'on fait dans le sommeil. Alors le serviteur des Onze le découvrit. Nous vîmes que ses regards étaient fixes, et sa bouche entr'ouverte. Eschine lui ferma les lèvres et les veux.

Tous nous regardions le corps où notre ami n'était plus. Nul de nous ne pleurait. Notre douleur était cette douleur qui est descendue dans l'abîme plus profond que la région des larmes. Et la plaie que nous considérions dans nos profondeurs rayonnait de lumière effarée autant que de souffrance.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_V%C3%A9ritables_Entretiens_de_Socrate. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.